



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

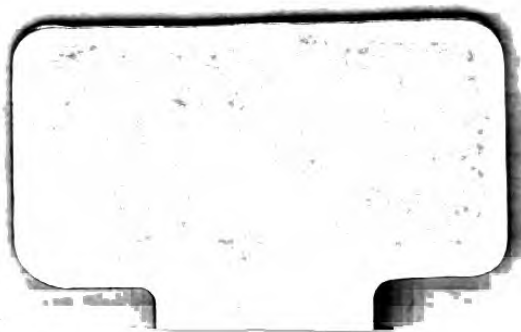


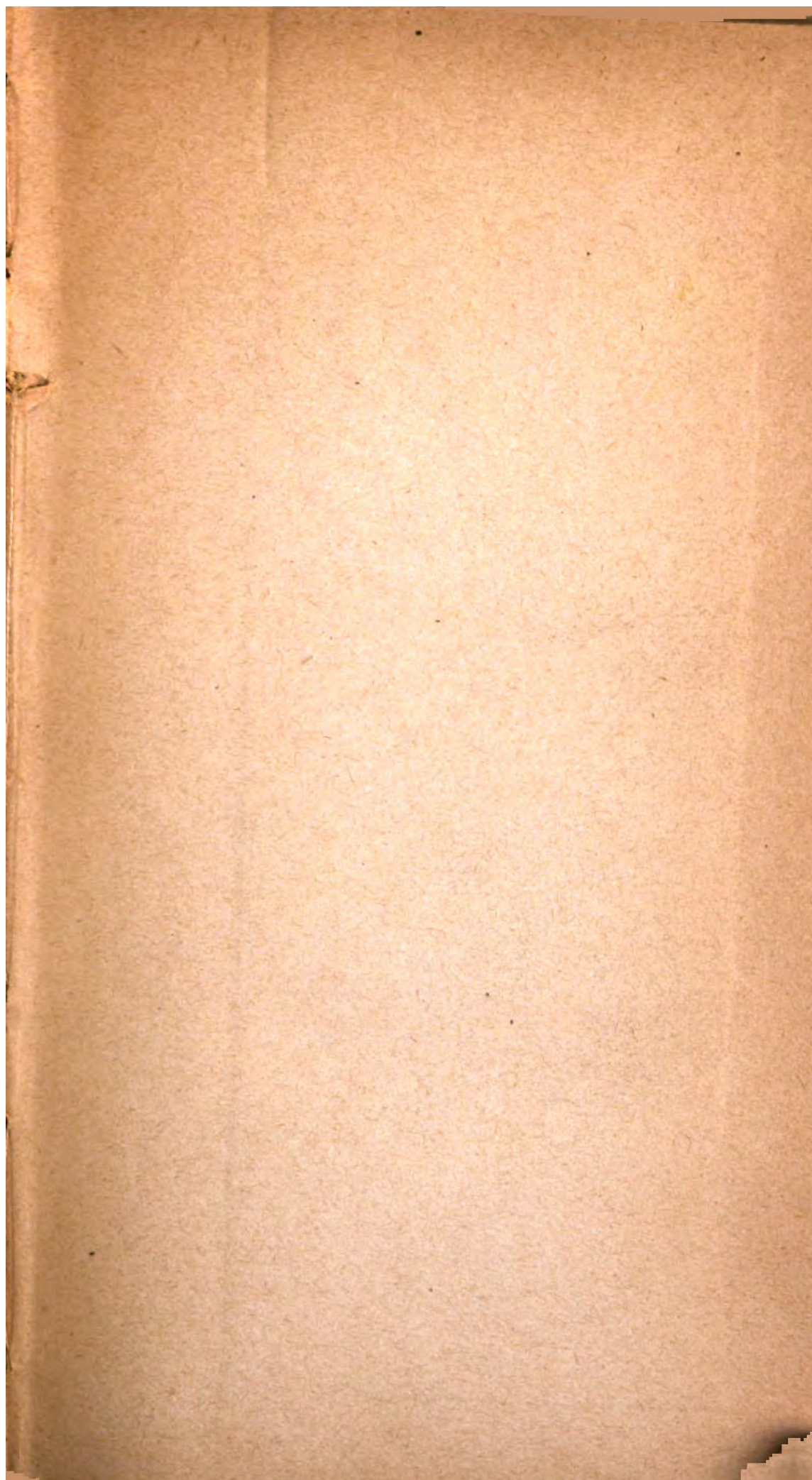
31
[Charles, Machel]

£10

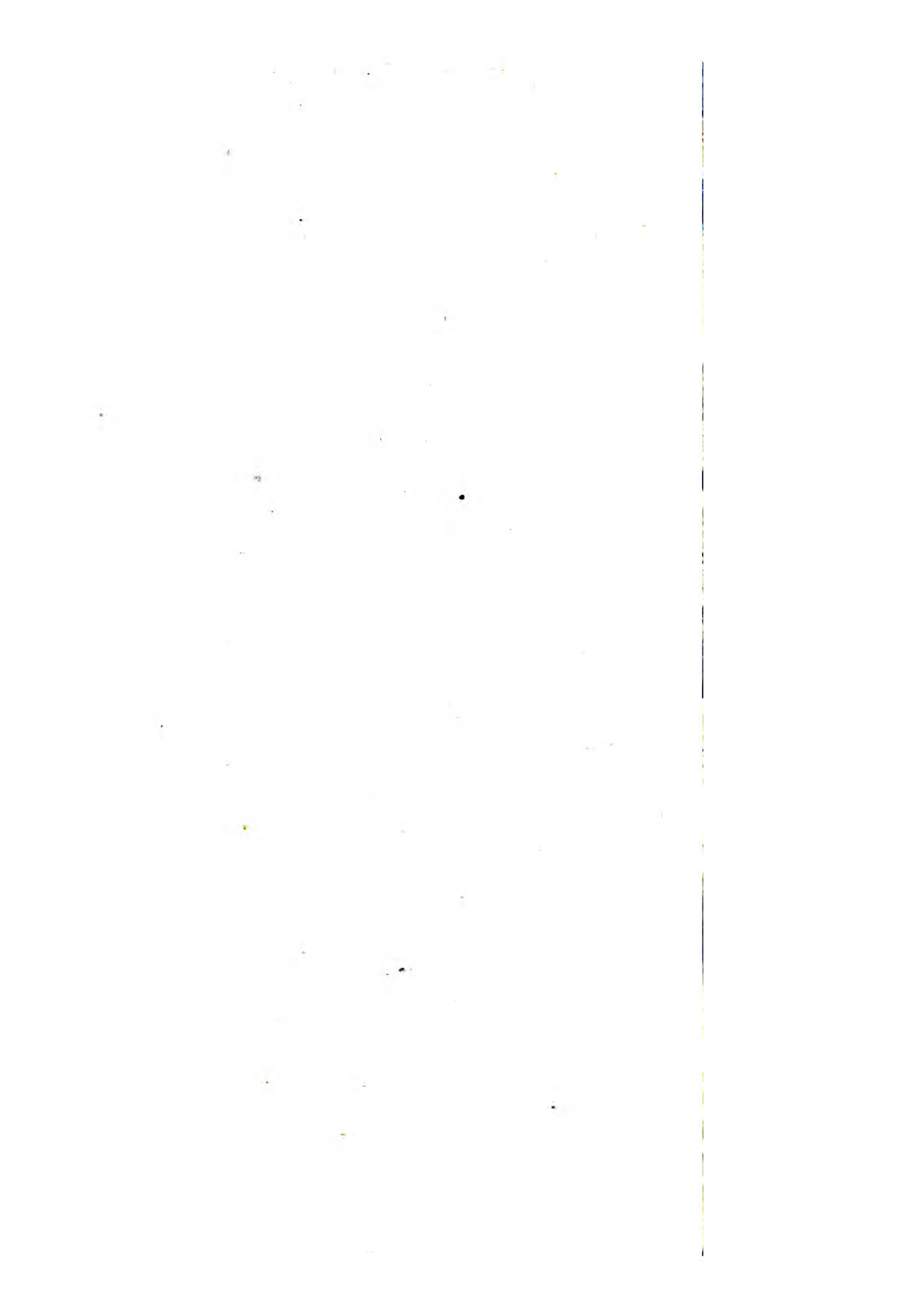


Vol. F. M. B. 1232.









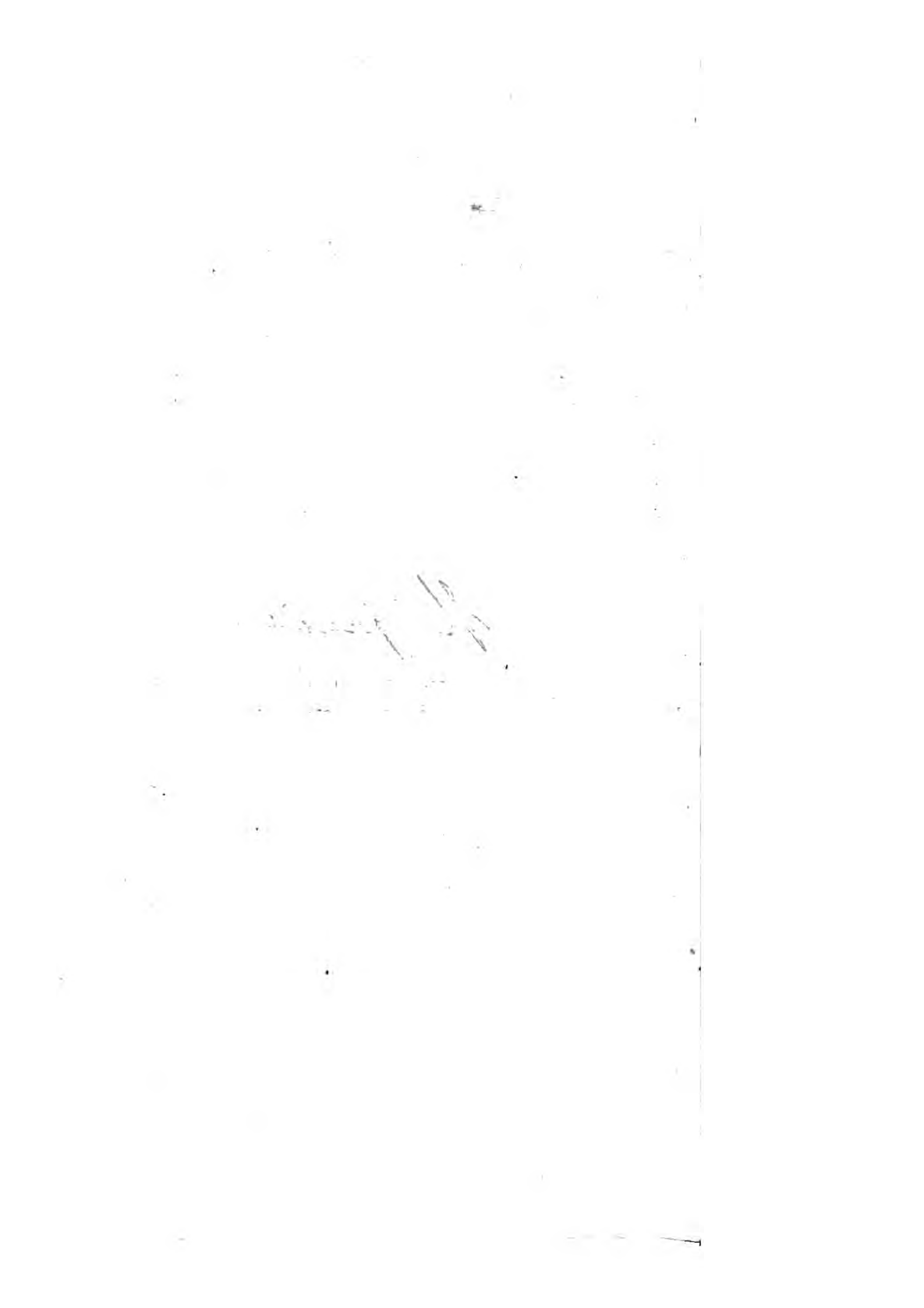


Œ U V R E S

D U M A R Q U I S

D E

V I L L E T T E .



Best ed.

Œ U V R E S

DU MARQUIS

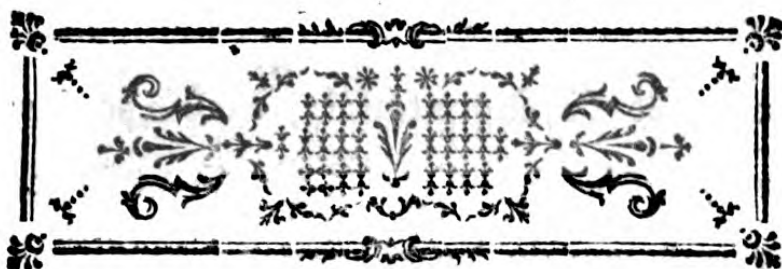
D E

V I L L E T T E .



A L O N D R E S .

1784.



AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

DANS un tems où l'on voit imprimées tant de choses qui méritent si peu de l'être, nous avons pensé que le Public ne recevrait pas avec indifférence les Œuvres d'un Homme du monde, si connu par ses relations avec M. DE VOLTAIRE. C'est dans l'intimité de son commerce qu'il a puisé sans doute cette politesse de style qui semble caractériser sa manière d'écrire. Au plaisir que donne la lecture de la plupart de ses Pièces, dans les divers sujets qu'il

vj

a plutôt essayés que traités , se mêle presque toujours le regret que sa paresse ne lui ait permis que de les effleurer.

Nous n'avons pas voulu entreprendre cette Edition , sans son aveu ; & nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux du Lecteur la réponse qu'il nous a faite.



Paris, 25 Octobre 1783.

NON, Messieurs, je ne désavoueraï point le Recueil que vous vous proposez de faire, de ce que vous appellés mes Œuvres. La plupart de ces morceaux de Prose & de Poésie, très-fugitives, sont épars dans les Journaux : & je me serais, toute ma vie, contenté de cette gloriole éphémère.

S'IL m'étoit permis de mettre une condition à l'aveu que vous me demandez, ce seroit que cette portion du Public dont l'opinion n'est jamais indifférente, sût bien précisément que je n'entre pour rien

viiij

dans le projet que vous avez de m'imprimer. Mais on regarderait sans doute comme une fausse modestie , de me défendre de l'honneur que vous me faites ; & je ne puis vous refuser mon consentement , lorsque je vous dois de la reconnaissance.

VILLETTE.



DISCOURS

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

On peut être Héros sans ravager la terre.

BOILEAU.

11



DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

LE Peuple avide du merveilleux, n'est frappé que de ces révolutions terribles qui étonnent & changent la face de l'Univers : cependant l'Histoire des grands Evénemens est presque toujours l'histoire des malheurs publics. La Majesté tranquille des mers est-elle donc moins digne de notre admiration, que l'horrible sifflement des Tempêtes ? & ce disque immense

de lumière dont les retours périodiques raniment & consolent la Nature, n'est-il pas un spectacle plus ravissant que ces météores enflammés, qui semblent n'éclairer le monde, que pour y porter le ravage & la désolation ?

DÉTOURNONS nos regards de ces Héros sanguinaires qui ont affligé l'Humanité ; pour contempler ces Hommes bienfaisans qui, par leurs talens & leur sagesse, ont éclairé ou servi la Patrie. Au milieu d'eux, je vois s'élever CHARLES V, Roi de France, à qui la Nation vient rendre hommage dans le sanctuaire des Lettres & de la Philosophie.

ATHÈNES & Rome lui eussent élevé des statues : ne regrettons pas ces monumens de l'admiration & de la reconnoissance. Des hommes choisis, juges non moins délicats que les Grecs & les Romains sur le prix de la gloire, ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux ; ils ont perfectionné l'art d'immortaliser, en substituant les dons du Génie au marbre & à l'airain.



PREMIÈRE PARTIE.

LE Prince , que les droits de sa naissance portent sur un trône paisible , peut aisément devenir un grand homme : les circonstances ont déjà fait la moitié de sa gloire. Que les premières destinées de CHARLES sont différentes ! De la vie privée de Dauphin , il passe à travers des écueils sans nombre , pour arriver à l'Empire ; & ses premiers regards , en montant sur le Trône , ne découvrent au loin & près de lui , que des malheurs.

UNE administration faible avait avili l'Autorité suprême : les guerres étrangères , les discordes civiles désolaient le Royaume. Des précipices étaient creusés de toutes parts : il fallait y tomber , ou les combler.

UN Prince jeune , emporté par un élan de valeur inconsidérée , en voulant braver les périls , pouvait entraîner sa chute. CHARLES sçut attendre les circonstances , les préparer , les saisir. Il n'essaya pas d'arracher à la fortune

des succès qui devaient être le fruit du tems. Il sentit que l'Etat affaibli demandait à être réparé par degrés ; qu'il lui fallait des secours , dont la lenteur assurât la solidité ; & que s'il les précipitait , il allait tout perdre.

Ce peuple fier , nourri dans le sein des factions , l'Anglais avait à peine suspendu les troubles qui l'agitaient , que las du repos , avide de combats & de sang , il était venu porter ses armes dans cette contrée de la France , d'où sortirent ses derniers conquérans. Notre faiblesse & nos pertes enflaient l'orgueil d'Edouard. Plusieurs de nos villes maritimes avaient reconnu ses Loix. La plupart de ces belles Provinces , maintenant réunies sous un chef , étaient soumises alors à des Maîtres particuliers , toujours prêts à faire des alliances dangereuses avec les ennemis du Monarque , dont ils étaient les feudataires. Edouard achetait leurs secours ; le Duc de Bretagne le recevait dans ses ports ; & le Roi de Navarre lui ouvrait de son côté de nouvelles barrières , pour entrer dans le cœur du Royaume.

PHILIPPE de Valois avait employé la force &

HISTORIQUE. §

la politique pour prévenir ces malheurs. Jean II résistait encore ; mais son imprudence le perdit. Battu aux environs de Poitiers , forcé de rendre ses armes , il donna au peuple Anglais le spectacle d'un roi de France prisonnier à Londres. L'amour de la Liberté , ce sentiment si naturel à l'homme , & qui doit être plus vif encore dans un Souverain , le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

CHARLES dans cet âge où le héros s'aperçoit , mais ne se montre pas ; CHARLES , alors Dauphin , prit les rênes du Gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un jeune Prince , d'une complexion faible , & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépourvu des forces nécessaires pour se faire respecter ; contredit à chaque instant ; forcé de garder auprès de lui des hommes avides qui , sous le prétexte de lui servir de conseil , ne prenaient son aveu que pour la forme , & souvent le contraignaient de le donner , il fut réduit à la malheureuse extrémité de voir ruiner le Royaume par des Grands qui dominaient au milieu de l'anarchie , & travaillaient à établir leur fortune sur les débris de l'Empire.

C'EST dans ce tems de crise & de bouleversement, que le germe du grand Roi se développait dans CHARLES. Il étudiait en silence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire, lui servirent de leçons : obligé de céder aux circonstances, dépouillé des droits de la Royauté, descendu presque à une condition privée, il se trouva plus près des hommes qu'il apprit à mieux connaître, comme il apprit d'eux à se connaître lui-même.

LE roi de Navarre, connu par le titre affreux dont la postérité l'a flétri, Charles-le-Mauvais vint fomenter les divisions & déployer l'étendard de la Révolte. Sous des dehors imposans, il cachait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire, il était naturellement fier, libéral, éloquent ; il possédait toutes les qualités brillantes qui sont des vertus dans un héros, mais qu'il avait corrompues en les faisant servir à ses crimes. Epoux de la fille du Roi, il tenta de réunir sur le gendre la Lieutenance du Royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au Dauphin. Il trouva facilement dans la Capitale de ces esprits inquiets à qui pèse le repos, & qui semblent ne tenir leur existence que des troubles.

HISTORIQUE. 7

UN homme que ses attentats ont rendu fameux , & dont l'Histoire rappelle sans cesse le nom à côté de celui de CHARLES , comme la Nature présente l'or à côté de ses plus viles productions , Marcel , Prévôt des Marchands , s'était déclaré chef des Rebelles. Son audace lui avait mérité les suffrages de la multitude , toujours prête à baiser la main qui l'écrase , lorsqu'on peut lui persuader que c'est pour la défendre.

MARCEL , persuadé que l'impunité réside dans la puissance , songea bientôt à s'associer le roi de Navarre ; il crut voir en lui un protecteur d'autant plus sûr , que ce Prince était lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais ne balançâ pas. Audacieux dans le crime , & dévoré d'ambition , il se faisait déjà roi de France au fond de son cœur. La vie du Monarque & de son fils devait pour jamais anéantir ses espérances criminelles ; mais il crut aisément que le sceptre ne pouvait échapper à ses mains accoutumées à manier le fer , & à préparer le poison.

PLEIN de ces horribles projets , il se rend à

Paris. Il y signale son arrivée par un trait qui peint son caractère. Les prisons sont ouvertes par ses ordres ; & la liberté rendue à une foule de scélérats , en fait autant d'exécuteurs de ses volontés barbares. Le parti de Marcel le reconnaît pour son appui. A l'instant la puissance du Dauphin est anéantie ; ses jours mêmes sont menacés. On accuse Charles-le-Mauvais de l'avoir empoisonné : le cri public s'élève contre lui ; vainement chercha-t-il à se justifier ; la postérité ne l'a point absous. Il eut la douleur & la honte de commettre un crime sans succès : la promptitude avec laquelle le Dauphin fut secouru , arrêta l'effet du breuvage ; mais les sources de la vie en furent altérées ; il garda une langueur qui continua pendant le reste de ses jours , & en accéléra la fin.

CEPENDANT la Tyrannie victorieuse élevait sa tête superbe. Chaque instant appesantissait sur le Dauphin le joug de la servitude. Envain travaillait-il à sortir de l'état d'avilissement où le tenaient ses ennemis. On le vit un jour se rendre aux Halles où le Peuple était assemblé , le haranguer & l'instruire de ses intentions. Triste & sublime spectacle ! l'Héritier du plus

beau trône de l'univers est réduit à demander à son peuple la liberté de le rendre heureux.

LA multitude toujours touchée des marques de bonté que lui donnent ses maîtres, voulait favoriser le Dauphin : il crut d'abord que le calme le plus profond allait succéder au plus grand trouble : mais, comme ces vents séditioneux qui, sur la fin d'un orage, ont moins de peine à soulever les flots encore émus par la tempête, Marcel & ses émissaires ne tardèrent pas à rendre au Peuple ses premières fureurs.

L'AUDACE des Rebelles augmente : le Prévôt qui connaît le Peuple, & qui sait qu'on n'arrache ses applaudissemens, qu'autant qu'on le subjugue & qu'on l'effraie ; l'exécrable Prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du Dauphin, ne le jugeant pas capable d'avoir pris seul ce parti, il crut qu'il avait été conseillé. Ses soupçons s'arrêtent sur le seigneur de Conflans, Maréchal de Champagne, & sur celui de Normandie, Robert de Clermont. Ils étaient les seuls qui osassent marquer leur attachement pour leur maître ;

ils gémissaient avec lui des maux de l'Etat, & ne se bornaient pas toujours à des vœux stériles. Marcel n'hésite point à se défaire de ces Citoyens généreux. Sa farouche insolence va jusqu'à les attaquer auprès du Dauphin. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le Prince, à qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de scélérats ; le Maréchal de Champagne est percé de coups ; Robert de Clermont se réfugie dans un cabinet, on l'arrache de cette retraite ; il va tomber aux pieds du Dauphin qui se trouve couvert de son sang. Il restait encore une victime à la fureur de Marcel ; & quelle victime ! grand Dieu ! Maître immortel de la vie des Rois, souffriras-tu qu'un fer assassin tranche des jours aussi précieux ! Anges tutélaires de la France, veillez sur elle ; veillez sur un jeune Prince qui doit faire un jour le bonheur d'un peuple ingrat ! CHARLES à la merci des bourreaux, incertain de son sort, attend à chaque instant qu'ils portent sur lui des mains parricides : mais le meurtre des deux infortunés Maréchaux paraît à Marcel un exploit assez éclatant ; & la barbarie cède à la majesté du Trône.

CHARLES se vit obligé de paraître approuver la conduite du Prévôt, & de ne pleurer qu'en secret la perte de deux serviteurs fidèles ; contrainte aussi cruelle peut-être, que la mort même, & la plus déplorable pour un Prince sensible !

LE séjour du Dauphin à Paris, pouvait lui devenir funeste. Il crut devoir quitter une ville, où triomphaient ses ennemis ; où ses amis, s'il en avait encore, n'osaient se montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les provinces des secours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel est étonné de sa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des supplices dont ses remords lui présentaient l'image effrayante : mais bientôt sa fureur l'aveugle ; il croit détourner la foudre en travaillant à la grossir.

CHARLES parcourt la France & se fait connaître aux peuples. L'intérêt qu'inspirent ses malheurs, plus que l'éclat du rang suprême, lui gagne tous les cœurs. La tendresse naturelle de la Nation pour son Prince se réveille. Tous à l'envi offrent leurs services à celui qui daigne essuyer leurs larmes.

LES Anglais, du sein des villes qui leur étaient fourmises, se répandaient dans les campagnes. Les Troupes étrangères, appelées pour servir l'Etat, ne recevant point de paye, se livraient aux plus affreux brigandages. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incursions. La plupart des villages, détruits ou déserts, offraient une retraite encore moins sûre à leurs malheureux habitans. Ces Infortunés s'étaient fait une espèce d'art de la guerre; art informe qui consistoit principalement à creuser des fossés profonds autour de leurs demeures. Ils étaient sans cesse sur leur garde. L'un d'eux, en sentinelle au haut d'un clocher, portait ses regards inquiets sur la campagne. A l'approche de l'ennemi, il sonnait l'alarme; chacun courait s'armer; l'époux quittait son épouse; le fils s'arrachait du sein de sa famille pour aller combattre. Ils soutenaient l'attaque; ils tâchaient de repousser la force, satisfaits également de vaincre ou de mourir sur des brèches qu'ils n'avaient pu défendre. Tels ces animaux fidèles & courageux que l'art a assujettis aux besoins de l'homme, lorsqu'ils sont frappés par l'odorat, des émanations d'un ennemi dévorant, s'agitent, s'inquiètent pour

le troupeau qui leur est confié , tournent sans cesse autour de l'enceinte , avertissent du danger , s'animent aux combats , & s'exposent , victimes volontaires , pour sauver les richesses de leur maître.

Aux fureurs des hommes , s'étaient joints deux fléaux du ciel , la famine & la mortalité. Les campagnes , autrefois fertiles & riantes , n'étaient plus que de vastes solitudes couvertes de ronces : la terre demandait envain des semences ; le Laboureur , dans une inaction douloureuse , pleure sur sa charrue brisée.

QUEL tableau ! quel spectacle pour un Prince tel que CHARLES ! malheureux lui-même , il est encore plus touché de la misère de son peuple. Non , ce n'est pas au sein de la gloire & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir. La cabane du Pauvre est loin de la majesté des Cours ; le cri de l'indigence se dissipe dans les airs , & ne parvient point à l'oreille des Rois.

CHARLES , plus attendri qu'effrayé de tant de maux , se livre tout entier au soin d'en arrêter les progrès funestes. Bientôt les Etats des diffé-

rentes provinces lui offrent & lui fournissent des ressources ; il ramasse des secours d'hommes & d'argent , & revient à Paris en état de balancer le pouvoir des Rebelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le Dauphin est obligé de combattre : comme la vague indocile qui lutte sans succès contre ses bords , la fureur des séditions se brise contre la puissance de CHARLES. Peuple aveugle ! arrête & prends pitié de toi-même ; soumis par ses armes , laisse-toi enchaîner par ses bienfaits ; & rends-lui la gloire de vaincre , en le faisant jouir du plaisir de pardonner.

LE Prévôt désespéré , cherche à mettre le comble à sa perfidie. Il allait livrer la Capitale au roi de Navarre , quand le ciel , las de tant de crimes , suscita contre lui un citoyen fidèle , dont le nom a mérité d'être conservé dans l'histoire. Jean Maillard découvre son horrible projet , & le prévient en lui arrachant la vie.

LA mort d'un ennemi aussi vil que dangereux assura la fortune de CHARLES. Il entre dans Paris avec la sécurité du héros. On voyait encore , dans les yeux de la multitude , quelques étincelles du feu de la rébellion ; & le trouble

de l'ame se peignait sur tous les visages. Le Dauphin qui le remarque avec douleur, cherche à calmer les esprits agités. Un sujet téméraire l'approche, & dit à haute voix : *Si j'en avais été cru, jamais il ne serait entré ; & j'aurais bien empêché qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de sédition allait coûter la vie au coupable ; mille bras étaient levés. CHARLES les arrête, & répond tranquillement à cet audacieux : *On ne vous en croira pas, beau sire !*

QUELLE ame est assez grande pour oublier ainsi qu'on l'offense ? Où est l'homme, où est le prince qui commande à son ressentiment ? La vengeance paraît si douce, quand elle est armée de tout l'appareil de la Puissance ; & la foudre échappe si aisément à la main qui peut la lancer !

APRÈS ces premiers témoignages de clémence, & de cette sagesse qui fit toujours son caractère, le Dauphin entre dans tous les détails du Gouvernement, pour en rétablir les ressorts. Le Royaume était en proie à la voracité des Partisans. Il fallait prendre pour le bien public des moyens extrêmes : mais tout lui manque.

Sa puissance n'est que momentanée ; la Loi y met des bornes qu'il respecte & qu'il ne veut point franchir. Il est l'héritier de la Couronne ; mais il ne la porte pas encore. Il se contente d'éloigner de l'Administration , ceux que l'intrigue y a placés , & donne à la vertu ce qu'il ôte à la cupidité.

LA France vit alors , pour la première fois , un ministre , fils du Monarque , essayer l'autorité Suprême , & apprendre à régner. Elle osa tout attendre d'un Prince qui se montrait déjà si digne de commander aux hommes. Jean II mourut à Londres , & CHARLES se fit sacrer à Reims. Le jour de son couronnement fut pour lui un jour de triomphe ; Duguesclin gagne une bataille , & rassure les Français qui , sous le règne précédent , avaient fui devant les ennemis.

NOUS touchons aux beaux momens de la vie de CHARLES. L'autorité dont il va jouir , n'est plus un dépôt dont il doit rendre compte. Son cœur & le Ciel seront désormais ses seuls Juges. Il pourra se livrer à son génie , & employer la prudence , qui fut en lui le premier don de la Nature.

SECONDE PARTIE.

LE Dauphin , en parcourant la France , n'avait vu que des orages. Déjà les cœurs s'ouvraient à l'espérance ; comme , sur la fin d'un triste & long hyver , la terre ouvre son sein aux rayons d'un beau jour. Maître du Royaume , CHARLES va s'occuper du bonheur public , & réparer la honte & les disgraces d'un père faible & malheureux.

LES milices Françaises , malgré cette ardeur Martiale qui fit , dans tous les tems , le caractère de la Nation , n'avaient pu tenir contre les efforts triomphans d'Edouard ; parce que la valeur toute seule ne fait pas les succès. Soldat , chef , politique habile , ce Prince , des mêmes fers , pour ainsi dire , qu'il avait donnés au Roi Jean , avait enchaîné la Victoire : plusieurs provinces conquises par ses armes , ou cédées par le traité de Bretigny , semblaient devoir être à jamais le prix de ses heureux exploits.

CHARLES songe d'abord à réunir à son domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. Son génie embrasse le présent & s'élanche dans l'avenir. Il combine toutes ses démarches, les voit dans leurs principes, les suit dans leurs effets, & se prépare à soutenir avec courage ce qu'il a résolu avec sagesse.

A peine a-t-il régné un an, que deux traités le mettent à l'abri des hostilités étrangères. La trêve avec l'Angleterre est prolongée ; c'était donner des entraves au roi de Navarre, qui n'osait agir qu'à la faveur des troubles. Il le force à lui demander la paix ; la Bretagne reste tranquille.

LE calme intérieur n'excite pas moins la vigilance du Monarque. Les troupes auxiliaires devenues inutiles, venaient d'être licenciées. Ces compagnies, n'ayant plus à servir des intérêts divers, s'étaient réunies sous le même drapeau ; assez nombreuses pour résister à la force, accoutumées au pillage, elles signalaient leurs fureurs dans le Royaume. CHARLES s'exposera-t-il au hazard dangereux de les combattre ? Mais les

troupes qu'il aurait employées eussent été de nouvelles levées , toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laissera-t-il au tems & aux maladies le soin de leur destruction ? Mais, comme une hidre renaissante , ce monstre composé de tant de corps peut se survivre sans cesse ; ses forces s'accroîtront de ses pertes ; sa chute même écrasera la France. Payera-t-il leur valeur oisive en les retenant à sa solde ? Les impôts qu'il faudrait continuer ou créer pour les entretenir , accableraient le Peuple d'un surcroît de misère. La paix cesserait d'être utile ; ou plutôt la guerre serait moins funeste. Le Monarque cherche à les occuper hors de ses Etats.

L'ESPAGNE gémissait sous la tyrannie de Dom Pèdre. Henri de Transtamare , cher à sa nation , avait un parti puissant ; mais il fallait à ce Prince , des troupes & un général. CHARLES qui venait de traiter avec lui , entreprend de le placer sur le Trône par les mains qui dévastaient la France. Il lui destine les compagnies , & Duguesclin qui vaut une armée. Cet illustre Breton est chargé de les déterminer à passer en Espagne : une somme que CHARLES leur distribue , seconde l'éloquence militaire du héros : elles quittent le

Royaume. C'est à l'Historien à suivre la chaîne des évènements ; disons seulement que Duguesclin donna une couronne à Henri, & qu'il affermit celle de son Roi.

COMME un champ dégagé du limon impur qu'y avaient déposé des eaux étrangères, offre bientôt aux yeux surpris des fleurs & des moissons, la France délivrée des compagnies reprit son ancien lustre. Le laboureur tranquille, & sûr de sa récolte, ne craignit plus de confier des semences à la terre. Peu d'années suffirent pour réparer le Royaume ; & le Français oublia ses malheurs.

LES subsides continuèrent ; mais leur perception réglée, en sauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la sagesse du Roi. Le crédit public faisait circuler l'abondance ; les vues sublimes du Monarque, en se portant sur le commerce, quelque faible qu'il fût encore, avaient remarqué son heureuse influence. Il fallait des siècles pour amener les nobles & courageuses entreprises de ces voyageurs marchands qui ont étendu le monde sous leurs pas. CHARLES s'occupe à faire valoir les

productions de son pays , les richesses du sol & l'activité Nationale. Il encourage ces hommes méconnus & utiles dont les sueurs fertilisent la Terre ; il donne des privilèges aux Négocians , réveille l'émulation , l'entretient , étend ses bienfaits sur toutes les classes d'Artisans ; & les anime à perfectionner leurs professions.

C'EST par ces détails , qu'il prépare le triomphe de notre industrie : l'industrie attire l'or des Nations en ouvrant les canaux du luxe , le luxe , ce créateur des Arts & des Talens , cette ame d'un grand empire. Il est chez un peuple puissant & riche , ce qu'est le feu élémentaire dans toute la Nature ; il y porte la vie & l'action. Le luxe répare plus sûrement nos pertes que la plus sage économie. Lui seul a poli la rudesse gothique de nos mœurs , & nous a pliés à cette obéissance si nécessaire à la subordination générale , par conséquent à notre bonheur. Peut-être même est-ce à lui que nous devons en partie la destruction de ces maladies horribles trop connues dans les annales de la Nation ? En refluant des Capitales dans les campagnes , il y arrive avec cette juste modification qui , sans énerver le corps , lui procure la santé. Qu'on

ne dise pas que le luxe amollit la noblesse Française : nos dernières guerres prouvent qu'elle ne craint, ni la fatigue, ni les dangers. Que peut en effet le luxe contre cette force morale, cet enthousiasme de l'honneur qui est l'ame de la partie brillante de la Nation ? Le siècle de CHARLES eut ses Duguesclin, le nôtre à ses Condé : noms si chers à la France & à la victoire.

CHARLES qui voyait une rupture inévitable avec Edouard, & qui craignait de charger l'Etat du malheureux fardeau des subsides, amassait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achète les succès ; ses yeux, sans cesse ouverts sur l'Angleterre, épiaient tous les mouvemens de son ennemi ; son ame généreuse s'échauffait de la noble ambition de relever l'éclat de sa couronne. Les provinces de la domination Anglaise murmuraient contre leur maître ; celles qui avaient été cédées par le traité de Bretigny, gémissaient sous un joug étranger : tous les vœux demandaient une révolution. La Guyenne osa la première faire entendre sa voix.

EDOUARD dans un calme trompeur, fatigué
de

de sa gloire, & dédaignant ses conquêtes, s'abandonnait au repos. Il ne vit point, ou il méprisa la foudre qui se formait lentement sur sa tête.

LES Seigneurs de la Guyenne arrivent à Paris : c'était pour CHARLES un moment heureux, que celui où ils imploraient le secours de son bras. Ennemi de cette dissimulation dont la politique a fait la vertu des Souverains, il ne craignit point de leur ouvrir son cœur. Il se plaignit d'Edouard, en roi qui avait la majesté du Trône à soutenir, & les droits de ses vassaux à défendre.

TOUR annonçait la guerre à la France ; la fortune, les conjonctures, les démarches prudentes & sages du Monarque ne promettaient que des succès. Henri de Castille, ceint du Bandeau des Rois, reconnaissait, par un nouveau traité, qu'il le devait à la main de CHARLES, & s'engageait à le seconder avec une flotte considérable. Le prince de Galles était dans un état de langueur qui lui avait fait perdre toute son activité. Cependant c'était le bras le plus puissant qu'Edouard pût armer pour la querelle.

L'ÉLOGE des Souverains est presque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entreprises, ou soutenues ; car la Politique qui travaille à affermir leurs trônes, ne peut conserver ce malheureux équilibre de puissance, que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à excuser CHARLES de ses conquêtes : son ambition fut juste. Je n'aurai point à le montrer à la tête des troupes : assez d'autres Héros ont trempé leurs mains dans le sang, & reposé sur des champs de carnage & de mort. La gloire de CHARLES est d'avoir triomphé sans combattre. C'est de son palais, c'est du milieu de sa cour, que CHARLES trace le vol de la Victoire. Il ne commande pas lui-même ; mais il fait choisir ses Généraux. Il dirige les mouvemens de ses armées, & veille en même tems sur ses peuples. Il arrête les brigandages, réprime le désordre tumultueux des marches, si destructif pour les villes & les campagnes ; il n'expose pas le soldat qui défend la Patrie, à ces actions décisives, toujours funestes dans les revers : son cœur paternel dicte un code de discipline militaire, pour assurer au Citoyen paisible, un pain qu'il trempe souvent de ses larmes. Il regarde la Guerre comme un gouffre immense, où vont se

perdre sans retour le sang & la richesse de la Nation ; comme un monstre dévorant, à qui il faut soustraire le plus de ses malheureuses victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles ; mais de fatiguer l'ennemi , de le suivre , de le harceler , de le détruire par degré ; & il montre ainsi à la Terre , que la sagesse qui commande , est au dessus de la valeur qui exécute.

EDOUARD prépare une armée dans Londres , & déjà nos troupes sont dans Abbeville. Le Ponthieu leur est ouvert de toutes parts. Chaque rencontre est un combat ; chaque combat , une victoire. Dans le Languedoc , le duc d'Anjou a les mêmes ennemis , & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci retourne à la France.

FIENNES , après soixante ans de travaux , venait de remettre l'épée de Connétable. Il avait nommé au Roi Duguesclin , comme le plus digne de la porter : ce choix était déjà celui de CHARLES.

QUEL est ce héros qui va chercher l'Anglais caché dans le Maine & l'Anjou ? De quel air intrépide il marche aux combats ! C'est la noble

assurance de la victoire. O ma patrie ! C'est Duguesclin ; c'est ton vengeur. Je le reconnais au feu de ses regards , à la force de son bras. Avec quelle ardeur il se précipite sur les ennemis ! Comme il les suit par-tout ! Il se multiplie , pour ainsi dire , sur leurs pas. Soldat & capitaine , il déploie tour-à-tour ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les surprendre ; tantôt il les attaque à force ouverte : qu'ils occupent des postes avantageux ; qu'ils soient resserrés dans leur camp ; il les joint , les combat , & va asséoir ses trophées sur les murs de leurs villes & de leurs forteresses. Grand homme , digne à jamais de l'admiration de ton pays ! tu méritais alors cet éloge du plus beau génie de la France , & de l'Ecrivain le plus célèbre dont les siècles aient à se vanter , lorsqu'il a comparé à cette première campagne , celle qui couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

LES revers publics , la douleur domestique , tous les malheurs fondaient sur Edouard. Il perdait ses conquêtes ; la Reine venait d'expirer ; & son fils , forcé de repasser en Angleterre , allait finir , au milieu de Londres , un vie languissante , que l'image importune de ses désastres

rendait encore plus douloureuse. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut seul concevoir.

OPINIÂTRE & dangereux ennemi de mon Roi !
 Tu dis dans ton cœur superbe : je couvrirai la mer de mes flottes nombreuses ; j'armerai la main du dernier de mes sujets ; j'irai porter à la France des coups terribles. Cette ville ingrate & séditeuse , la Rochelle va tomber la première sous le poids de mes vengeances. C'est à travers la flamme & le sang , que je me frayerai une route à la Capitale. Je déchirerai son sein. J'armerai le roi de Navarre contre CHARLES. Le duc de Bretagne secondera mes efforts ; & je ferai , de Henri de Castille , un de ses ennemis. Roi téméraire ! l'Espagne , fidèle à ses traités , va détruire cette flotte formidable. Tes vaisseaux seront pris , brûlés , ou coulés à fond. Tes vains secours ne retarderont pas la prise de Thouars : tu t'arracheras au repos , pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée ; mais tu seras obligé de te renfermer dans tes ports ; les vents contraires t'écarteront de nos côtes , & t'enchaîneront au rivage ; contraint de céder aux élémens , plus encore à la sagesse de

CHARLES , tu t'écrieras dans ton désespoir :
*jamais roi n'a moins armé , & jamais roi ne
m'a donné tant d'occupation.*

FRANCE ! compte désormais sur les plus signalés avantages. Ton rival de fortune & de gloire , Edouard n'est plus. Vois tes soldats marcher sous l'étendard de la Victoire , parcourir le Languedoc & la Guienne en Conquérans , & porter les derniers feux de la guerre dans les dernières retraites des Anglais. Cent trente Places , prises ou rendues , sont de nouveaux fruits de leur valeur. Déjà parle de se rendre , le Commandant de Castelrandon. Barrière puissante des ennemis , tu ne pourras te défendre des coups d'un Héros ; mais hélas ! Pourquoi faut-il que tu sois le terme fatal de ses exploits ! Pourquoi la cruelle destinée vient-elle l'arrêter devant tes murs , & l'arracher à son triomphe !

CET homme , à qui une longue suite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation , partageait avec ses soldats les fatigues & les hasards de la guerre. Les travaux du siège avaient forcé le Commandant à faire une capitulation conditionnelle.

Le terme fixé arrive ; & Duguesclin, atteint d'une maladie mortelle, touchait à ses derniers momens. Clifson, compagnon d'armes du Connétable, va sommer le Gouverneur : *Je n'ai rien promis qu'à votre Général*, répond-t-il, *qu'il vienne*. Clifson retourne au camp ; mais Duguesclin n'est plus..... O respect ; empire irrésistible & sacré de la vertu ! Ce brave guerrier, à la tête de sa troupe, marche vers la tente du Héros ; & dépose, en pleurant, aux pieds de son cercueil, les clefs de la ville. O Duguesclin ! il n'a rien manqué à ta gloire ; les hommages & les regrets des ennemis, les larmes de ton Souverain, la douleur & le deuil de la France, ont honoré ton courage. Tes cendres sont renfermées dans le tombeau de nos Rois : tes mânes reposent avec leurs mânes augustes ; & le marbre qui les couvre, offre ton nom parmi ceux des Maîtres du monde.

La perte d'un seul homme parut balancer les prospérités du Royaume ; mais CHARLES conserva cet éclat de supériorité qu'il avait donné à ses armes ; & quelques nuages ne troublèrent pas la sérénité de ces beaux jours.

POUR achever le tableau des guerres du Monarque, je ne craindrai pas de le montrer s'égarant dans les routes d'une fausse politique, & faisant de vains efforts pour asservir la Bretagne. Il est si difficile de mettre des bornes à ses triomphes, quand la fortune semble n'en point mettre à nos espérances : la voix du flatteur qui, sans cesse, retentit à l'oreille des Rois, porte dans les cœurs une illusion si douce !

CHARLES est séduit par un ministre indigne de sa confiance. Mais quel Prince pourrait seul soutenir le poids de l'Autorité ? Heureux les peuples, si l'homme du Roi est en même tems l'homme de l'Etat ; & si le Ministre, avide de la vérité, épris de l'amour du bien public, a le courage de servir la Patrie, souvent malgré elle ; s'il fait des traités, pour enchaîner les ennemis, plus jaloux de paroître oisif dans le calme de la paix, que de se rendre nécessaire au milieu du fracas de la guerre ; s'il attaque des préjugés barbares, substitue à des réglemens gothiques, des réglemens utiles & propres à la constitution présente : enfin si le Ministre s'élève, par la force de son ame, autant au dessus des vaines clameurs de quelques hommes

toujours inquiets & mécontents , qu'il est au dessus d'eux par la dignité de son rang , & l'empire d'une haute réputation !

CHARLES , père & monarque , partage ses soins , avec une tendresse égale , entre les peuples & ses enfans. Il se fait en même tems le législateur du Royaume & des Rois. Il règle la dot des Filles de France , & les apanages des Princes de son sang : en fixant , par un édit fameux , la Majorité de nos Rois à quatorze ans , il observe que les Sujets sont plus soumis aux volontés d'un Maître , qu'au pouvoir passager d'un Régent. Instruit , par ses propres disgrâces , des malheurs souvent attachés à une administration précaire , il arrête ainsi l'ambition , toujours avide & audacieuse dans les crises d'une Minorité ; il soutient par la Loi la faiblesse d'un Monarque enfant , & la place à côté de lui sur le Trône.

SA piété ne fut jamais superstitieuse dans un siècle de superstitions. Il rendit , dans tous les tems , aux ministres des Autels , le respect dont un Souverain doit l'exemple : il sentait que si la Religion n'est pas toujours un frein pour les

puissans ; elle est au moins la consolation des faibles.

L'ÉGLISE, sous son règne, fut divisée par un long schisme. Les Vicaires d'un Dieu de paix ronnaient à l'envi sur le monde Chrétien. CHARLES, au milieu des foudres sacrés que se lançaient les Pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Quelques hérésies s'étaient répandues dans le Dauphiné ; des Inquisiteurs cruels versaient, à grands flots, le sang de leurs malheureuses victimes. CHARLES, persuadé que l'Être éternel ne serait pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'était infini dans ses clémences, CHARLES éteignit les bûchers, & arrêta le zèle féroce de ces pieux homicides.

LA licence, fille impure de la guerre ; la débauche qui abrutit & dégrade l'homme, qui le conduit avant le tems au tombeau, chargé d'infirmités & de remords ; les vices monstrueux qui naissent de l'ignorance & de l'oïveté, se cachèrent devant les mœurs du Prince ; & la décence publique honora son siècle.

PARIS, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui

doit ses premiers embellissemens ; & la Bibliothèque du Roi , ses premières richesses : il rassembla jusqu'à neuf cents volumes ; collection immense pour le tems : il ranima les Sciences & les Arts , accueillit & protégea les Savans. César , Tite-Live , Suétone , Valère-Maxime , Joseph , qu'il fit traduire , furent étonnés de parler une Langue étrangère.

LES Rois ses prédécesseurs , peu délicats sur le choix des Sujets , avaient avili les marques de distinction destinées à la Noblesse guerrière : CHARLES sut rendre à la Chevalerie son ancien éclat ; & l'honneur seul eut droit à des récompenses honorables.

LES Monnoies altérées furent rendues à leur juste valeur ; & la bonne foi du Prince assura la fortune des Particuliers. Il fit long-tems la guerre ; mais le cri de la douleur publique ne se mêla jamais au chant de ses victoires.

O ma Patrie ! ta gloire & tes prospérités tenaient à la vie de CHARLES. Quand la mort , ce terme commun à tout ce qui existe , vint l'enlever , ce moment funeste fut une calamité

publique. Ses Sujets le pleurèrent, comme des enfans chéris pleurent un père de famille.

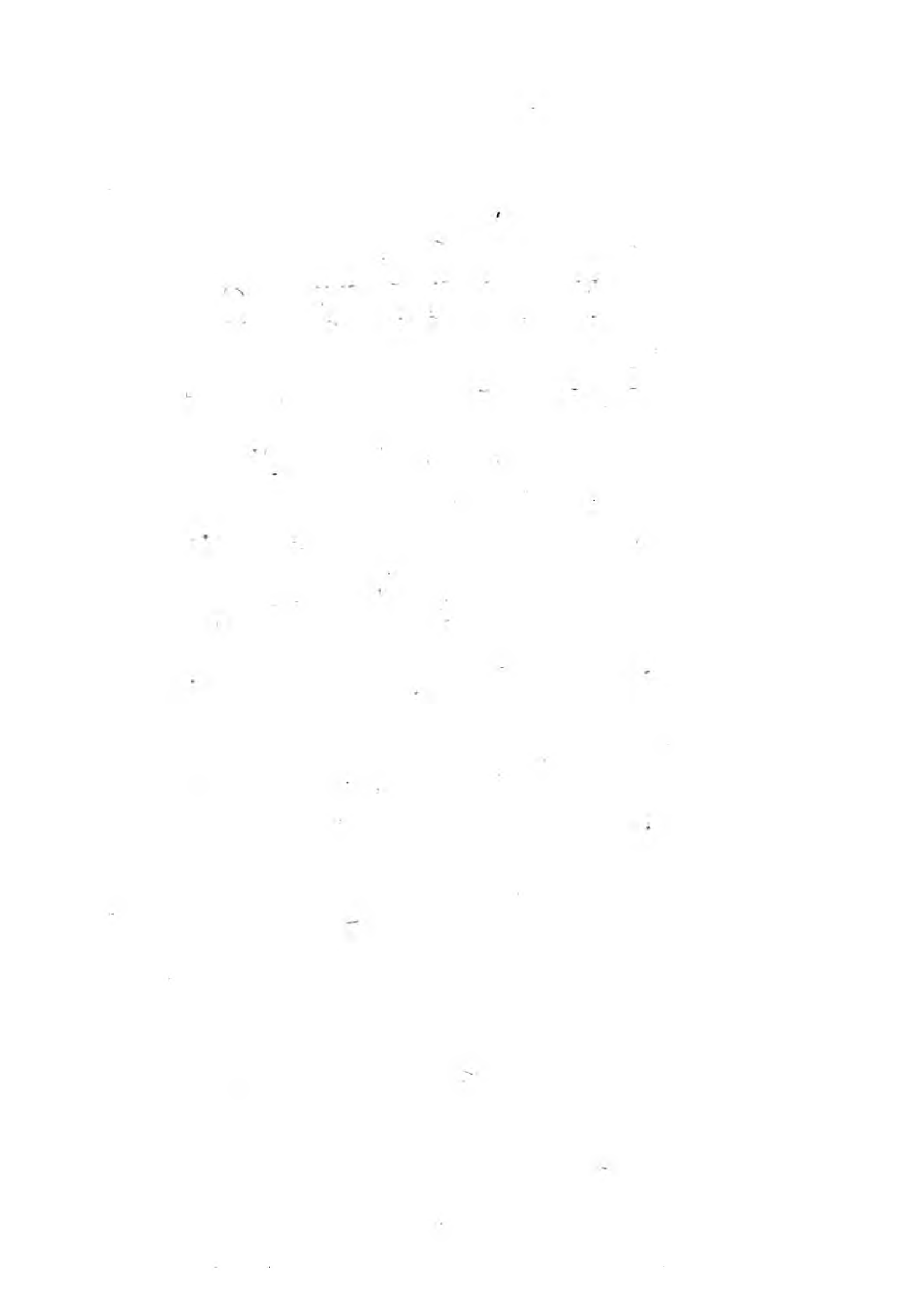
MORTELS, demi-dieux sur la terre ; Princes ; Rois, Conquérans ; vous qui voyez le monde à vos pieds : environnez de vos flatteurs, éblouis de l'éclat de votre puissance, jetez vos regards dans l'avenir ; ayez le courage d'arracher le bandeau qui vous aveugle ! Envain, vous cachez-vous sous les titres superbes de grands & d'invincibles ; l'illusion est peu durable, & la louange est passagère. Ingénieux & prompts à vous apprécier à votre mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous les noms fastueux que votre orgueil avait usurpés. Contemplez ce Héros qui n'est plus ; qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit, est indépendante de la Fortune. Il fut honoré pendant sa vie du surnom de SAGE ; & la postérité la plus reculée applaudira toujours à ce titre auguste, que la main de la Renommée a gravé autour de son diadème.

F I N.

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

Le plus âpre & difficile métier du monde , à mon
gré , c'est faire dignement le Roi. J'excuse plus
de leurs fautes qu'on ne fait communément, en
considération de l'horrible poids de leur charge
qui m'étonne.

MONTAGNE.





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ.

MONSEIGNEUR,

*C'EST au Petit-Neveu de HENRI IV, que
j'ose offrir son éloge. HENRI & CONDÉ! avec
de pareils noms, on est sûr d'intéresser.*

Vous nous rappelez aujourd'hui le Héros qui , de la même main dont il cueillait à Rocroy les palmes de la Victoire , élevait à Chantilly des autels aux Arts & à la Philosophie. Il fut si grand , que son éclat personnel effaçait , en quelque sorte , l'éclat de sa naissance. Comme lui , vous avez senti cet instinct de la Gloire qui dévore les intervalles , cette impulsion du Génie qui tient lieu de l'Expérience. Comme lui , on vous a vu deux fois vainqueur en moins de cinq jours. C'est sur les rives du Weter , c'est aux plaines de Friedberg que j'ai vu expirer la rage impuissante de l'Envie ; lorsque les ennemis de vos succès , bien plus que les ennemis de l'Etat , auraient voulu ternir l'éclat de vos lauriers.

LA Nation avait les yeux ouverts sur vous .

*MONSEIGNEUR, comme sur un astre naissant
qui lui promet de beaux jours. Vos exploits
Militaires ont eu trop de témoins pour que
j'essaye d'en tracer ici le tableau ; vous en avez
recueilli les fruits dans un âge où tant d'autres
osent à peine former des espérances.*

*La Paix enchaîne aujourd'hui votre valeur ,
& nous laisse jouir de ces douces vertus dont
vous offrez le modèle à tout ce qui a l'honneur
de vous approcher. Qui , plus que moi , doit
vous rendre hommage ! qui , plus que moi , doit
s'enorgueillir de votre bienveillance , de vos
bontés ! S'il est vrai , MONSEIGNEUR , que l'on
s'attache par ses bienfaits , daignez vous rap-
peler tous ceux dont votre ALTESSE a comblé
moi & les miens. Il y a deux cents ans que ma
famille est attachée à votre auguste Maison ;*

42

*Et les premiers sentimens que l'on m'ait inspirés , sont les sentimens de la reconnoissance
Et du profond respect avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME .

**Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,
VILLETTE.**



DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

C'EST en lisant la vie de HENRI IV, que l'homme de bien sent couler des larmes involontaires ; c'est au pied de sa statue, que le Citoyen s'écrie avec transport : *Voilà celui qui aima son Peuple.*

JE ne brigue point ici la couronne de l'éloquence : je satisfais mon cœur. Il est si consolant de reposer son ame sur le souvenir des Héros qui ont fait du bien au monde ! La sensibilité ne laisse plus de place aux illusions de la gloire, aux jouissances de l'orgueil : l'Orateur n'est plus que Citoyen ; il s'émeut, & son attendrissement devient sa récompense.

P R E M I È R E P A R T I E.

AVANT de parler du Prince qui fit le bonheur de la France, fixons nos regards sur le Tableau politique du seizième siècle ; époque mémorable dans l'Histoire du monde par la variété des scènes qui troublèrent l'Europe.

LES Sultans établissent leur trône sur les ruines de Constantinople : les Arts & les Sciences se dérobent au despotisme de ces vainqueurs, & trouvent en Italie un plus doux asyle. Les bornes de l'Esprit humain s'étendent avec les limites du Monde : un nouvel Hémisphère est apperçu par Colomb, & bientôt ravagé.

ENNEMI plus dangereux & Monarque plus absolu que son Père, Philippe II outrage la Liberté tranquille & pauvre au milieu des joncs de la Hollande : la Liberté, du fond de ses marais, appelle la vengeance & la guerre, & d'une troupe de pêcheurs, fait un peuple de Héros : l'or du Mexique, devenu le prix

du sang versé pour elle , bâti sur un sol ingrat , qu'il faut encore disputer à la mer , une ville plus puissante que Carthage.

LONDRES soumise au plus heureux de ses Maîtres , voit sans murmurer l'Amour établir un culte en faveur de la Beauté. Il ne faut qu'un regard d'Anne de Boulen pour subjuguier les esprits , pour fonder une nouvelle Religion ; & cette révolution qui nous étonne , est l'ouvrage de la Philosophie qui commence à se montrer au Peuple Anglais , plus que l'effet d'une crainte aveugle.

UNE fureur sombre , des haines atroces déchirent l'Allemagne & la France , divisées pour le Dogme. Alors cette Rome moderne qui affecte la Monarchie universelle avec autant de faste & d'impuissance , que l'ancienne mit de courage & de grandeur à l'envahir ; Rome se laisse enlever la moitié de ses conquêtes par des mains consacrées à les défendre. La foudre qui brisa l'autel , partit de l'autel même. Déserteurs du cloître & du sanctuaire , Luther & Calvin , ces hardis Apôtres , implacables ennemis de la Tiare , se placent entre Dieu & les

Hommes : l'enthousiasme des Religions allume les bûchers : le Fanatisme , la bible dans une main , & un poignard dans l'autre ; la tête dans le Ciel , & foulant aux pieds les peuples , donne le signal de trente années de carnage.

LES nouveaux Evangélistes , troupeau faible que le tems seul pouvait fortifier en silence , avaient paru un parti dangereux qu'il fallait écraser en naissant. Ce Roi brillant qui dut aux Arts la moitié de sa gloire , & l'autre à ses revers , François premier ne craignit pas de verser le sang Humain pour une cause que Dieu seul doit juger : car quelle espèce d'empire un Législateur peut-il avoir sur les consciences ? Cependant la Politique , plus puissante encore que les intérêts du Ciel , semait au fond de l'Allemagne l'intrigue & l'or de la France , pour opposer à la redoutable maison d'Autriche , ces mêmes hommes contre lesquels François sévissait dans ses Etats.

HENRI II , en héritant du sceptre , se lie avec la Cour de Rome , & ne tarde pas à se signaler contre les Sectaires. Anne Dubourg est arrêté par ses ordres : le Prince , mortellement blessé

dans un tournoi , meurt d'un éclat de lance ; Anne Dubourg lui survit : mais les Guises , placés près du trône d'un jeune Monarque par leur nièce , cette belle & infortunée Marie Stuard , sacrifient ce vertueux magistrat à leur ambition ; le besoin de se faire des créatures , l'espérance de s'attacher les Catholiques , leur font résoudre sa mort ; & la Religion en est le prétexte. Il périt par le feu ; les flammes de son bûcher embrasèrent toute la France : & ses cendres , comme celles des martyrs de la primitive Eglise , firent plus de prosélytes que les institutions de Calvin.

LES esprits se troublent & s'agitent. L'intrigue & la jalousie se heurtent à la Cour de François II, Là s'établit le foyer des orages qui vont bouleverser le Royaume. La plupart des Grands, les Princes mêmes de la maison de Bourbon, honteux de servir Rome sous la dépendance des Guises , avaient embrassé la nouvelle doctrine ; chacun d'eux , se flattant en secret de se voir un jour chef de parti , jette parmi le Peuple des semences de révolte : tout annonce une guerre civile. Je me tais sur les perfidies & les assassinats plus affreux que la guerre , & qui la

préparèrent ; & je passe rapidement sur trois champs de bataille , où les Calvinistes tentèrent le sort des armes.

LA naissance & l'éducation de HENRI présentent un homme extraordinaire. Des gémissemens & des cris annoncent l'instant qui nous donne à la vie : une impression douloureuse nous fait sentir alors que nous existons ; & la Nature , comme pour se faire payer des soins qu'elle a pris de nous former , exige l'hommage de nos larmes. HENRI fut exempt de cette commune loi ; l'ame du Héros fit taire la faiblesse de l'Enfant : sa naissance combla les vœux d'un grand-père qui , pour n'avoir pas , disait-il , un petit-fils *pleureux & rechigné* , par une bizarrerie douce & gaie dans un vieillard , force sa fille à chanter un air Béarnais dans la crise de l'enfantement.

ON se sent pénétré de respect pour ce vieux Monarque , lorsque , soulevant de ses mains paternelles cet enfant précieux , & l'emportant dans un pan de sa robe , il va mouiller ses lèvres de jus d'ail & d'un peu de vin.

GENS du monde, que ces détails ne blessent pas votre délicatesse ! apprenez à former des hommes pour la Patrie. Né dans la pourpre & pour le sceptre , HENRI n'aura que des alimens grossiers. Gravier à la chasse sur les roches escarpées ; marcher pieds nuds & tête nue sur un sable brûlant , ou sur le sommet glacé des montagnes ; endurcir ses membres délicats, & les accoutumer au poids des armes ; voilà les passe-tems de sa jeunesse : à seize ans les Calvinistes le jugent digne d'être à leur tête , & le plus grand homme de l'Europe digne de recevoir les premières leçons de son art.

GASPARD de Châtillon , connu sous le nom de l'Amiral de Coligny , fut l'homme le plus fatal au bonheur de son pays. Né pour commander à des rebelles , il possédait par-dessus toutes les qualités d'un Chef de parti , cette tranquillité sombre & inaltérable , la première vertu peut-être dans un factieux. Politique profond , nul ne connut mieux que lui les forces du corps dont il était l'ame : la France eût pu le compter parmi ses meilleurs Capitaines ; mais son ambition & sa jalousie contre les Guises en firent un ennemi des Rois. Général estimé ,

quoique malheureux , il ne dut qu'à lui seul toute sa gloire. Il ne gagna jamais de bataille ; mais il força ses rivaux à l'admirer.

C'EST à l'école de cet homme fameux que HENRI apprit à combattre. Plaines de Montcontour , où il va faire ses premières armes , ah ! du moins que ses jeunes mains ne se teignent pas du sang Français !

QUELLE scène atroce se prépare ? O honte ! ô crime d'une politique insensée & cruelle ! ô Majesté des Rois ! dois-je montrer la main qui signa la proscription de cent mille hommes ? se peut-il qu'un Roi de vingt-deux ans ait concerté , dans le silence de la réflexion , la plus horrible catastrophe , & commandé de sang-froid à la moitié de ses Sujets , d'égorger l'autre moitié !

CATHERINE de Médicis régnait sous le nom de Charles IX ; cette Reine que l'Histoire & la Satire ont également déshonorée , devint la Furie de la France. Elle ébranla le trône de ses Fils pour conserver une autorité passagère , brouillant tout pour tout gouverner ; *le repos* ,

disait HENRI, *était le plus grand ennemi de sa vie.* Femme & Italienne, ne connaissant que le mensonge & l'intrigue, elle unit la cruauté à la faiblesse, la débauche à la superstition.

LES longues secousses qui agitaient la France rendaient le calme plus desirable aux deux partis; la Cour traite avec les Calvinistes, & donne la paix; Marguerite de Valois, promise au Roi de Navarre, est le gage de l'union. Les Grands de l'Etat, une foule de Gentilshommes rassemblés autour du Trône, célèbrent les fêtes d'un Hymen fait sous les plus funestes auspices. L'heure fatale arrive: Paris est rempli d'assassins; la mort s'étend sur tout le Royaume; le Roi de Navarre dans le Louvre voit tomber auprès de lui ses amis & ses serviteurs; Charles ne lui fait grâce de la vie, que pour le forcer au parjure.

CE n'est pas sans répandre des larmes sur la triste Humanité, que le Philosophe voit le contraste affreux des fureurs & des voluptés d'une Cour galante, où l'infidieuse Catherine étalait, jusqu'à l'indécence, le luxe de l'amour & des plaisirs.

LE sceptre de Charles IX passe en des mains aussi malheureuses. HENRI, échappé de ses fers, va se montrer à son parti, impatient de venger ses injures. Je n'entreprendrai point de détailler les exploits de mon Héros. C'est pour l'Esprit humain une marche pénible, que de le suivre dans les courses militaires, & je m'arrête à la prise de Cahors,

QUE j'aime à contempler le Roi de Navarre donnant à l'Europe le spectacle nouveau d'une ville surprise, attaquée & défendue pendant cinq jours! Tout ce que la prudence & la valeur peuvent enfanter de prodiges, est ici déployé avec une supériorité qui étonne dans un Prince aussi jeune. Combattre un ennemi retranché & maître du terrain; avancer par des chemins inconnus, à travers la flamme & le fer, & sous une grêle meurtrière lancée de dessus les toits; savoir à propos diviser ses forces pour assurer sa conquête; mettre le frein de l'obéissance à l'aveugle rapacité du Soldat; prendre à la hâte, sur le champ de bataille, quelque nourriture ensanglantée; se montrer où le péril est le plus affreux avec cette noble assurance qui est l'excès de la valeur; & présenter l'image de l'honneur

HISTORIQUE. ¶

& de la victoire au milieu des morts & des blessés : voilà les manœuvres brillantes de HENRI.

LA France, sous un Monarque indolent, était livrée à l'esprit d'indépendance & de révolte ; la misère & l'opprobre couvraient le Trône au milieu des profusions & des fêtes. Le Prince avili dans la mollesse, insensible aux affronts, semblait n'avoir conservé le sentiment de son être que pour s'abandonner à la passion des favoris. Haï & méprisé de ses sujets, il s'était vu forcé de se déclarer le Chef d'une association monstrueuse, malheureusement célèbre sous le nom de la Ligue. Un Prince du sang de Lorraine en était l'ame ; les mots de Religion & de bien Public qu'il répétait sans cesse, l'avaient rendu cher aux Peuples. Quelques vertus, beaucoup de valeur, l'air & la franchise d'un Héros, rappelaient en sa faveur le souvenir d'un père assassiné par un Protestant, & regardé dans son parti comme un grand Homme, martyr de la Foi. Durant le calme de la Paix, il avait fomenté cette révolution éclatante, si funeste au dernier des Valois.

LE Trône penche vers sa chute. Rome sert le Duc de Guise de ses pieuses intrigues, & l'Espagne de l'or du nouveau Monde. Du haut du Capitole ne prenaient plus leur essor ces Aigles triomphantes qui si long-tems avaient porté les foudres de la Guerre. Mais la Tiare savait forger des Foudres sacrés ; armes dangereuses & terribles qui, dans les siècles de l'Ignorance, avaient ébranlé presque tous les Trônes.

ROME, en fulminant des Bulles contre deux Rois, crut renouveler ces jours de puissance, où l'orgueil du Diadème venait s'humilier devant les faisceaux d'un Licteur. Le Roi de Navarre fait afficher, aux portes du Vatican, ce fameux placard qui venge la Royauté ; & le Pontife étonné montre assez de grandeur d'ame pour admirer cette action hardie & sans exemple.

TELLE était alors la malheureuse condition de Valois, que Roi sans Sujets, & déclarant la guerre aux Protestans sans avoir une armée, il soulevait contre lui le Calvinisme & la Ligue.

LE sang français coule dans les plaines de

Coutras, fameuses par le contraste des deux Généraux. L'un, avec un luxe fastueux, beau-frère & favori de son Maître, marche à la gloire comme on court au plaisir ; l'autre est un jeune Prince, héritier de la Couronne, illustre par ses revers & ses exploits : le premier a peine à retenir une Jeunesse présomptueuse qui craint plus l'obéissance que les dangers : le second commande à de vieux Soldats, dont la valeur tranquille & farouche attend qu'on les mène aux hasards : dans la bouche de Joyeuse, la Religion est le cri de bataille, l'Honneur est celui du Roi de Navarre. La fortune, en se déclarant pour HENRI, servit la France.

CE nouveau triomphe réveille une faction ennemie de la Royauté & des Bourbons : le Duc de Guise force son Roi de quitter la Capitale, & de précipiter sa fuite à travers les cris séditieux d'une populace effrénée.

HENRI III retiré à Blois, sans pouvoir réel, & presque sans aucune marque de sa dignité, ordonne l'assemblée des Etats. On connaît la confiance téméraire des Guises qui allaient lui

ôter un Sceptre qu'il soutenait à peine ; & la fin tragique de deux Sujets audacieux dont il se venge en Tyran, & qu'il devait punir en Roi.

A cette nouvelle , les Temples retentissent d'imprécations ; Rome crie au parricide , au sacrilège. Je ne rappelle ici qu'à regret la barbarie des Seize , & les clameurs forcenées des Ministres d'un Dieu de paix prêchant le dogme de l'Intolérance & de l'Enthoufiasme. L'indignation & l'horreur saisissent au récit des fureurs du Peuple : l'Histoire de ces tems malheureux est écrite en lettres de sang.

CES attentats monstrueux , nés de la faiblesse du Monarque , montrent à Henri III les dangers qui le menacent , & lui font enfin chercher des secours. Placé , pour ainsi dire , entre le Trône & le Cloître , il reconnaît que le Roi de Navarre peut seul le sauver du précipice ouvert sous ses pas : un ennemi généreux est plus sûr qu'un ami timide. Les deux Rois , nés pour être toujours unis , se rapprochent ; & c'est un beau moment dans ces jours de troubles & de trahisons. Mayenne , entraîné par son ambition , plus encore que par le soin de venger

ses frères , surprend Henri III dans Tours ; les Ligueurs allaient devenir ses maîtres , si le Roi de Navarre , en fondant sur eux avec sa troupe , ne les eût mis en fuite.

LES deux Henris marchent à la Capitale : un corps de dix mille Suisses , à la solde de Sancy , ce nom mérite d'être répété , vient servir leur vengeance. Paris est assiégé ; c'en était fait peut-être de Mayenne & de la Ligue ; le sang des plus fameux coupables eût suffi sans doute pour éteindre le feu de la Rebellion , lorsqu'un monstre sous le froc , poussé par le plus horrible Fanatisme , porte le coup mortel à l'infortuné Henri III.

QUI pourrait refuser ses larmes au sort funeste du dernier des Valois ! Aimable voluptueux ; s'il eût vécu loin du trône , la mollesse & le plaisir eussent rempli la mesure de ses jours paisibles. La douce langueur de son ame qui causa toutes ses disgraces , eût fait le charme de sa vie. O destinée des Rois ! Est-il donc vrai que la bonté de votre cœur tient de si près à la faiblesse ! Mais suivons le Roi de Navarre , héritier du Sceptre de la France , résolu de défendre ses droits de son épée , & luttant contre ses terribles ennemis.

MAYENNE se fait Lieutenant - Général du Royaume pour un fantôme de Roi que s'était donné la Ligue , & qui mourut dans les fers. HENRI s'approche des côtes de Dieppe au-devant des secours que lui promettait l'Angleterre. Les deux partis se joignent près du village d'Arques : Mayenne est battu ; quatre mille Anglais passent dans le camp de HENRI IV , & marchent vers Paris. Déjà cinq fauxbourgs sont forcés ; tous les efforts des Ligueurs se réduisent à éloigner le Vainqueur , trop faible pour faire un siège.

LE Ciel qui lui préparait tant d'obstacles à vaincre , tant de périls à essuyer , l'avait doué de cette ardeur de courage propre à conquérir un Royaume. Il regagne la Normandie & se prépare à investir Dreux. Les Chefs de la Ligue vont exposer une seconde fois leur gloire au sort des armes. *Compagnons* , s'écrie HENRI en parcourant les files avec ce regard serein qui semble être celui de la victoire , *je vais aujourd'hui mourir ou vaincre avec vous : gardez bien vos rangs , & si vous perdez vos Enseignes , suivez mon panache : vous le trouverez toujours au chemin de l'Honneur.*

MALHEUREUX habitans de la Capitale, tristes jouets d'une politique barbare ! sa main victorieuse , encore fumante du sang qu'elle a versé dans les plaines d'Yvry , est levée sur vos têtes ; mais ces vaines barrières que vous avez dressées contre votre Roi , vous garantiront moins que sa clémence. Insensés que vous êtes ! vous voyez sans remords trente mille de vos Concitoyens lutter contre la faim & le désespoir , traîner leurs membres languissans vers le camp de cet ennemi généreux ; & vous défendez des murs , dont l'enceinte n'offre que l'image de la Famine & de la Mort !

PHILIPPE II qui servait la Ligue comme ces Tyrans dont la vengeance lente & cruelle prolonge , au milieu des supplices , la vie de leurs malheureuses victimes ; Philippe envoie des secours qu'il fait être inutiles , & fait entrer le Duc de Parme en France. Il fallait soutenir les derniers efforts d'un parti terrassé par les armes victorieuses de **HENRI IV** : mais c'est au siège de Rouen , c'est à la journée d'Aumale , où Bourbon fut blessé , que je borne ses exploits. Le devoir d'un Historien est de tracer cette longue suite de périls & de travaux

militaires qui pressent les uns sur les autres : il est tems de montrer le Restaurateur de la France.

SECONDE PARTIE.

SI les hommes pouvaient se donner des Maîtres , ce n'est point à la Noblesse , à la Valeur ; c'est à la Bienfaisance , à l'Humanité qu'ils iraient offrir la Couronne. HENRI joignait aux qualités guerrières , ces vertus douces qui les font pardonner : sa naissance le destinait au Trône ; ses peuples s'élèvent contre lui , il les désarme par ses bienfaits ; & le Sceptre est dans ses mains.

QUEL était alors l'aspect de la France ? Le germe des moissons étouffé par le sang du Fanatisme ; les Ports languissans & abandonnés ; le Commerce intérieur soumis à des entraves qui en arrêtaient la circulation ; les Sujets tyrannisés par des chefs avides ; les Finances épuisées ; l'Etat chargé d'une dette immense : quel horrible cahos ! Les obstacles naissent à

chaque pas ; mais ils ne peuvent effrayer le Génie.

QU'IL est beau de voir HENRI occupé du bonheur public ! Il ne se fait point à cette intelligence privilégiée dont se croient doués les Souverains, & qu'ils voudraient faire envisager comme une émanation secrète de la Divinité. Il craint de se reposer sur ses propres lumières ; il assemble à Rouen les Notables du Royaume ; il leur annonce ses projets, & les consulte avec cette modestie courageuse qui fait le caractère de la supériorité. » Je ne viens point pour vous obliger d'approuver » aveuglément mes volontés ; mais pour recevoir vos conseils, pour me mettre en tutelle entre vos mains : c'est une envie qui ne prend guères aux Rois & aux barbes grises ; mais l'amour que je porte à mes Peuples me rend tout possible & tout honorable ». L'attendrissement serre le cœur, les larmes coulent ; & la Terre se réconcilie avec ceux qui la gouvernent.

IL était, sans doute, difficile de tirer la France de l'état d'Anarchie où l'avaient plongée

les discordes des Grands & la fureur des Guerres.

POUR réunir tant d'intérêts opposés, abaisser les Nations rivales, détruire cet esprit de faction qui avait perpétué les troubles ; enfin, pour établir cette base sur laquelle est fondée la grandeur de la Monarchie, il fallait un homme qui alliât l'activité du Génie aux vues profondes de la Politique ; qui fût, en quelque sorte, dominer par son caractère sur les esprits, par sa clémence sur les volontés, & par sa bonhomie, sur tous les cœurs. Tel fut HENRI.

IL ose entreprendre ce grand ouvrage avec Sulli ; le Monarque & le Ministre forment entr'eux une ligue nouvelle, pour la félicité publique : l'intervalle qui les sépare est rempli par l'amitié. Ainsi Louis XII & d'Amboise s'étaient réunis pour le bonheur du Genre humain. Amitié ! pour la seconde fois, on te vit sur le Trône.

SULLI conseille à son Maître de quitter le Culte dans lequel il était né. Les préjugés se taisent devant l'intérêt de l'Etat. Il presse une

abjuration nécessaire à HENRI ; mais il a le courage de ne pas l'imiter. Sulli fut Philosophe ; & son ami régna.

LES Protestans gémissent de ce changement ; le passé les effraye : ils craignent que leur Roi ne cesse de les protéger, en cessant de penser comme eux : ils avaient aspiré à l'Indépendance ; ils y prétendent encore , & veulent forcer le Monarque à la leur accorder ; ils se révoltent ; ils apprennent à HENRI , qu'en suivant son parti , ils n'avaient suivi que le leur.

CES Protestans , ennemis des Ligueurs, se rapprochent du reste des Factieux qui regrettaient les troubles. Ils cherchent un appui dans l'Espagne qui les a si souvent combattus de son or & de ses soldats ; ils réclament sa politique & ses intrigues dont ils ont été tant de fois les victimes. Secourus par cette Puissance , ils menacent HENRI , & se rendent maîtres d'Amiens : le Prince paraît devant cette Place , & montre aux Calvinistes qu'après avoir vaincu avec eux , il saura les vaincre eux-mêmes : mais devenu le libérateur des ingrats qui l'ont outragé , il ne se venge qu'en leur assurant

l'exercice de leur Religion ; & il accorde à des Sujets soumis ce qu'il refusait à des Rebelles.

A la publication de l'Edit de Nantes , l'esprit de discorde s'éteint ; les Citoyens cessent de s'égorger ; la Nation respire. Ainsi HENRI enseigne aux Souverains la Tolérance universelle : sans accorder plus de faveur à une secte qu'à une autre , il les maintient toutes dans l'ordre , & les protège toutes : habile dans l'art de connaître les Hommes & de les gouverner , il concilie les esprits , & réunit pour la défense de la Patrie , les passions & les cultes qui la divisent.

HENRI conçoit alors les grandes idées du bonheur Public ; & retournant avec effroi sur les traces sanglantes qui l'ont conduit au Trône , il veut les effacer à force de bienfaits ; il jure dans son cœur de rendre son Peuple heureux ; l'Humanité sainte entend son serment , & repose ses yeux trempés de larmes , sur le Maître auguste qui la console.

Les premières vues du Monarque se portent sur l'Agriculture ; il ne voit plus que le Labou-

reur ; il descend jusqu'à cette classe de Citoyens , pour y découvrir celui qui est véritablement utile : HENRI va le chercher sous le chaume ; inconnu , dépouillé de la pompe du Diadème , il aime à se mêler avec ces habitans des Campagnes ; c'est dans leurs demeures rustiques qu'il étudie & retrouve la Nature , toujours masquée dans les Cours.

IL ne veut rien souffrir autour de lui qui effarouche le Malheur , & repousse la Vérité : cet appareil imposant que les Rois traînent après eux ; la terreur qui les précède ; les Gardes qui les environnent , montrent souvent moins leur grandeur que leur faiblesse ; le besoin qu'ils ont de se faire craindre , annonce qu'ils n'ont pas les vertus qui les feraient aimer. La vraie Majesté , celle que l'ame imprime , est un rayon céleste qui brille au front des Souverains dans l'obscurité des Cabanes , comme sous les lambris de leurs Palais. HENRI , pour connaître les besoins de ses Sujets , ne s'en fierait point à des Courtisans , toujours durs & personnels , flottant sans cesse entre la poursuite de la faveur & les tranfes de la disgrâce ; ils éloignent de l'oreille du Monarque tout ce

qui pourrait toucher son cœur ; ils voudraient qu'il immolât son Peuple , pour agrandir quelques Flatteurs qui sont souvent la honte de la Nation , & croient la représenter.

L'ABONDANCE elle-même peut amener un jour la disette : il ne suffit pas d'encourager l'Agriculture ; il faut lui assurer le débit de ses productions. HENRI saisit la justesse de ce principe ; il ouvre au Commerce de nouvelles voies ; un Edit permet l'exportation ; il méprise les vains raisonnemens de ces Politiques défiants & timides , toujours bornés dans leurs vues : l'exportation lui paraît le seul moyen de conserver au grain un prix toujours égal , suffisant pour indemniser le Laboureur de ses peines , sans excéder les facultés du Pauvre : la Population se ranime , & les richesses se multiplient.

LE Royaume ruiné par les déprédations des Partisans , par les ravages de la Guerre , voit son sein couvert de fruits inconnus ; la fertilité embellit les Campagnes ; on retrouvait l'image de la Félicité jusques dans les lieux où le Fanatisme venait d'exercer ses fureurs : HENRI promène de tous côtés ses regards attendris ; il entend

son Peuple le bénir ; il est heureux du bonheur qu'il fait naître.

APRÈS avoir favorisé l'Agriculture , il fallait rétablir les Finances , la force & l'ame d'un Empire ; les Finances forment , en quelque sorte , le sang qui doit circuler dans les veines de l'Etat. Mais que de vexations , que de surprises dans la levée des Impôts ! que de mystères d'iniquité dont il fallait percer les profondeurs !

Tous les Grands du Royaume intéressés dans les malheurs publics , semblaient leur prêter un appui. Des hommes avides avaient la Régie des revenus du Royaume ; l'or de la France restait dans leurs mains : de cent cinquante millions que payait le Peuple , à peine en entrait-il quarante dans le Trésor Royal : leur crédit était fondé sur les dettes du Gouvernement ; la disette de l'Etat servait de rempart à leur opulence ; & les maux qui les rendaient nécessaires , devenaient les titres de leur pouvoir.

IL fallut que HENRI IV & Sulli pénétraissent dans ce dédale obscur , pour en éclairer les routes , & pour y étouffer les Monstres qui s'y

repaissaient , dans l'ombre , de la substance du Peuple : les Concussionnaires s'autorisaient de son nom même , & le rendaient le Tyran de ses Sujets dont il voulait être le Père.

SON ame forte & sensible s'émeut à l'aspect de ces atrocités ; il délivre la France de cette tyrannie subalterne : sa sagesse règle la perception & l'emploi des Impôts ; ce n'est point leur excès qui excite les murmures ; c'est leur répartition arbitraire , c'est l'infidélité des mains chargées de les verser dans le Trésor Royal ; c'est le spectacle révoltant de ces Agens factieux du malheur public qui voudraient paraître les premiers soutiens de l'Etat , & n'en sont que les premiers ennemis.

LES Grands murmurent & se soulèvent. HENRI méprise , ou confond leurs intrigues ; Sulli à son exemple ne redoute ni les haines , ni les imprécations.

LA voix de d'Epéron s'élève au Conseil contre lui ; mais ses vaines clameurs ne sont point entendues : l'inflexible Ministre repousse les Conseils de l'injustice ; le Courtisan se croit

outragé ; il propose un duel au Protecteur du Peuple. . . *Ose combattre*, s'écrie HENRI ! *je serai ton second.*

HEUREUX le Peuple de vivre sous un Maître conseillé par un tel Ministre ! Le cœur de HENRI est le sanctuaire de toutes les vertus. J'entends ici des Moralistes sévères lui reprocher d'avoir été sensible ; ils appellent faiblesse le plus naturel , le plus doux des penchans.

O vous , qui n'aimâtes jamais , êtres réprouvés de la Nature ! ne croyez pas que votre austerité chagrine puisse affaiblir la gloire de mon Héros : l'Amour n'a jamais dégradé l'héroïsme , & souvent il l'a fait naître : l'Amour invite à la clémence ; il désarme la cruauté : il élève des ames que la Nature avait créées faibles. Que la vertu a de charmes , quand elle se montre sous les traits de la Beauté ! Que les pleurs des malheureux ont de pouvoir , quand c'est elle qui les apporte aux pieds du Trône !

LOUIS XI , ce Prince cruel , qui fit périr sous son règne , plus de quatre mille Citoyens dans les supplices , ne connut jamais l'Amour ; il eut

des Esclaves & n'eut point de Maitresses : une passion tendre & touchante peut-elle entrer dans un cœur soupçonneux & barbare ? Fille de la confiance , elle fuit les ames féroces , & ne s'allume que dans ces ames énergiques & douces à la fois qui semblent nées pour la gloire & le bonheur.

LOUIS XIII, livré à des Préjugés austères , se défend contre les charmes de la belle *La Fayette* , & repousse l'Amour : un tel sacrifice l'a-t-il rendu plus grand ? Je parcours les Fastes de son règne ; je ne vois point le nom du Roi , je vois par-tout le nom de son Ministre.

DE grands malheurs & de grandes actions firent la gloire de François premier. Il aime ; sa Cour s'embellit ; les Arts y fleurissent ; la Chevalerie étale sa pompe galante & guerrière ; l'Honneur & la Beauté partagent tous les cœurs , & l'éclat de ce beau règne semble être l'ouvrage de l'Amour.

CE sentiment consola Charles VII dans ses revers : c'est dans les bras d'Agnès Sorel , c'est au sein des plaisirs mêmes qu'il apprit à vaincre l'infortune.

HENRI, comme eux, ne songea point à s'armer contre de si douces faiblesses ; on dirait que ses vertus mêmes en reçoivent un nouveau lustre ; jamais le Monarque n'est éclipsé par l'Amant : en adorant ses Maitresses, il ne cesse point d'aimer son Peuple.

UNE Femme impérieuse demande au Roi la disgrâce de Sulli ; il tente de les réconcilier ; il exige de son Ministre qu'il le suive chez la Duchesse d'Entragues : quel tableau ! HENRI IV, entre elle & son ami, brave les charmes de Gabrielle en pleurs, & lui dit avec courage : *Je perdrais plutôt dix Maitresses comme vous, qu'un ami tel que lui.* Mais de quoi l'Envie n'est-elle point capable ? celle sur-tout qui veille dans les Cours, cette Furie que l'aspect du Bonheur afflige, que la Vertu consterne, qui frémit de rage en la voyant sur le Trône, & ne peut souffrir qu'un Monarque ait un ami ?

LA jalousie observe la conduite de Sulli : on voit sur les lèvres des Courtisans ce sourire suspect qui présage souvent la disgrâce de quelque homme vertueux : mais HENRI fait leurs com-

plots & les dédaigne ; il s'abandonne , sans réserve , au sentiment de l'Amitié dont il connaît les devoirs & les consolations. *Il y a des gens assez simples* , dit-il , *pour s'imaginer que quand je me fâche contre Sulli , c'est tout de bon : ils se trompent ; c'est entre nous , à la vie & à la mort.*

L'ENVIE reconnaît son impuissance : pendant qu'elle médite de nouveaux attentats , & qu'elle cherche à se réunir au Fanatisme , HENRI poursuit avec sécurité les grands projets dont son ame est remplie.

IL embrasse à la fois toutes les parties du Gouvernement politique , & semble étendre le génie même de ses Ministres. Sulli , circonscrit dans un cercle trop borné peut-être pour un homme d'Etat , ne voit rien au-delà de l'Agriculture : mais le Roi fait que cette branche seule ne peut suffire à l'activité de tout un Peuple ; il protège les Manufactures ; il réveille l'Industrie , encourage ses progrès , & prépare ainsi l'ouvrage de Colbert.

L'ADMINISTRATION intérieure n'est point
négligée :

négligée : le Duel est proscrié & poursuivi ; un Edit plein d'humanité désarme cet Honneur barbare qui se nourrit du sang des hommes. La Police de la Capitale est assujettie à des Règlements qui , sans nuire à la liberté du Peuple , en font la sûreté. Cette partie délicate de l'Administration , ébauchée par HENRI IV , se perfectionne de nos jours. Elle serait , sans contredit le chef-d'œuvre de l'Économie politique , si la liberté individuelle de chaque Citoyen n'était soumise qu'aux loix de l'Etat ; si , sous le prétexte spécieux de prévenir le crime en arrêtant le criminel , on n'avait pas à redouter les coups imprévus & terribles d'une autorité arbitraire & toute-puissante ; & s'il restait au moins à l'Innocence dans les chaînes une voix pour se faire entendre.

LA Magistrature n'échappe pas aux soins du Prince. Il porte la lumière dans le dédale de la Jurisprudence. Il aurait voulu bannir ces lenteurs étudiées qui font gémir les bons , & ne servent qu'aux méchans : il aurait voulu détruire ces vils moyens , ces formes de la Chicane par lesquels on dépouille & celui que l'on condamne , & celui que l'on absout ; arrêter la licence de

D



ces Orateurs effrénés qui , trop souvent les organes de la calomnie , déshonorent une belle profession , & s'efforcent de flétrir au Tribunal de la Société ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels au Tribunal de la Justice.

LES traits se multiplient & se pressent sous ma plume : craint au dehors , chéri au-dedans , HENRI IV est à la fois l'Arbitre de l'Europe & le Bienfaiteur de son Peuple. Le Royaume a changé de face : la Capitale est embellie ; le Fanatisme rugit de s'y voir enchaîné ; à sa place reparaissent les spectacles & les fêtes , enfans de l'Abondance & de la Paix ; les plaisirs rendent aux Français cette gaîté naturelle éteinte si long-tems dans les orages des Guerres civiles. La Seine , dont les flots ne sont plus ensanglantés , contemple sur ses bords paisibles , une foule d'édifices , parmi lesquels s'élève un Palais qui servira de demeure à nos Rois & d'asyle aux beaux Arts ; l'Etranger étonné admire ces changemens ; il reconnaît à peine cette ville qu'il avait vue ravagée par ses propres habitans & couverte de ruines : *le Père de famille était absent , disait HENRI , le voilà revenu ; il faut bien que ses Enfans s'apperçoivent de son retour.*

Tous les Ordres de l'Etat sont tranquilles; la Concorde les unit; l'Ambition se cache ou se soumet; la France est heureuse... O crime! ô coup affreux! le Trône est ébranlé; un cri funèbre a retenti: pleurez, Français! votre bon Roi n'est plus!... une main barbare... voile toi, Lumière du jour! pour ne point éclairer le plus exécrable de tous les forfaits. Des Tyrans respirent! & c'est le cœur de HENRI, c'est le cœur d'un Héros, d'un Monarque, d'un Père, que déchire le poignard d'un Assassin! O ma Patrie! est-ce toi qui as produit un pareil monstre? Le sang auguste qui a coulé sous sa main, réjaillira sur toi jusqu'à la dernière Postérité: mais tu n'es point coupable; tu as toujours adoré tes Maîtres; & le crime d'un Scélérat est sans cesse expié par les larmes de ceux qui en ont le souvenir.

Qui nous dévoilera les causes de cette horrible catastrophe? Est-ce le Fanatisme qu'il en faut accuser? Est-ce l'ambition sourde de quelques Courtisans? La France entière gémit; Paris est consterné; le Louvre semble partager la douleur générale: mais à travers ce deuil politique, on croit démêler une joie féroce: Sulli

quitte la Cour ; il va pleurer son Roi , la France & son ami. C'est sur Concini que la faveur s'arrête ! Ne tentons point de lever le voile qui couvre ce mystère d'horreur ; imitons le silence de l'Histoire , & pleurons sur la tombe d'un grand Homme.

O HENRI IV ! ô bon Maître ! jouis , au fond du tombeau , des hommages de l'Univers. Le Temps n'a point d'empire sur les lauriers qui te couronnent ; jamais un Français ne prononcera ton nom , sans éprouver cet attendrissement involontaire qui est aujourd'hui ton plus bel éloge. Le Conquérant , le Monarque , le Politique t'envifagent comme leur modèle : si le simple habitant des Campagnes passe devant ta statue , il s'arrête , il te salue , & se rappelle avec une joie mêlée de regrets , celui qui protégea les Laboureurs. Heureux les Princes qui mériteront de t'être comparés ! heureux les Peuples qui vivront sous leurs Loix !

F I N.



P E N S É E S

N O C T U R N E S.

O NUIT ! précipite tes ombres sur la terre ; enveloppe d'un crêpe épais ce Globe blanchissant qui s'élançe au dessus des pâles nuages : sa vacillante lumière blesse mes yeux appesantis.

QUE le sommeil de la Nature attriste l'homme qui veille ! Que ce sentier solitaire & sombre est propre à la noire mélancolie ! La cime déchirée de ces rochers sauvages , qui s'élève & fait une ombre dans la nue ; le murmure sourd & lointain de cette cascade ; ces troncs d'arbres , mutilés par les vents ; ces jeunes plantes , séchées dans leurs racines , & panchées sur un sol aride ; ce vieux chêne que la Foudre a frappé ; tout ce qui m'entourne est un spectacle de douleur.

LE calme de ces lieux , interrompu par les longs gémissemens de l'Oiseau des ténèbres , a troublé mon ame. Une secrète inquiétude agite mes sens : je n'ose respirer.

MAIS , quels lugubres frémissemens percent à travers ces bois silencieux , & se balancent dans les airs ! Ô Mort ! j'entends ta voix menaçante. Ces sons , tristement cadencés , m'avertissent qu'un être semblable à moi , n'est plus ; & que bientôt appel effrayant ! Ô momens de regrets & de larmes !

QUELLE image horrible & tendre s'offre à ma pensée ! ici repose la cendre d'une mère chérie ! cette même terre s'ouvrira un jour pour recevoir les froides dépouilles de mon corps mortel. Un drap mortuaire , un cercueil , une inscription qui dira J'AI VÉCU , formeront toute ma pompe. Les vivans fouleront ma cendre sans attendrissement & sans pitié. A peine vivrai-je quelques jours dans la mémoire des miens que des distractions de tous les instans auront bientôt consolés.

HÉLAS ! nous naissons pour mourir. Tout

périt, tout passe. Le Temps entraîne sans cesse, avec les Heures, quelque débris de ce fragile Univers ; & l'existence de l'homme n'est qu'un instant dans la durée.

BERCÉS par les caresses d'un monde séducteur, son tourbillon nous étourdit & nous enivre. Le jour, nous courons après de brillantes chimères ; le soir, fatigués de nos poursuites, nous reposons dans la folle espérance de recevoir le lendemain quelques sensations nouvelles : & le lendemain nous fait voir le néant de nos jouissances, de nos projets.

O vous ! à qui la Mollesse présente le nectar de la vie dans la coupe du plaisir, aimables Voluptueux ; quel invisible burin, sur vos fronts épanouis par la joie, grave lentement les tristes rides de la vieillesse ? Quel Fantôme importun vient fouler, à côté de vous, le duvet des roses où reposent vos membres délicats ? C'est la hideuse Mort, précédée du Chagrin & de la Douleur.

JE la vois presser, de ses avides mains, cette Jeunesse vive & folâtre que les Ris & les Jeux

accompagnent. Heureux Amans ! Cœurs naïfs & tendres , vos sens pénétrés d'une chaleur douce & féconde , s'ouvrent à l'attrait du plaisir ; comme aux rayons de l'Aurore , la perle matinale déploie , sur une rive fortunée , ses feux étincelans. Vous saisissez un moment enchanteur & rapide ; vous vous hâtez de jouir de l'amour & du bel âge. Mais ces myrtes , dont la tige superbe & légère s'élève au dessus de vos têtes , vont bientôt se courber vers la terre. De tristes cyprès les ombrageront de leurs rameaux funèbres. Déjà se flétrissent , sous le souffle glacé de la Mort , ces fleurs brillantes que le printems de la Nature a fait éclore pour embellir le vôtre.

Et toi , que l'attrait du bonheur me rend si chère ! toi qui sembles , dans les ennuis de ton absence , te faire encore mieux aimer que dans ces instans délicieux , où nos ames brûlantes se confondent au sein des Voluptés ; douce & paisible Aminte ! écoute celui qui t'adore. L'Amour qui t'a faite à son image pour enchaîner tous les cœurs ; ce Dieu qui semble te prêter ses ailes pour voler après lui ; Aminte , c'est un Enfant cruel qui se joue de ta jeunesse.

Comme l'éclair qui brille ; il étonne , il éblouit , & disparaît au-moment où il semble se donner sans réserve. Ta beauté aura son terme ; & le charme qui t'environne , passera plus vite que tes années. Regrets inutiles ! Dans l'âge mûr , tu craindras les approches de ton automne , & tu ne pourras supporter les rigueurs de ton hiver. O mon Aminte ! tu seras heureuse sur la terre , si tu fais succéder au délire de l'Amour , les délices de l'Amitié.

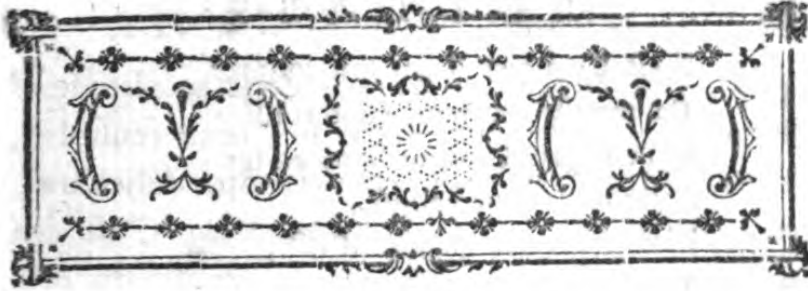
C'EST au fond de notre cœur que nous retrouvons ce sentiment pur & secret de la Vertu qui nous rend heureux sans témoins ; mais le Bonheur n'existe , hors de nous , que dans les consolations de l'Amitié.

PAISIBLES Hameaux , asiles touchans de l'Innocence & de la Paix ; frais Ruisseau dont l'onde fugitive anime la campagne ; riches feuillages , dômes de verdure ; Retraite aimable , embellie par mes mains ! heureux celui qui peut échapper aux bruyantes illusions des Villes , & venir sur vos gazons se pénétrer des Vertus tranquilles , le charme de cette vie orageuse !
Heureux qui , sous des lambris champêtres ,

80 PENSÉES NOCTURNES.

fait jouir du calme de vos douces solitudes !
Amitié , premier besoin d'un cœur sensible ,
viens avec moi dans ces champs délicieux ,
m'apprendre à vivre & à mourir. C'est toi
qui nous aides à parcourir le cercle de nos
jours passagers ; toi seule fais nos plaisirs ,
adoucis nos disgrâces , & nous consoles dans
nos infortunes. Tu fais remplir le vuide du
tems qui pèse sur l'ame de tant d'êtres frivoles :
soutiens ma faible existence ; couvre de fleurs le
chemin qui me mène au tombeau. Mon œil
satisfait & tranquille contemple , sans se trou-
bler , l'écueil de la mort. Mourir est un bien-
fait du Ciel , quand ta main fortunée ferme nos
yeux à la lumière.





LETTRÉS
DIVERSES.

LETTRE I.

*De M. DE VOLTAIRE à M. le Marquis
DE VILLETTE.*

Ferney, 15 Mars 1765.

Vous savez penser comme écrire :
Les Graces avec la Raison
Vous ont confié leur empire.
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre :
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Pithon.

Il est Dieu quand par son courage
 Ce monstre affreux est terrassé :
 Il l'est quand son brillant visage
 Rallume le jour éclipsé ;
 Mais entre les genoux d'Isé,
 Je le crois Dieu bien davantage.

M O I N S le hibou de Ferney, Monsieur,
 mérite vos jolis Vers, plus il vous en doit de
 remerciemens. Il s'intéresse vivement à vous ;
 il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les passions
 De vos beaux ans font l'apanage.
 Sous cet amas d'illusions,
 Vous renfermez l'ame d'un Sage.

J E vous retiens pour un des soutiens de la
 Philosophie. Je vous en avertis, vous serez
 détrompé de tout ; vous serez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux & sociable,
 Ce n'est pas assez, croyez-moi :
 C'est pour autrui qu'on est aimable ;
 Mais il faut être heureux pour soi.

N O U S avons une cellule nouvelle, & nous
 en bâtissons une autre : vous savez combien
 vous êtes aimé dans notre Couvent.

V O L T A I R E.

L E T T R E I I.

A U M Ê M E.

Ferney, 7 Juin 1765.

VOUS êtes encore plus aimable que je ne disais. M. de la Harpe vient de me donner votre paquet. Votre Lettre me fait plus de plaisir que le Testament que vous m'envoyez. Il se pourra bien faire que vous aspiriez un jour à l'honneur d'être père de famille, & que vous soyez Docteur *in utroque Jure*. Ce sera à vous de voir s'il vaut mieux vivre en Philosophe, que de donner des enfans à l'Etat. C'est une grande question qu'il ne m'appartient pas de décider.

JE suis infiniment touché de la bonté que vous avez eue de me confier le Testament; je le trouve furieusement noble.

NON, je ne me flatte pas de vous voir à Ferney, c'est un bonheur qui passerait mes espérances. Comment pourrez-vous aller dans votre Terre de Bourgogne, au milieu des affaires dont vous devez être surchargé? J'ai peur que vous

n'attendiez la tenue des Etats ; car il faudra bien venir vous faire recevoir , & prendre séance. C'est alors que j'oserais compter sur la plus grande consolation que je puisse recevoir en ma vie. M. de la Harpe partagerait bien ma joie. Je vous assure que je ferai votre paix avec M. de Ximenès , cela ne sera pas difficile ; il fait trop ce que vous valez , pour être long - tems fâché contre vous.

LE Parlement de . . . n'a point du tout envie de se démettre ; il n'a démis que nos Vaches auxquelles il a défendu par un Arrêt solennel , d'aller paître dans la Franche-Comté. Elles ont eu beau présenter leur requête , & faire valoir la maxime d'Aristote : Que chacun se mêle de son métier , les Vaches seront bien gardées ; on les a condamnées au bannissement du ressort du Parlement.

Vous ne devez rien à M. D. . . . , tous vos Comptes sont faits. Je souhaite que ceux de l'Extraordinaire des guerres se rendent aussi promptement , & que vous soyez débarrassé au plus vite de tout ce tracàs qui n'est fait ni pour votre humeur , ni pour vos grâces.

ADIEU , très-aimable Maréchal - des - Logis ;

puisse quelque jour mon heureuse destinée vous ramener dans ma chaumière ! Tout ce qui est à Ferney vous est presque aussi tendrement attaché que le vieux malade.

L E T T R E I I I.

A U M Ê M E.

A Ferney , le 8 Juillet 1765.

LE vieux malade de Ferney présente ses très tendres respects au jeune Malingre de l'Hôtel d'Elbeuf. Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la Médecine , & que vous passez votre tems entre les ragoûts & les drogues ; cela rend mélancolique , mais cela fait aussi un grand bien ; car on en aime mieux son chez-soi , on réfléchit davantage , on se confirme dans sa philosophie , on fait moins de cas du monde , & dès qu'on a un rayon de santé , on court au plaisir. Une telle vie ne laisse pas d'avoir son mérite : les Malingres ont de très-beaux momens.

PERMETTEZ-MOI encore , Monsieur , d'abuser de votre bonté , & de vous recommander

cette Lettre pour M. d'Alembert. Il faut que l'air de Ferney ne soit pas bon pour les Tragédies : l'Auteur de Warwick n'a pas encore fait une pauvre petite Scène. Je serai bien honteux s'il sort de chez moi sans avoir travaillé. Si la Pièce était prête , nous la jouerions. Je crois vous avoir dit que Madame Denis m'ayant demandé une grande salle pour repasser son linge , je lui avais donné celle du Théâtre ; mais après y avoir pensé mûrement , elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale , & jouer la Comédie. Elle a rebâti le Théâtre , & demain on joue Alzire , en attendant Warwick , & en attendant aussi Mademoiselle Clairon , qui peut-être ne viendra pas.

PUISSIEZ-VOUS , Monsieur, visiter bientôt vos Terres de Bourgogne ; nous vous donnerons la Comédie , & vous ne serez pas mécontent de Madame Denis. Je suis si vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'est grand dommage ; car je vous avoue modestement que je jouais Lufignan beaucoup mieux que Sarrazin.

LORSQUE vous ferez votre tournée, mandez-nous quels rôles vous voulez. Vous devez être un excellent Acteur, si vous êtes sur le Théâtre

comme à souper ; & je vous soupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire. Conservez-moi une amitié que je mérite par mes très-tendres sentimens pour vous.

L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

5 Auguste 1765.

(Car je n'aime pas mieux Août que
cul-de-fac. Cela est trop Welche.)

LES inflammations de poitrine, Monsieur le Marquis, nuisent beaucoup au commerce des Lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie Lettre du 4 Juillet, vos très-agréables Vers, votre charmante imagination m'auraient animé, & je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent. Mais en même-tems je vous trouve une des plus sages d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous, pour de l'argent. Je les attends à une Epitre Dédicatoire. M. de

la Touraille, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, & il est digne de vous aimer. Vous avez là un bon second auprès de M. le Prince de CONDÉ. Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le Public, & que vous aimiez beaucoup vos Terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très bien vos gens :
 C'est un précieux avantage ,
 Et bien rare dans les beaux ans.
 Votre esprit vous a rendu sage :
 Si je le suis, c'est par mon âge ;
 Et je me suis trompé long-tems.

MADemoiselle Clairon est chez moi. Il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a créé son art. Elle est unique. Il est juste qu'elle soit persécutée à Paris. Tout ce que vous m'avez appris, & tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour la retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

PERMETTEZ-VOUS que je confie à vos bontés ce Billet pour frère d'Alembert ?



L E T T R E V.

A U M Ê M E.

Ferney , premier Sept. 1765.

Il y a long-tems , Monsieur , que je médite de vous écrire. Le séjour de Mademoiselle Clairon m'a un peu dérangé ; & après son départ il a fallu réparer le tems que les plaisirs avaient dérobé à ma philosophie. Je ne connaissais point le mérite de Mademoiselle Clairon ; je n'avais pas même l'idée d'un jeu si animé & si parfait. J'avais été accoutumé à cette froide déclamation de nos froids Théâtres , & je n'avais vu que des Acteurs récitant des Vers à d'autres Acteurs , dans un petit cercle entouré de petits Maîtres.

MADemoiselle Clairon m'a dit que ni elle ni Mademoiselle Dumefnil n'avaient déployé l'action dont la Scène est susceptible , que depuis que M. le Comte de Lauraguais a rendu au Public assez ingrat , le service de payer de son argent , la liberté du Théâtre , & la beauté du spectacle. Pourquoi nul autre homme que lui

n'a-t-il contribué à cette magnificence nécessaire ; & pourquoi ce même Public s'est-il plus souvenu de quelques fautes de M. Lauraguais , que de sa générosité , & de son goût pour les Arts ? Les torts qu'un homme peut avoir dans l'intérieur de sa famille , ne regardent que sa famille ; les bienfaits publics regardent tous les honnêtes gens. Alcibiade peut avoir fait quelques sottises ; mais Alcibiade a fait de belles choses : aussi le préfère-t-on à tous les Citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.

JE ne fais pas encore quelle espèce de vie vous mènerez ; mais comme je ne vous ai vu faire que des actions généreuses ; comme vous avez un cœur sensible & beaucoup d'esprit , & que par dessus tout cela vous allez être très-riche , vous devez bien vous attendre qu'on épluchera votre conduite. Vous vous trouverez entre la Flatterie & l'Envie ; mais j'espère que vous vous démenêlerez très-habilement de l'une & de l'autre. Pardonnez à ma petite morale.

JE ne vous envoie point les Versicules faits en l'honneur de Mademoiselle Clairon ; on en tira quelques Exemplaires. Mademoiselle Clairon en emporta une moitié , mes Nièces se jettèrent sur

l'autre ; je n'en ai pas à présent , Dieu merci , une seule copie. Dès que j'en aurai recouvré une , je vous l'enverrai. Mais en vérité toutes ces bagatelles ne sont bonnes qu'aux yeux de ceux pour qui elles sont faites. Elles sont comme les Chançons de Table , qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.

JE vous remercie de toutes vos nouvelles. Souvenez-vous toujours de la bonne cause : ce n'est pas assez d'être Philosophe , il faut faire des Philosophes.

SI vous voyez M. le Comte de la Touraille , ne m'oubliez pas auprès de lui. Il me paraît avoir bien de la raison , de l'esprit & du goût ; cela n'est pas à négliger.

L E T T R E V I.

A U M Ê M E.

Ferney , ce 11 Décembre 1765.

J'OUVRE une caisse , Monsieur ; j'y vois , quoi ? moi-même en personne , destiné d'une belle main.

JE me souviens très-bien que
 Ce Mortel , beau comme le jour ,
 Soutien de l'amoureux empire ,
 A , dans mon champêtre séjour ,
 Dessiné le maigre contour
 D'un vieux visage à faire rire.
 En vérité , c'était l'Amour
 S'amusant à peindre un Satyre
 Avec les crayons de la Tour.

IL est vrai que dans l'Estampe on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous , de ce que vous avez passé tant de tems sans m'écrire.

BÉRÉNICE disait à Titus :

Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.

JE pourrais vous dire :

Ecrivez-moi plus souvent & ne me peignez point.

MAIS si je suis flatté de votre galanterie , je ne peux me plaindre que du burin. Je remercie le Peintre , & je pardonne au Graveur.

ON prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas , souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Dii tibi formam ,

Dii tibi divitias dederunt , artemque fruendi.

AJOUTEZ-Y sur-tout la fanté, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles, quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez; si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos Vers, & je ne vous démentirai jamais.

L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

Ferney, le 20 Septembre 1766.

JE vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard malade & inutile, long-tems pénétré dans sa retraite de l'affliction la plus profonde; mais je ne vous pardonne pas de vous livrer au Public, qui cherche toujours une victime, & qui s'acharne impitoyablement sur elle; on ne vous dit peut-être pas à quel point il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous serez malheureux si vous ne vous dérobez pas à l'envie & à la malignité; & je vous répète que vous n'avez

d'autre parti à prendre , que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous foyez sûr.

Vous vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joué. J'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cent mille francs que de vous voir déchirer par les harpies de la Société qui remplissent le monde. Il faut absolument que vous sachiez que cela a été poussé à un excès qui m'a fait une peine cruelle ; on dit : voilà comme sont faits tous les petits Philosophes de nos jours. On claboude à la Cour , à la Ville ; vous sentez combien mon amitié pour vous en a souffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuse , & vous vous obstinez à gâter tout ce que la Nature & la Fortune ont fait en votre faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grace que vous foyez heureux. Je ne veux pas qu'un beau Diamant soit mal monté. Pardonnez ma franchise ; c'est mon cœur qui vous parle , il ne vous déguise ni son affliction , ni ses sentimens pour vous , ni ses craintes. Je vous aime trop pour vous écrire autrement ; Madame Denis pense absolument de même ;
quiconque

quiconque s'intéressera à vous , vous dira les mêmes choses.

PARDONNEZ encore une fois aux sentimens qui m'attachent à vous.

L E T T R E V I I I .

A U M Ê M E .

Ferney, 1766.

J'AI une plaisante grace à vous demander, Monsieur ; je remarquai , lorsque vous me faisiez l'honneur d'être dans mon taudis , que vous ne soumettiez jamais votre joli visage à la savonnette, & au rasoir d'un Valet-de-chambre qui vient vous pincer le nez , & vous échauder le menton. Vous vous serviez de petites pincettes fort commodes , assez larges , armées d'un petit biseau qui embrasse la racine du poil sans mordre la peau. J'en use comme vous , quoiqu'il y ait une prodigieuse différence entre votre visage & le mien ; mais il faut que cet art soit bien peu en vogue , puisque je n'ai pu trouver ni à Genève , ni à Lyon , une seule pince supportable ; il n'y en a pas plus que de

E

bons livres nouveaux. Je vous demande en grace de vouloir bien ordonner à un de vos gens de m'acheter une demi-douzaine de pinces semblables aux vôtres. Il n'y aurait qu'à les envoyer dans une lettre à M. Tabareau, en le priant de me les faire parvenir à Genève.

IL est vrai que voilà une commission bien ridicule. J'aimerais bien mieux pincer tous les mauvais Poètes, tous les calomnieurs, tous les envieux, que de me pincer les joues. Mais enfin, j'en suis réduit-là. Je suis comme les habitans de nos Colonies, qui ne savent plus comment faire quand ils attendent de l'Europe des aiguilles & des peignes. Enfin les petits présens entretiennent l'amitié; & je vous serai très-obligé de cette bonté,

L E T T R E I X.

A U M Ê M E.

Ferney, 1766.

C'EST vous, mon cher enfant, qui m'avez appris que de bons & braves Citoyens avaient porté des cierges à la Statue d'Henri IV, pour

lui demander la guérison du Dauphin. Je vous dois la réponse que je fais à ces bonnes gens. Si j'avais été à Paris, je les aurais accompagnés. Mais, comme je ne veux point me brouiller avec les Moines de Sainte Geneviève, je vous demande en grace, avec les instances les plus vives, de ne laisser prendre aucune copie de ces vers. Il est vrai que de la Poésie allobroge, venant du pied du Mont-Jura, & du fond des glaces affreuses qui nous environnent, ne mérite guères la curiosité de Paris : mais le sujet est si intéressant qu'il peut tenter les moins curieux.

DE plus, il m'est important de savoir ce qu'on pense de ces vers, avant qu'on les publie. Je dois peut-être adoucir la préférence trop marquée que je donne à l'adorable Henri IV, sur Sainte G..... Ma passion pour ce grand homme, m'a peut-être emporté trop loin : je n'ai songé qu'aux bons Français, en écrivant cet Ouvrage, tout d'une haleine ; & je n'ai pas assez songé aux Dévots, qui peuvent trop songer à moi.

RECUEILLEZ les voix, je vous en prie. Instruisez-moi de ce que l'on dit, afin que je sache ce que je dois faire.

VOUS m'appellez plaifamment votre protecteur ; & moi , je vous appelle férieufement le mien dans cette occafion.

L E T T R E X.

A U M Ê M E.

JE crois , mon cher Marquis , vous avoir déjà dit de quelle manière il faut m'adreffer vos lettres : fans cela , vous courez rifque d'avoir plus d'un confident de vos fecrets.

VOUS me parlez de la retraite précipitée du Miniftre ***. On peut dire qu'il a foutenu les caprices de la Fortune comme il a reçu fes careffes. Il n'y a pas moins de grandeur à fupporter de grandes injuftices , qu'à faire de grandes actions.

CE que vous me dites du Prélat harangueur , m'a étonné & affligé ; car on m'avait flatté que , dans une efpèce de Sermon à fon afsemblée , il avait prêché la Tolérance. Sa Sortie contre les Philofophes eft plus dangereufe que vous ne penfez : on n'en veut déjà que trop aux partifans de la Raifon ; & vous avez dû vous

en appercevoit au refus que M. d'Alembert effuie , jusqu'à présent , d'une petite pension , à laquelle il a un droit incontestable , & que l'Académie des Sciences demandait pour lui.

IL me semble qu'il n'est pas bien honorable pour la France , qu'on prive de douze cents livres de rentes , un homme si supérieur , qui a fait un sacrifice de cent mille livres d'appointemens pour rester dans son pays qu'il honore. C'est une réflexion que , sans doute , tout le monde a faite , & qui vaut la pension.

J'AVAIS raison , comme vous voyez , de ne point envoyer ce brimborion de Frère Oudin , qu'on ne peut avoir fait courir que très-défiguré. On ne doit parler du porc de S. Antoine , & du chien de S. Roch , pendant l'assemblée du Clergé , qu'avec un profond respect.

VOUS avez beau me dire qu'on levera l'excommunication , si justement fulminée par ceux qui jouent des Pièces Latines , contre ceux qui jouent des Pièces Françaises.

JE connais trop l'Eglise : elle ne peut pas plus se relâcher , qu'elle ne peut errer. Il n'y a plus que les Drames Bourgeois du Néologue Marivaux , où l'on puisse aller pleurer en sûreté de

conscience. Les Comédiens Français trouveront plus d'indulgence au Parlement, dans quelque occasion favorable où ils plaideront contre l'Archevêque.

JE suis fâché du mauvais succès de notre Protégé ; mais pour être bon Comédien, il faudrait descendre de Protée, en ligne directe. Il faut beaucoup de talent pour être excommunié.

M. de la Harpe est à Ferney ; mais il n'y a pas encore beaucoup travaillé. J'espérais qu'il ferait ici quelques petits Warvics.

IL n'y a que Madame Dupuis qui se mette, chez nous, à faire des enfans. Pour moi, je mène toujours la même vie. Je lis, avec édification, les Pères de l'Eglise. Je prie Hubert de dessiner S. Paul. Il en fera un portrait fort ressemblant, d'après l'idée qu'en donnent de vieux Auteurs qui ont été, en tiers, avec lui & Sainte Thècle.

DIEU soit loué que vous soyez toujours dans le dessein de venir voir votre Terre de Bourgogne, & de visiter, en passant, des reclus qui vous sont bien tendrement attachés.

L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

Ferney, le 4 Octobre 1767.

VOTRE sage Héros, très-peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager.

Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

VOTRE amitié, Monsieur, pour M. de
vous a empêché de composer pour l'Académie;
mais vous avez travaillé pour le Public, pour
votre gloire & pour mon plaisir. Je vous ai
deux grandes obligations, celle de m'avoir
témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez,
& celle de m'avoir fait passer une heure
délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être
aussi heureux que vous êtes éloquent!

M. de la Harpe reviendra bientôt vous voir.
Il a été un an chez moi. S'il avait autant de
fortune que de talens & d'esprit, il serait plus
riche que feu Montmartel. Il lui sera plus aisé
d'avoir des prix de l'Académie que des pensions
du Roi. Lui & sa femme jouent la Comédie

parfaitement , M. de Chabanon aussi. Notre petit Théâtre a mieux valu que celui du Faubourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué ; vous devez être un excellent Acteur , car , sans rire , vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

CONSERVEZ vos bontés pour un vieillard dont elles seront la consolation , & qui vous fera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie.

F R A G M E N T

D'une Réponse à la Lettre précédente.

Q U E L Q U E pompon , quelque parure
 Ne m'essied point à la Beauté.
 Sans un peu d'art , la Vérité
 Fait bien souvent triste figure.
 Charle à Poitiers fut bon humain ;
 J'ai passé ce qu'on lui vit faire ,
 Lorsqu'Edouard & son cher père
 Se rudoyaient , le fer en main.
 J'ai gardé le même silence
 Sur cette panique terreur ,
 Que dans son Louvre , au fond du cœur ,
 Eptrouva ce grand Roi de France.

Il ne fera pas moins fameux ,
 Quoiqu'on vante peu son courage :
 Il fut malingre , souffreteux ;
 Ce lui fut force d'être sage.

L E T T R E X I I .

A U M Ê M E .

Ferney , 17 Mai 1777.

LE vieux Malade de quatre-vingt-trois ans , affligé d'un reste d'apoplexie , qui le mène au pays où est descendu Catherin Fréron , a été bien consolé par le souvenir & par la Lettre de M. le Marquis de Villette. Soit qu'il vive ou qu'il meure , M. de Villette aura dans deux mois son quantième du Mois avec répétition , & belle boîte d'or de couleur , dont le centre sera garni d'une figure en émail très-ressemblante. Le tout coûtera vingt-cinq ou vinq-six louis.

LE Malade qui n'a guères la force d'écrire , ni de dicter , fait ses tendres complimens à M. le Marquis de Villevielle & peut-être ses derniers adieux. Il y a eu un Reclus , nommé M. de Lille de Sales , en faveur de qui M. de Villette

E s

a fait une belle action ; je n'en suis pas surpris. Je ne le suis pas non plus de la persécution qu'il éprouve ; elle est digne des Welches.

L E T T R E X I I I .

A U M Ê M E .

A Ferney , 24 Septembre 1777.

QUAND l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare s'écrivaient des billets en vers , soit pour aller souper au Temple ou à S. Maur , on n'imprimait point leurs billets dans le Mercure Galant , les Cafés de Paris ne devenaient point les confidens & les juges de leurs amusemens. Enfin , on ne les exposait point aux impertinens discours de la canaille de la Littérature , plus insolente & plus dangereuse que la canaille des Halles : il eût été à souhaiter que M. le Marquis de Villette , qui écrit comme les Chaulieu & les la Fare , dans leur bon tems , n'eût pas prodigué sa charmante facilité à un Public toujours très-malin , très-injuste , & dont il faut se garder comme de la morsure des singes.

UN pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, alité depuis trois mois, mourant & ne devant écrire que son testament, ayant eu la faiblesse & la hardiesse de répondre aux Vers charmans de M. le Marquis de Villette, sur les mêmes rimes, & non pas avec le même agrément, ne devait pas être puni, & être condamné au Mercure.

CE Mercure, tout Mercure qu'il est, est feuilleté par les Dames de la Cour, comme par les Dames de la rue S. Denis. Le petit mot *je ne crains point qu'une coquine*, est relevé dans les deux tripots, avec toute la charité qu'on y connaît.

IL y a des conjonctures où ces petites méchancetés sont très à craindre, & malheureusement ce vieux malade est dans le cas.

LA chose est faite, il n'y a plus de remède, la seule pénitence est de venir chez le bonhomme, avec le Marquis de Villeville, d'assister à son extrême-onction, & de lui dire un *De profundis* en *ine* aussi joli que sa charmante lettre.



L E T T R E X I V .

*A M. DE L....., Maître des Requêtes, qui avait
envoyé à M. de VOLTAIRE son Discours
sur la Pitié.*

Ferney, le 8 Décembre 1777.

LE vieux Malade très-mortel, au brillant
& solide Auteur du panégyrique *de la Pitié*.

OUI la pitié est un don de Dieu. Oui, son
Panégyriste a raison, & d'autant plus qu'il est
très-éloquent ; car s'il ne l'était pas, à quoi
servirait-il d'avoir raison ?

OUI, la pitié est le contrepoison de tous les
fléaux de ce monde. Voilà pourquoi Jean Ra-
cine prit pour sa devise, dans l'Édition de ses
Tragédies, *Phobos kai cleos, crainte & pitié*.
Voilà pourquoi on dit à notre Messe Latine le
Kyrie eleison des Grecs. Tous les Prédicateurs
cherchent à inspirer la pitié pour les pauvres
& pour les malheureux : & la plupart de ces
Orateurs mêmes font pitié.

L'ILLUSTRE Maître de l'assemblée littéraire &
fraternelle fera toujours plutôt envie que pitié.

SI je pouvais dans mon triste état faire un voyage à Paris, mon plus grand desir serait que le Panégyriste de la pitié en eût un peu pour moi.

POUR M. le Marquis de Villette, il est sans pitié pour sa nouvelle conquête, & ne lui donne pas le tems de respirer.

*Post-scriptum de M. DE VOLTAIRE
à Madame la Marquise D'ASI.*

LES deux Heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur; Mademoiselle de Varicour a bien voulu être ma fille quelque-tems; Madame de Villette jouit d'un sort plus beau, elle devient aujourd'hui votre nièce, & j'ose vous assurer qu'elle en est très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon esprit & les graces.

MON âge & mes maladies m'empêcheront d'aller vous la présenter moi-même & vous faire ma cour; mais je ne perdrai jamais l'habitude de vous être véritablement attaché, & rien n'altérera la sensibilité & le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

VOLTAIRE.

L E T T R E X V

*De M. le Marquis DE VILLETTE à M.
DE VOLTAIRE.*

De Genève.

EN vous voyant hier, Monsieur, avec le bâton & le capot de Paoli, je me suis rappelé ces premiers vers de l'Aminte.

Chi crederia che sotto humane forme
E sotto queste pastorali spoglie
Fosse nascosto un Dio.

IL est vrai que mon attachement pour votre personne tient un peu du culte : si l'on peut m'accuser d'idolâtrie, ce ne sera pas au moins de Polithéisme.

VOUS avez sans doute été surpris de ma disparition subite : j'ai bien vite couru à Genève sans dire mot à personne, parce que je ne voulais pas manquer le Sieur R. . . . que j'ai attaqué en face avec une lettre-de-change tirée à bout portant sur lui. Il m'a délivré cent louis en or de ducats, & je reviens plus fier que jamais au Château.

IL faut avouer que je vous conte là de pauvres raisons ; quand on n'entretient que les Muses qui sont si aisées à vivre , à quoi bon s'occuper d'argent ?

Homère , cet homme divin ,
Dont on vante tant le génie ,
A mendié durant sa vie ;
Milton eut le même destin :
Et le favori de Thalie ,
Plaute , qui charma l'Italie ,
Finit ses jours dans un moulin.

VOILA de magnifiques exemples , mais le nom seul de Voltaire est plus imposant que tous ces noms-là. Je vois que le plus grand Poète qui ait jamais existé , est Seigneur de deux cents mille livres de Rentes ; je vois que Newton , Bacon & Sénèque , vos confrères , étaient aussi fort riches , avec cette différence , que , comme le dernier , vous n'affectez pas le mépris des Richesses.

Tout ce que vous m'écrivez , me donne beaucoup de courage ; heureusement pour vous je ne prends pas les choses à la lettre , sans cela je vous enverrais mes petits Vers à ne plus finir ; au reste je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent , mais pour ce qu'ils valent.

Frivoles Enfans du délire ,
 De l'art ils n'ont point l'ornement :
 Le sentiment qui les inspire ,
 Peut être en fait tout l'agrément ;
 Et lui seul a droit de les lire.

LORSQUE j'ai voulu sortir hier de la Ville ,
 à cinq heures du soir , j'ai trouvé les portes
 closes , & si closes que le Roi de France n'y
 entrerait pas. Il en faut convenir , voilà une
 Police stupide & barbare. Je n'entends pas com-
 ment des hommes , si fiers de leur liberté ,
 consentent à passer les trois-quarts du jour sous
 des verrouils ; & je suis tout prêt de me mettre
 en colère , lorsque je me rappelle ce trait , si
 touchant , que vous m'avez raconté , les poings
 fermés & les larmes aux yeux ; cette pauvre
 Mère qui arrive sur les ponts , une minute trop
 tard ; qui demande à genoux qu'on la laisse
 entrer pour allaiter son Enfant qu'elle a laissé
 dans la Ville ; qui passe la nuit à se lamenter
 à la porte , & le matin retrouve son Enfant qui
 venait d'expirer.

MON Dieu , que j'aime votre bon cœur !
 s'il vous prend jamais envie de ramener quel-
 qu'un de vos ennemis les plus acharnés , per-
 mettez-lui , comme à moi , de vous approcher ,

de vous considérer dans votre intérieur domestique, les armes lui tomberont des mains ; il ne pourra se défendre du sentiment de respect & d'enthousiasme que vous m'avez inspiré.

VILLETTE.

L E T T R E X V I.

A U M Ê M E.

Paris, 1776.

A QUELQUE chose près, mon cher Maître, la première histoire dont vous me parlez, est vraie. Un Marchand d'injures, établi à Londres, m'a écrit qu'il allait publier un Volume d'Anecdotes un peu scandaleuses, dans lesquelles j'avais ma bonne part ; mais qu'il consentait à supprimer mon article, si je voulais lui envoyer *seulement* cent louis.

JE lui ai répondu que j'étais bien sensible à son extrême délicatesse ; mais que j'avais moi-même un petit Recueil de traits assez piquans, point connus, & qui me sont particuliers ; & que, venant de laisser tout mon argent sur un tapis verd, je les lui fournirais encore s'il voulait m'envoyer *seulement* cinquante louis.

QUANT à l'autre histoire, rappelez-vous ce que difait la Princeffe de Carignan à Fontenelle : *vous excuferez cet enfant, Monsieur, il ne vous connaît point ; mais il ne fait pas lire.* Comparaison à part, voilà ce qu'il faut penser du pauvre T*** qui ne s'est point emparé de vos lettres ; car il ne fait pas lire. Au refte, elles n'en font pas moins perdues. Mais foyez tranquille ; elles ne contiennent rien que de fort offenfible. Ce qui me donne un vrai chagrin, c'est que trois de ces lettres, en vers & en profe, font écrites de votre main. Je gardais foigneufement ce tréfor : je le confervais pour mon plaifir, un peu pour ma gloire ; en le répandant, on n'ajoutera rien à la vôtre.

JE voulais partir dès aujourd'hui pour Fernelly ; mais il y a neuf ans que je ne m'étais trouvé à Paris, le jour de la Fête-Dieu : je n'ai pu réfifter au plaifir de voir les Proceffions, les Repofoirs & les Tapifferies.

N'EN déplaise à votre voifin Jean Chauvin, il eft par trop Iconoclaſte. Il nous faut des Images ; il en faut aux Lettrés, comme au Peuple ; & je fuis plus tenté d'adorer le grand

Être dans la majestueuse Basilique de S. Pierre de Rome, que dans la maison, toute nue, de S. Pierre de Genève. Le luxe Romain me plaît; il a quelque chose de touchant & d'auguste, & sur-tout un certain caractère d'antique, qui sied fort bien à la Religion.

S. Sulpice & S. Roch sont sortis ce matin de chez eux, dans toute leur gloire. Ils promenaient, avec une douce majesté, leur Seigneur & Maître; quand tout-à-coup, soumis aux causes secondes, il a permis qu'une averse épouvantable vint déshonorer sa Fête.

Vous eussiez vu, de tous côtés,
 La pompe & les cérémonies,
 Les Dévots & les Confrairies,
 Marcher ensemble, à pas comptés,
 Par-tout, des peintures tendues,
 Des Prêtres en habits brillans,
 L'encens s'élever jusqu'aux nues,
 Des flambeaux, des roses, des chants,
 Et Dieu même au milieu des rues.

Si vous aviez à faire à moi, Messieurs les Philosophes, je vous ferais bien venir dans mon Temple. Tout n'y serait qu'architecture, peinture, musique. Un grand Vaisseau, d'un style gothique, éclairé d'une manière mysté-

rieuse , entouré de verdure & non de tombeaux ; des vitraux souvent ouverts ; de grosses portes toujours fermées ; le silence du recueillement ; la parole de Dieu annoncée avec l'onction & l'élégance des Massillons ; le chant mesuré ; les parfums les plus rares de l'Arabie ; des Cloches pleines d'harmonie , tout vous y appellerait. Vous vous mettriez à genoux involontairement , & vous diriez , comme mon aimable mère :

.

L E T T R E X V I I .

A M. le Comte DE LA TOURAILLE, Gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Prince de CONDÉ.

TRÈS-DIGNE Gentilhomme du plus brave & du plus aimable de nos Princes , vous qui êtes le Tacite de l'Historiette , qui parez la raison de vos graces , & qui feriez aimer la table à celui qui vit de privations ; eh ! bien mon ami , serons-nous enfin débarrassés

Des propos éternels de ce brave Guerrier ,
Qui n'a d'autre jargon que celui du métier ?

De nos derniers combats , ennuyeux journaliste ,
Des morts & des blessés en poche il tient la liste :
Et ne parlant jamais que d'affaires , de blocus ,
De convois enlevés & de partis vaincus :
Ainsi , cher Pelletier , au parc d'artillerie ,
Il nous faut essuyer toute sa batterie ;
Boulet , bombe , mortier , fougasse , saucisson ,
Tout son discours enfin sent la poudre à canon.

CET illustre bavard me donne quelque'idée
de la Métempfycofe à laquelle jusqu'à présent
je n'avais rien compris ; s'il n'est pas vrai que
l'ame d'un homme puisse passer dans le corps
d'une bête , au moins est-il bien prouvé que
l'ame d'une bête peut entrer dans le corps d'un
homme.

J'AI payé cher le souper le plus délicieux ,
j'ai pensé mourir la nuit dernière. Ce monde-ci
n'est-il pas un vrai pot-pourri de contrariétés ,
le même individu est à la fois Castor & Pol-
lux ;

Aujourd'hui sur la Terre & demain dans les Cieux.

ON m'assure que le Chevalier de *** a
quitté l'Armée tout-à-coup , parce que son
père est à l'extrémité ; ce départ si brusque me
rappelle la réponse du Maréchal de Toiras à
un Officier :

Père & mère honoreras,
Afin que vives longuement.

JE ne veux pas absolument des jolis couplets qu'on m'attribue, je ne veux ni de l'esprit ni de la méchanceté dont ils sont remplis; quand on se permet une chanson de ce genre, il faut écrire au bas :

» Le Prieur qui l'a fait
» En est fort satisfait.

JE ne me défends pas de même du portrait qui vous a plu. Sophocle disait d'Euripide : » Il » peint les femmes, ce qu'elles devraient être » ; & moi je crois avoir peint les Français tels qu'ils sont ; aussi ai-je écrit au bas du portrait que j'en ai tracé :

A vos yeux si j'ai fait paraître,
Le Français tel qu'il est :
De Castries, prenez le portrait,
Vous le verrez tel qu'il doit être.

JE n'ai pas le courage d'ajouter une ligne, & j'ai l'ame à la renverse. Je vois passer, sous mes fenêtres, un malheureux jeune Homme que l'on va pendre pour un chou. Il semble que les Généraux ont en cruauté ce qu'ils n'ont pas en talent.

LETTRE XVIII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Ferney, 1777.

PUISQUE vous n'arrivez pas, mon cher Marquis, il faut bien que je recommence mes écritures; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous raconter.

D'ABORD le miracle d'Amphion se renouvelle à Ferney; c'est une espèce d'enchantement. Les richesses & la population y augmentent au point que M. de Voltaire a obtenu garnison. Il s'est aussi déterminé à chasser les Jésuites de ses Etats, il a renoncé à Père Adam & aux Echecs.

* *ORPHÉE Laborde* demande un terrain pour bâtir, il viendra tous les ans avec son Euridice & son violon.

LE Patriarche a autant d'argent que de gloire, il a enfoui des trésors dans sa nouvelle Ville; nous l'engageons à demander au premier Ministre qu'elle prenne le nom de FERNEY-VOLTAIRE, & certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à sa Requête.

IL m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand Ouvrage qu'il appelle *son Testament* ; quel mourant ! il se porte mieux que nous , & son inaltérable gaîté nous le promet encore pour longues années.

JE dois cependant vous apprendre une Anecdote aussi extraordinaire que touchante , & que je suis honteux d'avoir ignoré jusqu'à présent : c'est que M. de Voltaire n'a pas encore passé une seule année de sa vie , sans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne reçoit jamais personne à pareil jour ; il est dans son lit ; l'affaissement de ses organes , l'intermittence & la vivacité de son pouls caractérisent cette crise périodique. On s'y attend ; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution Religieuse a faites aux hommes ; & on se garde bien de lui en parler , dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je vous atteste ici un fait que d'abord je me défendais de croire ; mais son Secrétaire & toute sa maison de qui je le tiens , en sont témoins depuis vingt ans.

JE conçois que vous ayez grande envie de voir Belle & Bonne ; c'est l'Ange gardien du Patriarche ;

Patriarche ; elle est devenue nécessaire à son existence ; les soins & les caresses qu'elle lui prodigue , l'air pénétré dont il baise les mains de cette jolie gouvernante ; vous ne sauriez vous imaginer , combien ce tableau est touchant ; c'est Anacréon servi par les Grâces.

COMME elle est grande & bien faite , & qu'elle a le maintien le plus noble & le plus décent , il cherche souvent à la mettre en représentation.

*Illam quidquid agit , quoquò vestigia movit ,
Componit furtim , subsequiturque decor.*

Tib.

C'est la parure du Sallon :
Sans embarras elle fait faire ,
Et le rôle de ménagère ,
Et les honneurs de la maison.
Aussi fraîche que la Nature ,
Aussi simple que ses attraits ,
Vous la prendriez , je vous jure ,
Pour la fille de Périclès
Ou pour la nièce d'Epicure.

VOILA des petits vers qui arrivent au bout de ma plume , mais qui ne valent pas ceux que le Prince de Ligne vient d'adresser à M. de Voltaire. Je ne fais s'il y a beaucoup

d'Autrichiens de la trempe de celui-ci ; mais il en faut convenir , il est difficile d'avoir plus d'esprit , plus de piquant & d'originalité , le Maître l'a dit ; ce sont ses propres paroles.

&c. &c.

L E T T R E X I X.

A U M Ê M E.

Ferney, 1777.

VOUS avez dû recevoir , mon ami , deux grandes feuilles de nos Conversations : voici ce que j'aurais ajouté au même chapitre , si j'en avais eu le tems.

JE lisais dernièrement à M. de Voltaire des Eloges envoyés par une de nos Académies : il en a écouté un bon tiers sans m'interrompre ; mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche en me disant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un Apothicaire , comme on louerait un Newton ; que tout irait bien si chacun faisait son métier ; & que c'est au Marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la louange. Il a ajouté : *M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le*

cœur & le talent : mais il ne sera de l'Académie Française , que lorsqu'elle cessera d'être une assemblée du Clergé. En général , il désapprouve tout-à-fait les Eloges , qui , selon lui , ne formeront jamais que des Déclamateurs. Il voudrait des Dissertations dans le goût de Plutarque , où l'on pourrait tout dire , à charge & à décharge.

UN Membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives , & finit par dire qu'elle était la Fille aînée de l'Académie Française. M. de Voltaire qui l'écoutait , lui répondit : *Affurément , c'est une bonne Fille , & qui n'a jamais fait parler d'elle.*

ON lui a apporté une Estampe intitulée : *Le Déjeûner de Ferney.* La B., Auteur de cette Gravure , y est représenté à table , dans toute sa plénitude , & beau comme un Ange : M. de Voltaire y est dans un coin , maigre comme la mort , & laid comme le péché. En jettant les yeux sur cette caricature , il s'est écrié : *C'est le Lazare , au Dîner du mauvais Riche !*

EN parlant de Mysticité , je lui demandais un jour : comment se peut-il qu'il y ait tant de

dévots de bonne foi ? Il m'a répondu : *un Ignorant sensible finit toujours par être dévot.*

VOICI les vers que vous m'avez demandés, & qui sont écrits, de sa main, au bas d'une Gravure de la Cadière. Vous savez que Frère Girard y est représenté en extase devant sa Pénitente, qui est elle-même en extase devant Dieu.

Cette Belle voit Dieu ; Girard voit cette Belle :

Ah ! Girard est plus heureux qu'elle.

UN moment d'impatience & d'humeur, en voyant Madame D..., arranger son visage, lui a valu cette apostrophe :

Si par hazard, pour argent ou pour or,
A vos boutons, vous trouviez un remède,
Peut-être vous seriez moins laide ;
Mais vous seriez bien laide encor.

HIER au soir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette inscription sur un Cadran solaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous y :
Et n'allez pas chercher midy
A quatorze heures,

IL a répondu à un Evêque qui lui a envoyé son Mandement :

Vous m'envoyez un Mandement,
Recevez une Tragédie;
Afin que réciproquement
Nous nous donnions la Comédie.

INPROMPTU adressé à Maupertuis, fait à la toilette du Roi de Prusse encore jeune :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talens.
Ils sont venus avant le tems,
Et comme eux ils croîtront encore.

IL nous a raconté, de la manière la plus piquante, l'histoire de ses amours avec la Comédienne Duclos, ce qui lui donna lieu de faire ces vers :

Mon cœur de la Duclos fut trop long-tems charmé.
L'Amour avait monté ma lyre.
J'ai chanté la Duclos; d'Usez en est aimé:
C'était bien la peine d'écrire.

AUTRES vers à la Marquise de Pr..., dans son boudoir, tandis qu'elle soupait tête-à-tête avec son illustre Amant qui était borgne.

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus fut tromper les cent yeux :

Nous n'en avons qu'un seul à craindre ;
Pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

UN de ces jours , à table avec le Lord Litte-
ton , à la suite d'une conversation au vin de
Champagne , il lui répondit par ces vers :

Fier & bizarre Anglais , qui , des mêmes couteaux ,
Coupez la tête aux Rois , & la queue aux chevaux !

DE Quatrain en Quatrain , ma lettre ne finirait
pas. J'aurais dû la commencer par vous parler
de tout le plaisir qu'a fait la vôtre à M. de
Voltaire. Il retrouve dans votre style , & dans
votre caractère , une grande analogie avec le
Marquis de la Fare , votre trisayeul : *& vous
aimez* , dit-il , *tout comme lui , les belles Filles
& les beaux Esprits.*

IL demande pourquoi vous ne finissez pas
cette Préface de Vauvenargues qu'il appelle
votre devancier.

Et moi , je vous demande quand viendrez-
vous enfin ? quand quitterez-vous votre ciel
de Languedoc dont le bleu éternel vous a tant
ennuyé ? vous me mandez que vous êtes actuel-
lement assez fort pour entreprendre un voyage.
Nous voilà dans les premiers jours d'Avril : la
Nature est , comme vous , dans la convales-

cence. Venez jouir ici de la vôtre : venez jouir de cette sensation si délicieuse & si fugitive, où l'on est heureux du seul plaisir d'exister & qui semble donner quelque idée du bonheur de l'Elisée.

SUSTINE & abstine. Il faut, disait Silva à l'un de ses malades, *vous amuser, & non vous divertir.* Ne vous laissez aller qu'au sentiment paisible de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.

L E T T R E X X.

A M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE,
Intendant de Soissons.

Ferney, 1777.

C'EST un Proconsul tel que vous, Monsieur, qu'il faudrait à cette Province ; un homme qui eût autant de Philosophie & d'urbanité ; un homme digne de seconder les hautes & inconcevables entreprises que M. de Voltaire a consommées sur un sol où il avait à combattre les hommes & la nature.

IL y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante habitans, & trois ou quatre

chaumières. Aujourd'hui on est émerveillé d'y voir une colonie nombreuse & policée ; & plus de cent jolies maisons, d'une structure commode & agréable, que l'on croirait élevées au son de sa lyre.

MAIS ce qui tient encore plus du prodige, c'est que le même homme qui semble n'employer son génie & son tems qu'à fonder une ville, en trouve encore assez pour fabriquer, à quatre-vingts-quatre ans, deux nouvelles Tragédies qui auraient étonné à cinquante.

AGATHOCLE, Tyran de Syracuse. Sujet singulier : le Héros est un disciple de Platon, Athènes a cultivé ses mœurs & son génie.

IL y a un rôle de Prêtresse qui me paraît neuf, un dénouement auquel on ne s'attend point. C'est une facture étrangère à tout ce que vous connaissez. Peut-être ce sujet conviendrait-il mieux au Théâtre de Venise, qu'à celui de Paris ; & peut-être serait-il digne d'avoir pour spectateurs des Brutus & des Catons, Adiffon, ou des Philosophes tels que vous.

IRÈNE. Avant de nous lire cette pièce, vous m'avez fait rire hier, nous a-t-il dit ; j'essayerai de vous faire pleurer aujourd'hui. Il vous a

tenu parole. L'Auteur de Zaire, d'Alzire & d'Adélaïde, a saisi les crayons de Racine. Je ne devine pas l'effet de la représentation ; mais c'est la musique de style d'Athalie ; ce sont par-tout des vers de situation qui font oublier la monotonie de l'Alexandrin.

IL y a quatre mois que je jouis, cinq heures par jour, de la présence réelle de M. de Voltaire, & je proteste que je ne me suis pas aperçu d'une seule redite permise à la plus belle vieillesse.

IL écrit aujourd'hui un *Factum* pour des Malheureux qui sont venus lui emprunter sa plume & son argent : il leur a donné l'un & l'autre. Il a une sensibilité exquise ; il souffre des maux d'autrui comme s'il en était responsable ; ce qui lui faisait dire ce matin *qu'on ne peut aimer les hommes, sans haïr l'humanité.*

IL me reste à vous parler d'une petite pièce que l'on a représentée à Ferney, & dont je suis l'Auteur : c'est le *Mariage impromptu.* Cette pièce, un peu dénuée d'intrigues, finit par un dénouement qui aura peut-être droit de vous surprendre.

J'ÉPOUSE, au Château de Ferney, une jeune

personne , adoptée par M. de Voltaire. Elle m'apporte pour dot , un visage charmant , une belle taille , un cœur tout neuf , & l'esprit qui plaît. J'ai préféré tout cela à un million tout sec que je trouvais à Genève.

Tous les Pères de l'Eglise avaient échoué à ma conversion ; elle était réservée au Père Temporel des Capucins, qui est le Père Spirituel de l'Europe.

POST-SCRIPTUM *de la main de*
M. DE VOLTAIRE.

» LE Marquis de Villette permet , Monsieur ,
» que je me joigne à lui pour vous dire que je
» n'ai jamais oublié l'honneur que vous m'avez
» fait , & la protection utile que vous avez
» accordée aux malheureux Calas. Je me rap-
» pelle vos bontés pour Mère Madeleine , ma
» cousine , Supérieure des Sœurs grises de votre
» ville ; laquelle m'écrivait , autant qu'il m'en
» souvient , qu'elle aimait Jesus & Marie , plus
» que sa vie.

» JE me réjouis quelquefois par les pensées
» de ma vie sociale ; elle est finie pour moi. Je
» ne supporte plus que ma vie pédantesque. Je

» fais mon Testament, tandis que M. de Villette
» signe son Contrat de mariage.

» JE suis entièrement de son avis, quand il
» dit que l'on souhaite à Ferney de vivre sous
» vos loix : vous êtes estimé des riches, & adoré
» des pauvres. Mais je le défavoue tout-à-fait
» dans le bien qu'il dit de deux Ouvrages qui
» ne se ressentent que trop de mes années. Je n'ai
» pas encore achevé tous ceux que j'ai entrepris
» à Ferney, & je ne les verrai pas finir.

Felices queis mania surgunt.

» CE vers de Virgile m'a coûté quinze cents
» milles livres ».

L E T T R E X X I.

A M. D'HELL.

Ferney, 1777.

J'AI reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance, des témoignages de votre souvenir par M. Mester. Il a beaucoup plu au Maître du château, & doit être fort content de toutes ses coquetteries ; car M. de Voltaire en devient plus avare que jamais.

LE Marquis de Villevielle & moi, nous vous avons plus d'une fois désiré dans cette belle solitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingts-quatre ans : vous verriez que celui dont Pigal a fait un squelette ; celui dont on vend le plâtre dans les rues, & dont La B... a fait un déjeuner indécent, n'est point du tout le Voltaire de Ferney.

LA confiance que vous attendez, Monsieur, commence à perdre un peu de son mérite pour le secret. J'ai épousé avant hier, à minuit, dans la Chapelle de Ferney, non une Babylonienne, mais la Bergère des Alpes. Il était assez piquant & peut-être unique de la voir précédée de ses six oncles, tous frères, & tous Chevaliers de Saint-Louis. Deux soutenaient le Patriarche qui, dans sa belle pélicie de l'Impératrice des Russies, donnait l'idée d'un grand Châtelain qui marie ses enfans. Les portes de l'Eglise étaient obstruées par ses vassaux qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ses peuples.

Vous me dites que le langage des Fleurs ne réussit point à Fointainebleau ; le langage des Roses est ici beaucoup plus éloquent : on finit, comme vous voyez, par les épouser.

Il est vrai que le Dieu d'Amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs, a fait un voyage.
J'ai suivi ce Dieu séducteur ;
Je cherchais par-tout le bonheur,
Je ne l'ai trouvé qu'au village.

L E T T R E X X I I .

De Madame la Marquise d'ANTREMONT
à M. DE VOLTAIRE.

3 Novembre 1777.

J'AI reçu, Monsieur, au Château de Pierre,
solitude où j'ai passé l'Automne, le billet affli-
geant que vous m'avez fait écrire. Mais, si mes
Lettres de Paris ne me trompent point, vos
agonies sont bien douces ; puisque vous faites
des mariages, &, qui plus est, des miracles.
Vous voulez sanctifier vos derniers momens.

Quoi ! cet agréable Villette
Que certains Amours très-fripons
Careffaient souvent en cachette,
Est converti par vos leçons,
Et devient un Anachorète ?
Alcibiade est marié ;
On l'écrira dans votre Histoire.

L'Hymen a déjà publié
 Qu'une Grâce était de moitié
 Pour remporter cette victoire.

JE suis dans la Patrie d'un Poète , depuis
 Card.... : ainsi tout chemin mène à Rome. Je
 vous écris d'une de ses Terres , & d'un de ses
 Châteaux , loin des aboiemens de l'Hyenne.
 C'est ici que naquirent ses premières Chançons :
 je le dis tout bas , car

Aujourd'hui le Prélat s'offense
 Des jours de sa célébrité.
 Même j'ai su que la décence
 Dépouille avec sévérité
 Le chapeau de cette Eminence
 Des myrtes de la Voupré ,
 Qu'y plaçait avec négligence
 Le Dieu qu'il a si bien chanté.

SON Château est habité par la Marquise de
 B..... , sa belle-sœur & ma cousine germaine.
 Si sept Villes se sont disputées le vieil Homère ,
 il doit m'être permis de réclamer la parenté
 d'une Femme aimable. Madame de B..... appar-
 tient au Cardinal par le nom & par les grâces
 de l'esprit. Nous relisons ensemble vos Ou-
 vrages : elle y prend un plaisir qui alarme
 quelquefois son Pasteur.

Dans son antique bonhommie,
Ce saint Patriarche du lieu,
Ignorant la Mythologie,
Et ne reconnaissant qu'un Dieu,
Non le Dieu de la Poésie,
Ni celui qu'Ovide & Chaulieu
Invoquaient dans leur douce orgie,
Entre nous, vous accuse un peu
De damner sa brebis chérie.

DAMNER la belle sœur d'un Cardinal, le bon coup ! Elle voudrait vous aller voir ; mais sa santé & ses affaires l'attachent à la vie tranquille des Châteaux. Le mot d'agonie la fait frémir ; elle s'est hâtée de vous proposer des remèdes.

Un baiser à votre agonie !
Gardez vous bien d'y consentir.
Un baiser vous ferait mourir,
Et vous regretteriez la vie.

RECEVEZ de ma part, Monsieur, non un baiser, mais les assurances de mon admiration & de l'attachement respectueux avec lequel je suis, &c.

D'ANTREMONT.



 L E T T R E X X I I I .

A M. le Marquis DE VILLETTE.

9 Mars 1778.

MONSIEUR , vous ramenez dans Paris celui qui depuis long-tems fait les honneurs de la France ; c'est donc à vous que je prends la liberté d'adresser cette Lettre pour M. de Voltaire : elle n'en fera que mieux reçue , présentée par Horace à Virgile , & par Mummius à Lucrece. Je vous en demande très-humblement pardon ; je cède au sentiment de mon enthousiasme ; & que ne fait-on pas pour attirer un instant sur soi les regards du premier Homme du monde.

J'AI l'honneur d'être , &c.

L. Y. Curé.

 L E T T R E X X I V .

A M. DE VOLTAIRE.

9 Mars 1778.

GRAND-HOMME , si au lieu de vous écrire ; je me présentais devant vous , vous me

demanderiez très-poliment qui je suis, & quels sont mes titres pour venir vous voir ? Je vous répondrais bien respectueusement, que je n'en ai point d'autres que celui d'Elève, & même d'ami de M. de Cideville, depuis cinquante ans. Cette longue alliance avec le plus tendre de vos amis ne ferait-elle pas un titre précieux auprès de vous ? S'il eût eu le bonheur de vivre jusqu'au 10 Février (*), jour à jamais mémorable dans nos Fastes, de quelle joie n'aurait-il pas été ravi ? La mienne eût été complète, en vous voyant tous les deux comblés des mêmes plaisirs. J'ai passé avec lui, à Launay, trente automnes, & toujours je l'ai vu enflammé pour vous d'un enthousiasme qui brûle encore dans mon cœur.

Aussi-tôt que vos Lettres en Vers & en Prose étaient arrivées, il avait la bonté de me les lire : Dieu-merci elles ne sont pas perdues, il les a léguées avec ses Livres, ses Ouvrages, & d'autres Manuscrits à l'Académie de Rouen. Vous devriez bien presser notre Secrétaire d'en faire une collection digne d'être mise sous vos

(*) M. de Voltaire arriva à Paris le 10 Février 1778.

yeux. M. de..... a le malheur d'être Lieutenant-Criminel ; il n'en aura peut-être pas le tems : je me ferais un grand plaisir de m'en charger. Il faudrait, je crois, retoucher quelques-unes des réponses, sur-tout les Vers. M. de Cideville avait de l'imagination, mais souvent inégale, diffuse & peu correcte, comme vous saviez bien le lui dire. Je supprimerais avec courage ce qui paraîtrait défectueux à des amis d'un goût plus sûr que le mien.

OUTRE l'Education Littéraire que je tiens de lui, je lui ai des obligations essentielles ; il m'a fait Curé de campagne, état dans le Clergé que vous aimez plus que les autres ; en effet tandis que nos Princes de l'Eglise sont accablés du pénible emploi de la représentation, & de la dépense de leur Temporel, nous sommes des Prométhées subalternes chargés de faire descendre du Ciel des ames pour animer nos brutes.

CET état ne m'a point empêché de faire de la Prose comme M. Jourdain. Vous avez entendu parler peut-être de l'*Idée de la Poésie Anglaise*, & même des Vers. Mon Maître vous envoya, il y a près de cinquante ans, quelques

Epigrammes , celle-ci par exemple , que vous avez citée :

Ce Livre est l'histoire secrète ,
Si secrète , que pour Lecteur ,
Elle n'eut que son Imprimeur
Et Monsieur Dubois qui l'a faite.

CE n'était qu'une plaisanterie sur le titre qui paraissait ridicule. Mais ayant lu depuis quelques pages de ce Livre , je fus assez content de voir que mon Epigramme n'avait plus tort.

CE M. Dubois , bon Protestant , mais mauvais Ecrivain , se fâcha ; pour le calmer je lui décochai un trait un peu trop méchant , il est vrai , mais j'étais bien jeune.

LE bon Dubois n'eut plus rien à dire , & puis il s'en alla *incognito* , dans le Paradis des Huguenots , le jardin aux choux. Vous vous rappelleriez peut-être aussi cette Epigramme de 1733 :

Voici l'histoire de ce tems :
On bat un peu les Allemands ;
Nos Soldats sont des conquérans ,
Nos Généraux des fainéans :
Voltaire fait des Vers charmans ,
Fontenelle des riens savans ,
Et Louis des petits enfans.

J'AI lu tout ce qu'on peut lire , puisque je vous ai lu tout entier. Vos productions sont une Bibliothèque universelle : elles nous guident par des raisons & des exemples dans la lecture des Anciens & des Modernes M. de Cideville m'a donné une Edition bien précieuse , puisque les corrections & additions de la *Henriade* sont écrites de votre main. La jolie écriture ! vous excellez en tout Je voudrais bien jouir de vos Ouvrages , & m'y borner avant mon dernier jour , car j'ai soixante-sept ans , & je ne suis pas comme vous prédestiné.

ENCHAÎNÉ dans ma Cure , me voilà noyé dans le *Ramazan* ou *Raman* , d'où je ne puis voir que de loin la Terre promise. Mon cœur se réjouit quand je vous contemple d'ici , comme notre Patriarche , environné d'Hommes & de Femmes illustres , nés tous de votre génie.

Qu'il est tranquille mon bonheur ,
Et que ma vie est solitaire !
Je n'ai point vu notre Empereur :
Ah ! que je voie au moins Voltaire.

Il est assez de Potentats ;
Toute la terre en est remplie :
Un siècle entier ne produit pas
Souvent un Voltaire , un génie.

Nos plus beaux-Esprits d'aujourd'hui
De son retour chantent la fête :
Il les réunit tous en lui ;
Tous leurs talens sont dans sa tête.

Avec le mérite de tous ,
Il a son mérite à lui-même :
Point de Sor qui n'en soit jaloux ,
Point de grand Homme qui ne l'aime.

*Attende à falsis Prophetis qui veniunt ad te
in vestimentis ovium : intrinsecus autem sunt
lupi rapaces. Luc.*

NE leur parlez que par la fenêtre , comme
le Roi de Prusse.

N'ALLEZ plus à pied dans Paris , je vous en
conjure.

J'ATTENDS Irène avec impatience.

JE me prosterne devant votre génie ,

G R A N D - H O M M E ,

Avec le siècle & la postérité.

L'Abbé YART, Curé à
Ecouis, en Vexin.

L E T T R E X X V.

*De M. le Marquis DE VILLETTE à M.
PALISSOT, qui lui avait envoyé l'Eloge
de VOLTAIRE.*

A Villette, 1778.

JE n'ai trouvé, Monsieur, qu'en arrivant ici, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je viens de passer quelques jours à Paris, où les affaires de Madame Denis, plutôt que les miennes, m'appelaient. J'y ai reçu le bel Ouvrage que vous m'avez envoyé, au moment même où je me proposais d'aller en entendre la lecture à Argenteuil. Nous sommes pénétrés, Madame de Villette & moi, de toutes les choses, pleines de grace & de sensibilité, que vous voulez bien y dire de nous. Je vous en fais tous mes remerciemens; & Belle & Bonne se réserve de vous faire les siens, lorsque vous nous ferez l'honneur de nous venir voir à Paris. Vous ne devez vous attendre qu'à de pareils sentimens de la part de tous ceux qui vous liront.

ON voit, par la manière dont vous parlez

de M. de Voltaire , que vous avez long-tems médité ses Ouvrages ; & la connaissance profonde que vous avez du Théâtre , ne donne pas peu de poids à vos opinions. Vous lui assignez , sans doute , une place éminente dans la liste de nos grands Hommes : mais ses véritables amis , toujours enthousiastes de sa gloire , car il était difficile d'être l'un sans l'autre , n'auront-ils peut-être pas à se plaindre , 1°. que vous ayez établi une comparaison entre M. de Voltaire & ses illustres Prédécesseurs , Corneille & Racine ? 2°. qu'en faisant cette comparaison , vous ayez osé prononcer dans une question aussi difficile à juger ? 3°. qu'en établissant votre jugement , vous ne donniez à votre Héros que la première place après Racine ; & qu'enfin vous datiez la décadence du Théâtre des Chef-d'œuvres qu'il nous a laissés ? comme si le tableau du Fanatisme dans Mahomet , l'amour maternel dans Mérope , les grands traits de pathétique dans Sémiramis , avaient eu un modèle avant lui : comme si le talent d'avoir puisé le sujet de la plupart de ses Tragédies dans nos Histoires modernes , & d'ouvrir ainsi une nouvelle carrière au Génie , ne valait pas celui de traduire les Grecs , & même d'embellir

ce qu'ils nous ont laissé de parfait : comme enfin si le premier mérite , dans un genre qui doit être l'Ecole des Peuples , n'était pas celui d'y faire applaudir l'amour de l'Humanité , la Tolérance , la Liberté , la haine des Préjugés & de l'oppression , & tous les genres d'Héroïsmes qui concourent au bonheur du genre-Humain.

JE me garderais bien , Monsieur , de vous faire , en mon nom , de pareilles objections ; mais vous avez trop mérité de ma part , pour que j'hésite de vous rendre avec franchise tout ce que j'ai pu recueillir dans le monde sur votre Ouvrage. Vous y avez encadré merveilleusement plusieurs Anecdotes que vous avez quelquefois pris plaisir à m'entendre raconter. Il fallait une plume aussi élégante que la vôtre , pour donner du relief à des choses si simples & si familières.

AU RESTE , Monsieur , vous avez eu , le premier , le courage de louer M. de Voltaire après sa mort : & cette action généreuse fera oublier , sans doute , ce qui aurait pu déplaire d'abord aux admirateurs passionnés de ce grand Homme.

L E T T R E

L E T T R E X X V I.

A Madame la Comtesse de C.....

Ferney, 1779.

V O U S êtes trop vive, Madame la Comtesse, trop aérienne, pour concevoir les délices attachés à la Paresse. Si vous saviez de combien de chagrins elle ma consolé ! pensez-vous, de bonne-foi, que je veuille guérir d'une maladie avec laquelle vous me supposez des talens que je n'ai point ? & puis, comptez-vous pour rien le droit que j'ai acquis de rejeter sur la Paresse cette inertie absolue dont vous m'accusez ? La douce nonchalance, à laquelle je me laisse aller, me tient bonne compagnie. Une triste expérience m'a appris que les plaisirs de l'imagination vont toujours au-delà des plaisirs de la réalité. De ma fenêtre, je parcours un pays immense, exempt des fatigues & des embarras du voyage.

J'ai, sous les yeux, les plus riches tableaux,
La Suisse & les belles campagnes
Où le Rhône roule ses eaux ;
Et le penchant de ses montagnes
Couvert de paisibles Hameaux ;



Et le sublime paysage
 De ses forêts, de ses beaux lacs ;
 Et l'aspect lointain & sauvage
 Des monts blanchis par les frimats.

Si je me détermine enfin à sortir de chez moi, c'est encore à cette bonne Paresse que je m'abandonne. Il semble qu'il y ait des sensations, des jouissances de l'ame, réservées pour ceux qui n'ont pas l'étoffe des plaisirs bruyans. Je doute qu'il y ait un coin du monde où le Printems soit aussi délicieux que dans ces belles vallées. On retrouve, à chaque pas, *Berghem* ou *Claude Lorrain*. Pour admirer & jouir, il ne faut qu'ouvrir les yeux & penser.

J'aime à voir les Chèvres légères
 Grimper sur la cime des monts ;
 Et les Genisses bocagères
 Paître dans le creux des vallons ;
 Et ces Brebis, ces fourmillières
 D'Agneaux épars sur les gazons ;
 Et la gaité sur les fougères,
 Unir, à l'ombre des buissons,
 Et les Bergers & les Bergères,
 Et les danses & les chansons.
 Que d'images douces & chères,
 Dans la plus belle des Saisons !

Le crystal mouvant des rivières
Anime un monde de poissons ;
Les Alouettes matinières ,
Les Fauvettes & les Pinçons
Couvent leurs nids dans les bruyères ;
Sous l'humble toit de leurs maisons ,
Les Payfannes solitaires
Vont allaiter leurs nourrissons :
Par-tout l'amour des tendres mères
Est la première des leçons.

Vous qui êtes toute maternelle, venez un peu exister dans notre solitude. Quittez les environs de Paris, que vous appelez des campagnes, & dans lesquelles vous apportez le luxe & la contrainte de vos insupportables toilettes. Nous avons ici de jeunes Anglaises qui sont fort loin de votre régime. Elles galoppent dans la forêt, & franchissent les barrières mieux que les Jockeis de leur pays.

UN Lord, des plus riches & des plus ennuyés des trois Royaumes, a ici un superbe équipage de chasse, avec lequel il désole les Sangliers & les Loups du Mont-Jura, qui sont plus aisés à vivre que lui : & voilà précisément ce qui me fait encore aimer la Paresse. Je conçois bien qu'on fasse la guerre aux bêtes

qui la font à tout le monde ; mais je n'ai jamais pu me figurer quel féroce plaisir on trouve à déchirer , à mettre en pièces de pauvres petits êtres , qui ne semblent jettés par la Nature , au milieu de nos champs , que pour les animer & les embellir. Et c'est pourtant-là les récréations qu'on vous propose tous les jours

Tandis que les trompes bruyantes
 Font , au loin , retentir les bois ;
 Et que les meutes aboyantes
 Pour suivent un Cerf aux abois :
 Humble & timide volatile ,
 Cette Perdrix , aux pieds pourprés ,
 Si fugitive & si gentille ,
 Sifflant ses petits égarés
 Parmi le chaume qui fourmille ,
 Devant leurs pas accélérés ,
 De fillon en fillon sautille ;
 Heureuse s'ils sont ignorés !
 Mais le salpêtre éclate & brille ;
 Elle voit les champs colorés
 Du fang de sa triste famille.

IL n'est Paresse qui tienne : je vous enverrais un Poëme ; mais l'ombre auguste de Voltaire m'en impose , & je tremble d'écrire des vers dans sa chambre & sur sa table.

L E T T R E X X V I I.*A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.*

Villette, 1782.

JE vous ai promis, mon cher Marquis, une longue Lettre en prose, & même en vers, s'il en venait au bout de ma plume, mais il ne viennent point au bout d'une plume; & puis il fait trop chaud pour faire de l'esprit.

Nous vous attendons avec un peu d'humeur: tout Citadin que je suis, je ne conçois pas que vous restiez dans les rues de Paris, avec le tems qui court & qui brûle.

Nous sommes ici entourés de verdure, de fleurs & d'oiseaux: je veux jouir de votre surprise quand vous arriverez.

LES Métamorphoses de *le Court* (*) auront aussi de la réputation. Mes taupinières que je prenais pour des montagnes, mes rigoles que je croyais des rivières, ces grands chênes abattus pour mes plattes perspectives; eh bien! *le Court* a tout réparé.

(*) Jardinier Anglais.

Il change en vallons mes fossés ,
 Il rend la vie aux vieux feuillages ,
 Beaux enfans des siècles passés ,
 Déshonorés par mes outrages :
 Enfin , sans compas , sans niveau ,
 Et comme au tems de la Féerie ,
 Un jardin , un pays nouveau ,
 Semblent créés par son génie.

PLUS de grilles à larges barreaux & à tristes fleurons ; un tableau animé de *Paul Brill* , une belle campagne que sillonnent les chariots du *Breugles de Velours* ; des voûtes dont l'art est caché ; des sentiers d'un caprice facile & sans recherche ; des gazons frais & ferrés ; une rivière limpide , traversée par des ponts rustiques , semée d'isles & d'ombrages.

JE ne vous dirai point que les Hyades & les Nayades vous attendent ; vous ne trouverez ici ni Silvies , ni Sylvandres :

Mais si l'on n'y voit pas les Bergers de l'*Astrée* ,
 Les Dieux de Chantilly , voisin de ces hameaux ,
 Du séjour de leur empiree ,

Quelquefois sont venus sourire à nos travaux.

Fils d'un Héros ! Amour de nos asyles !
 Fais sentir ta valeur à ces Bretons altiers ,
 Assiége Gibraltar ; mais protège mes isles :
 Il y croît des lauriers.

C'EST ici qu'on est dans sa maison des champs ;
c'est ici qu'on voudrait chanter une Hymne à
la Nature.

Du Virgile Français j'entends la voix touchante ;
Je n'irai point troubler ses concerts enchanteurs ,
Et joindre mes pipaux à sa lyre brillante ,
 Charme de l'oreille & des cœurs.
 Mais sous la voûte des ombrages ,
 Si le Chantre ailé des bocages ,
De son gosier flatteur a déployé les sons ;
 L'humble & timide Fauvette ,
 Doit , attentive & muette ,
 Se cacher dans les buissons.

Vous savez que je n'ai pas le démon de la
propriété : je vous dirai donc hardiment que
l'Auteur du beau *Poëme des Jardins* trouverait,
in questa rimota parte , des tableaux dignes de
lui.

IL faut ajouter à l'esquiffe que je viens de
vous tracer , une jolie ville qu'on voyait autre-
fois par le trou d'une lunette , & qui est main-
tenant étalée sur tout le fond du paysage ; une
plaine riante où l'on voit , çà & là , des trou-
peaux qui vont , qui viennent ; des moulins-
à-vent dont le mouvement continuel dérange
doucement la rêverie ; de hautes collines

couvertes de hameaux , & parées de la belle forêt d'Halatte ; l'Horifon terminé par l'Abbaye de St-Christophe qui a , tout à la fois , l'air claustral & Anacréontique ; car le Patron de cette Eglise est celui dont vous parlez avec tant d'enthoufiafme , & dont vous savez les vers par cœur.

Il a quitté les Mufes , les Amours ;
 Mais aux Graces toujours fidèle ,
 Dans l'art heureux de subjuguier les Cours ,
 Il est encore un excellent modèle.

Ses Moines vainement attendent fon retour :

A leur ennuyeux voisinage ,
 Je crois que de Tibur il préfère l'ombrage.
 Et parmi nous , s'il revient un beau jour ,
 Après avoir servi l'Eglise & la Patrie ,
 Cette gotique Abbaye
 Ne fera point fon féjour.

ADIEU , mon cher Marquis ; je hais autant la prolixité que les charmilles ; & je me garderai de parler plus long-tems de mes Maîtres , dans une langue qu'il faut apprendre à leur école. Venez donc vous reposer à l'ombre de mes peupliers :

*Hic gelidi fontes , hinc mollia prata ,
 Hinc nemus , hinc ipfo tecum consumerer ævo.*

 LETTRE XXVIII.

A Madame la Marquise DE VILLETTE.

Au Château de le 4 Juin 1782.

VOILA le bon Abbé Remi qui nous arrive, & qui jure ses grands Dieux que vous serez avec nous Vendredi. Je vous confesse qu'il a trouvé notre foi un peu ébranlée ; mais nous nous sauvons par l'espérance.

NOUS ne nous accoutumons point à vivre loin de vous ; tout se ressent ici de votre absence. Benferade, ou Dorat, n'aurait pas manqué de vous assurer que les Oréades & les Napées de nos prairies sont toutes éplorées ; que nos fleurs sont ternies, nos gazons desséchés ;

Mais ce pédantesque jargon,
Si vanté dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison :
Saint-Lambert, sur un autre ton,
A monté la lyre des Graces.

JE vous assure donc, en prose & en vérité, que le Printems est dans les bois, les jardins, & même dans les cours du Château.

IL est vrai que nous avons ici un certain Che-

valier qui gâte le Printems. Lorsque nous avons de si belles journées ; lorsqu'on est si aise d'exister , c'est un insecte qui bourdonne toujours & qui semble annoncer déjà les chaleurs de la Canicule. Il n'y a pas un bosquet, pas un seul petit coin où il ne vienne nous chercher. Il a tout vu, tout lu, tout retenu. Sa fureur est d'endoc-triner. Il montrerait la Musique à Sacchini, l'Hydraulique à Perrier, l'Art d'écrire à Garat. Il n'y a ici que notre Maître Charpentier qui n'est pas d'humeur de lui céder, & qui répond à son Catéchisme avec un peu de brutalité.

A cette Société charmante qui a disparu avec vous, ont succédé cinq ou six autres Oisifs qui courent les Châteaux, & qui me croient ravi de leur visite. Je me rappelle, en les voyant, cette prière de M. de Voltaire : *mon Dieu ! délivrez-moi de mes amis : je me charge de mes ennemis.*

QUE ne puis-je vous en faire ici quelques portraits ressemblans ! je vous peindrais le Comte de *** avec sa femme que vous ne connaissez pas ; petite & courte roturière qui ne fait où se mettre depuis qu'on l'appelle Comtesse. C'est un visage qui annonce une bonne digestion.

Insipide & dédaigneuse, elle joue la nonchalance & la distraction ; son maintien est insolent, & sa révérence une insulte.

SON bien amé & féal époux est un *Baron de Montorgueil* qui fait quatre toilettes par jour,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

IL raconte ses bonnes fortunes du tems du feu Roi, & chante : *Paisible bois*, en se regardant au miroir, avec la bouche en cœur.

SON frère le Commandeur est un attrabilaire dont la sécheresse repousse l'épanchement, & qui ferait haïr la vertu. La chère Présidente vous dira que c'est un homme parfait ; mais notre amour-propre ne s'accommode point de ces perfections-là ; & nos faiblesses nous entraînent plus volontiers les uns vers les autres.

NOUS avons encore une Bête à talent que vous connaissez. Il fait de grands vers, très-corrects & très-insignifians. Il ne voit rien au-delà d'une Ode, d'un Madrigal, ou d'une Elégie. Il semble que, hors la rime, il ait perdu la raison.

JE ne veux pas oublier le petit Important, qui se croit un Magistrat & n'est qu'un Robin. Il

voudrait que l'on eût, pour la Robe de Cujas, la vénération que l'on a pour la Simarre des Daguesseaux & des Molés. Il nous fait espérer qu'il sera un jour *un de nos plus jolis Crimi-
nalistes.*

EXCEPTÉ la jeune Anglaise qui est digne de vous, dont la pâleur est touchante & romantique, qui a ce sourire de bienveillance auquel tous les hommes se laissent prendre, & qui vous dit naïvement des choses si fines & si spirituelles,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

VOILA pour le Sallon; voici pour ma chambre. Je lis la Rochefoucault dans lequel la plupart de ces personnages figureraient à merveille. Que je hais ce Moraliste! après l'avoir lu, on ne peut aimer ni soi, ni les autres.

QU'IL me paraît inférieur à la Marquise de Lambert! & que tous ces Raisonneurs, à commencer par la Bruyère, me semblent au-dessous de Vauvenargues, & sur-tout de Montaigne! C'est un ami qui me console; qui ne veut jamais avoir plus d'esprit que moi; qui connaît la grande route & les sentiers du cœur humain.

AU reste, je ne veux point disserter ici; j'ai

bien plus besoin de causer avec vous, que de vous écrire.

ARRIVEZ donc , aimable Amie, venez rendre , à cette triste maison , le mouvement & la joie.

Que vous tardez à revenir ,
Momens trop tôt ravis à mon impatience !
Délicieuse jouissance ,
N'existerez-vous plus que dans le souvenir ?
Quel jour viendra me rendre à celle que j'adore ?
D'un jour si cher à mes desirs
Quand renâtra la douce aurore ?
Mes yeux reverront-ils encôre
Celle qui fait tous mes plaisirs ?

L E T T R E X X I X .

A M. DE L...., Maître des Requêtes, sur sa Traduction d'Homère.

J'AI lu , Monsieur , avec un vrai plaisir la Traduction de l'Iliade que vous venez de m'envoyer.

J'AVOUE qu'il ne fallait pas moins que votre style noble & animé , pour me faire relire Homère , qui , sauf le respect dû à l'Antiquité , ne m'inspira jamais un enthousiasme bien vif.

IL est vrai que je n'ai pas l'honneur d'entendre le Grec : mais je doute que son charme eût le pouvoir de me raccommo-der avec ce qui me choque dans la *divine* Iliade. Ce sont les choses qui me blessent ; car je suppose toujours l'expression la plus heureuse , la poésie de style la plus brillante ; l'ignorance ne me rend pas injuste.

QUE la Princesse Nausiaca aille laver ses robes à la rivière ; que Patrocle mette bouillir trois gigots dans une marmite pour le dîner d'Achille ; à la bonne heure. On peut désirer une simplicité plus agréable ; mais on ne doit pas blâmer Homère d'avoir peint les mœurs de son tems.

IL n'en est pas ainsi du caractère de ses Héros & de ses Dieux. C'est lui qui les a faits. Pourquoi les a-t-il faits ridicules & dignes d'horreur ? Jupiter , sa femme *aux yeux de bœuf* , Minerve elle-même , sont injustes , perfides , cruels , asservis aux plus honteuses passions de l'humanité. Ses Héros sont des Rodomonts , Rabacheurs & Harangueurs à la journée. Quel attirail d'épisodes sans intérêt , de généalogies sans nécessité , de répétitions fastidieuses ! Quel en-

tassement de comparaisons ! Quel luxe de Poésie dans les sujets les plus futiles !

N'AURAIT-ON pas le droit d'être un peu fatigué de la famille d'Agamemnon ? elle est établie à Paris de tems immémorial. On nous raconte ses malheurs en prose & en vers ; on les chante sur toutes les clefs.

CETTE belle passion pour les Héros de la Grèce m'a toujours paru ridicule. Les Héros de mon pays sont aussi braves , & assurément de meilleure compagnie.

UN homme , toujours ivre de colère & d'orgueil , grossier , féroce , qui toujours sûr de son fait , cherche querelle à tout venant ; qui dans sa journée tue les sept frères d'Andromaque ; qui dans sa rage voudrait manger le cadavre d'Hector , & le vend à prix d'argent au malheureux Priam ; est-ce-là ce qu'il faut appeller un Héros ?

QUEL nom donner à celui qui , paré des graces de la Jeunesse , environné de tous les avantages de la naissance & de la fortune , s'arrache des bras d'une Épouse jeune & belle ; va affronter au-delà des mers , les fatigues , les

dangers & la mort, avec tant de raisons d'aimer la vie; & revient au milieu de ses Concitoyens, plus embarrassé de recevoir leurs applaudissemens, que de les mériter? (*)

D'Achille aux pieds légers, on nous vante la gloire;
Mais s'il fut un Héros, ce fut par le tendon.

N'est-on pas sûr de la victoire,

Quand on ne peut nous blesser qu'au talon?

Des Héros? j'en trouverai mille

Avec ce beau secret; mais depuis que Bacon

Inventa la poudre à canon,

Le métier est plus difficile.

D'Estaing, Vaudreuil, Bougainville, Nassau,

Nassau! vous n'aurez point d'Homère;

Vous braverez les vents & l'eau,

Et les feux de l'enfer nouveau

Qu'apporta sur les flots le démon de la guerre:

Nos Muses, sans honneurs, laisseront vos exploits.

On aime mieux chanter la valeur équivoque

De ces Grecs menteurs & fournois,

Qui, dans dix ans, ont pris une bicoque,

A l'aide d'un cheval de bois.

CE n'est point avec un cheval de bois que,
notre brave Crillon vient de prendre le fort

(*) Il serait difficile de ne pas reconnaître à ce portrait M. le Marquis de la Fayette.

St-Philippe. Je doute qu'Ajax & Diomède eussent montré plus de courage ; & certainement ils s'y seraient pris avec moins de gaîté & de politesse. Le Roi d'Espagne qui paraît avoir grande envie de garder Mahon , vient d'unir ce nom à celui de Crillon : c'est le moyen de rendre Mahon imprenable.

L E T T R E X X X.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE, qui avait envoyé à l'Auteur une Traduction de Poésies Allemandes.

V O U S vous souvenez de la réponse de Sœur Pulcherie : *depuis qu'il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de Carmélites.* Voilà ce qu'on pourrait dire de votre Recueil de Poésies Allemandes : depuis qu'il n'y a plus d'amour , toutes ces Pastorales ne sont que des chimères.

Vous avez bien raison d'attribuer ces belles Traductions à l'Abbé Arnaud & à M. Suard. Le talent de traduire ainsi n'appartient qu'à ceux qui ont le talent de produire. Si les Muses du Rhin & du Vefer sont quelquefois dures & monotones , elles savent parler le langage de

la Nature , & la faire aimer. Les Schimtz , les Brodinback , les Hagerdon , ces noms si rudes à l'oreille , rappellent à l'esprit les plus douces images. On retrouve , en les lisant , la simplicité si touchante des premiers âges. Elles réveillent , en nous , ces émotions tendres & pures qui semblent n'appartenir qu'au printems de la vie.

PUISQUE nous en sommes aux Traductions , mon cher Marquis , il faut que je vous presse de continuer celle d'Young , qui peut vous faire beaucoup d'honneur. Pour moi , je n'avance guères dans mon *Anglais* : néanmoins , j'ai pris la liberté de mettre en vers cette invocation à la Lune , qui fut toujours ma beauté par excellence.

Pour la seconde fois , un sinistre réveil
Vient encor m'arracher aux douceurs du sommeil ,
Au monde imaginaire où mon ame élançée ,
Sur les aîles d'un songe , emportait ma pensée.
La nuit , d'un voile sombre , a couvert l'Horison ;
Et je veille au flambeau de la triste raison.
Hélas ! quand du repos tout favoure les charmes ,
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes.
Chaque nuit , réveillé par la voix du malheur ,
J'aime à m'entretenir seul avec ma douleur.

O toi ! Reine des nuits , & des êtres paisibles ,
Dont l'éclat vacillant plaît aux ames sensibles ,
Parais ; viens m'inspirer. Lorsque l'Astre des jours ,
Du cercle qu'il décrit , a terminé le cours ;
Déité bienfaisante , on te voit , dans l'espace ,
Lever un front modeste , & régner à sa place.
Tu viens , dans le silence , éclairer l'Univers ,
Sur ton trône étoilé qui brille dans les airs.
Les Globes lumineux de la Sphère éternelle
Suivent , avec respect , ta marche solennelle.
Des mondes infinis peuplent le Firmament ;
Et feu'e tu conduis , & vois leur mouvement.
Tu peux , de leurs accords , entendre l'harmonie :
Daigne la répéter à mon ame attendrie.
Lune ! fais-la passer dans mes lugubres chants.
Jamais tu n'inspiras de sujets plus touchans.

Vous croyez bien , mon cher ami , que je n'ai pas la prétention d'attacher de l'importance à la faible traduction de vingt vers d'Young , qui sont si beaux dans l'original. Mais , ne fût-ce que pour vous encourager dans votre grande entreprise ; je n'hésite pas de vous les envoyer. Souvenez-vous toujours qu'il ne faut lire le triste Docteur , que dans les jours sombres , ou la nuit , comme vous faites , à la lueur d'une lampe.

L E T T R E X X X I.

Aux Auteurs du Journal de Paris ().*

5 Décembre 1783.

MESSIEURS, j'ai six mille ans, & certainement je n'ai pas l'air d'en avoir plus de deux mille. Vous n'en ferez point étonnés, en apprenant que je dois mon grand âge au grand œuvre. J'ai fait, en ma vie, quelques Elèves qui me font honneur : Hermès, en Égypte ; Nicolas Flamel, à Paris ; & de vos jours, le Comte de Calliostro. J'ai tant vécu, j'ai tant vu de choses, qu'en vérité l'espèce humaine m'était devenue entièrement indifférente. Il ne fallait rien moins que ce qui se passe aujourd'hui, pour me tirer de mon apathie, pour me forcer de parler.

JE ne puis donc vous dissimuler la peine que me fait l'enthousiasme avec lequel je vois tout le Public courir à vos Expériences aérostatiques.

(*) Nous n'imprimons ici cette plaisanterie sur les *Ballons*, que parce que nous savons qu'elle appartient à l'Auteur de ce Recueil.

Autant vous êtes épris de l'amour des Nouveautés, autant j'en suis ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre Jean-Jacques ; & lorsqu'il déclame contre les Sciences humaines, contre les connaissances acquises, certes il a grandement raison.

LE premier âge dont vous ayez le souvenir, est l'*Age d'or*. Alors abandonnés à la bonne Nature, les hommes s'étaient de tous les appuis qu'elle leur fournit ; ils marchaient à quatre pattes ; ils étaient heureux.

MILLE ans après, je fus témoin d'une étonnante Révolution. Je vis un Novateur afficher par-tout qu'il voulait marcher à deux pattes ; qu'il prendrait seulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet, & de se faire tenir par des lières ; qu'ensuite on couperait les lières, & qu'il courrait à *corps perdu*. Vous croyez bien qu'il eut tout le monde contre lui ; on s'écriait : *cet homme trompe le Public, il ne partira pas ; ou s'il part, il se cassera le nez.*

ON prend jour pour l'Expérience. Grande affluence de Spectateurs : nous voilà tous accroupis sur les talons, & les yeux levés. L'Inventeur se présente avec la sécurité d'un homme

fût de son fait. Le succès ne répondit que trop à son audace : on fait ce qu'il en résulta ; on l'a imité de toutes parts ; les Hommes ont parcouru la Terre ; les voilà au *Siècle d'argent*.

MILLE ans après, autre Révolution. Un second Novateur imagina de cheminer sur l'eau, porté seulement dans un tonneau, en se faisant retenir du rivage par des cordes ; ensuite de faire couper les cordes, & de se laisser aller à *tonneau perdu*. Alors transport, engoûment de tous les Concitoyens. Chacun de s'écrier : *il ne partira pas ; ou s'il part, il se noyera*.

POUR jouir d'un aussi brillant spectacle, nous accourons en foule sur les bords d'une grande rivière. L'audacieux Physicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immense, & se laisse intrépidement entraîner par le courant, à plus de dix toises au loin. L'ivresse est générale : on le couronne de lauriers, & on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux essai d'un seul homme fut un trait de lumière pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément ; ils trouvèrent de nouvelles jouissances, & furent au *Siècle de cuivre*.

MILLE ans après, vinrent ce que vous appelez

Les tems Héroïques de la Grèce. Hercule, sur un canot, ose pénétrer jusqu'au bout de la Méditerranée : & là, tout fier de son voyage, voulant éterniser lui-même le souvenir d'une action inouïe, il pose, au beau milieu du Jardin des Hespérides, deux Colonnes, avec cette inscription : *Nec plus ultra*. Oh ! pour le coup, je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les esprits : le Commerce enfante la Marine. Les Peuples trafiquent entr'eux, de tout ce qui tient aux douceurs de la vie, aux illusions du luxe. Voilà les Hommes couverts de pourpre & d'or, & les voilà au *Siècle de fer*.

TROIS mille ans après, un Génois, honteux de ce que l'on n'avait encore fait que louvoyer autour du monde connu, entreprit lui seul de franchir le vaste Océan. Même surprise, même incrédulité ; murmure général. On s'écriait : *il ne partira pas ; ou s'il part, il n'en reviendra point*.

LE Ciel ne le punit que trop de sa hardiesse. Il eut la gloire de découvrir, de créer, pour ainsi dire, un nouvel Univers. Dès lors un vaisseau est devenu la Boîte de Pandore, d'où sont sortis le sucre des Isles, le moka de l'Arabie,

les mouffelines des Indes , les perles d'Orient ,
les diamans de Golconde , les trésors du Pérou.
Quel nom donner au Siècle qui a produit tant
de fléaux ?

JUSQUES-LA , vous en conviendrez , Messieurs ,
les choses vont évidemment de mal en pis. C'est
donc en tremblant que je vois ouvrir une nou-
velle carrière au Génie. Vous voilà parvenus à
vous enlever , par deux procédés différens ,
à deux lieues , à dix lieues : demain vous allez
rendre l'air aussi navigable que l'eau : demain
vous allez parcourir toute l'Atmosphère. Plus
heureux & non moins téméraires que Cook ,
vous ne ferez point arrêtés par les barrières de
glaces éternelles que lui oppoiaient les mers du
Midi : vous volerez aux Terres Australes.
Qu'espérez-vous dans un monde plus grand
que votre Europe ? Non contents d'avoir trouvé
les rubis , les topazes , les saphirs , les éme-
raudes dans l'eau condensée , croyez-vous trou-
ver la lumière cristallisée dans de nouvelles ré-
gions ?

AH ! croyez-moi : brisez vos Globes ; n'em-
prisonnez point l'air inflammable loin des sphères
où Dieu l'a placé. Brûlez vos Journaux ; anéan-
tissez

tissez bien vite tous les monumens de ce beau secret. Renoncez au projet de vous élever plus haut que la foudre ; & si vous ne voulez pas mettre le comble à vos sottises, renversez même ces Aiguilles électriques dont vos Palais sont hérissés ; & laissez faire au Tonnerre tout ce qu'il lui plaira.

J'AI l'honneur d'être , &c.

*Un ADEPTE,
votre Abonné.*

L E T T R E X X X I I.

*A M. DE, sur le Voyage Pittoresque
de NAPLES & de SICILE.*

IL n'en est pas de cet Ouvrage, comme de la plupart de ceux qui traitent de pareils sujets, & dont les formes techniques, les détails scientifiques rebutent toujours le Lecteur : je me suis laissé entraîner au plaisir de vous en rendre compte, par le plaisir qu'il m'a fait presque à chaque page.

RIEN n'égale le luxe Typographique, la beauté des Gravures qui sont autant de tableaux.

H

L'intelligence des Artistes a tracé, pour ainsi dire, une route délicieuse où l'on est promené mollement à travers les Sites les plus pittoresques & les plus variés.

- » Tantôt un fertile rivage
- » Bordé de côteaux fortunés ;
- » Tantôt une rive sauvage
- » Et des déserts abandonnés. »

Quoi de plus imposant que ces terribles & admirables Phénomènes que la Nature semble avoir étalés dans le Royaume de Naples ; les vastes débris de la magnificence Romaine, ses Cirques, ses Tombeaux, ses Temples en ruines ?
 Quoi de plus doux, de plus consolant que la description de la Campanie ? les yeux & l'ame se reposent au milieu de ces belles campagnes, où le Printems a deux saisons, & dont les Poètes ont feint que Cérès & Bacchus prenaient un soin paternel. C'est-là que sont situés ces Monts si renommés par l'excellence de leurs vins, & par la sérénité de l'air qui en fait la Contrée la plus délicieuse de la Terre.

L'IMAGINATION est effrayée à l'aspect de ces anciens Volcans, de ces convulsions de la Nature, qui chassaient la Mer de ses rivages ; qui

écrasaient, qui engloutissaient les peuples & les villes. C'est au milieu des plaines riantes & fertiles, sous le plus beau Ciel, sous la terre où naissent sans culture & les fruits & les fleurs ; c'est-là que le Créateur a placé les gouffres épouvantables, comme il a placé la douleur & la Mort, au sein des Voluptés & des délices de la vie.

IL en faut convenir, pour entreprendre & achever ce Voyage d'Italie, il fallait l'enthousiasme & l'indépendance d'un Amateur éclairé des Arts.

LE nom de son Auteur se trouverait ici à sa place. Ceux qui le connaissent personnellement suppléeront aux éloges qui répugnent à la franchise de sa modestie, & à l'aimable simplicité de ses mœurs. Ceux qui ne connaîtront que son Ouvrage, qui ne sont pas gâtés par la frivolité de nos goûts & la mesquinerie de nos Edifices, ceux-là sauront apprécier ce qu'il en a coûté de soins, de recherches, de fatigues & de dépenses, pour la perfection d'un Ouvrage qui fait honneur au dix-huitième Siècle.

L'ÉLÉGANCE & la série avec lesquelles sont

présentées toutes les Antiquités d'Herculanum & de Pompeïa, permettent de douter qu'on fût plus satisfait de voir le MUSÆUM fameux dont elles font l'ornement.

RIEN de plus piquant que le choix de ces Peintures, de ces Arabesques d'un genre idéal & fantastique ; de ces Centaures mâles & femelles, mélanges des deux natures, dont il semble que la belle exécution fasse pardonner la bizarrerie ; de ces Colônes de porphyre & d'albâtre ; de ces Vases dont les formes spirituelles & gracieuses ne vieilliront jamais ; de ces Statues dont les draperies si légères & si fines, se moulent avec tant de négligence : on dirait que l'Artiste s'est plu à ne laisser qu'un voile transparent entre le Desir & la Volupté,

IL n'est pas étonnant que dans les Ouvrages qui tiennent à l'esprit, les Anciens aient fait plus de chemin que nous, vers la perfection ; il n'est pas étonnant sur-tout, qu'avec des Langues plus abondantes, plus concises & plus imitatives, ayant devant eux le champ de la Pensée qui n'avait pas encore été défriché, ils aient produit ces Chef-d'œuvres qui charment notre oreille par le rithme & l'harmonie des

Consonnances, en même-tems qu'ils pénètrent l'ame d'idées sublimes, ou touchantes. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est qu'ils aient été si loin dans les Ouvrages d'imitation. Nos Artistes modernes, après tant de siècles d'étude & de comparaison, peuvent à peine copier ce que les Anciens ont créé sans modèle, n'ayant qu'un ciseau, des yeux, & la nature.

ON cesse d'être surpris de l'idolâtrie des Antiquaires. Le respect pour ces Monumens précieux augmente avec le tems qui les détruit.

CE n'est pas que tous les morceaux soient également dignes de cette admiration : mais si Paris éprouvait le sort d'Herculanum, & qu'après deux mille ans, on ne trouvât, dans une partie de ses ruines, que des Ouvrages médiocres, ferait-on fondé à croire que nous n'avions pas aujourd'hui les Robert, les Greuze, les Vernet, les Houdon ; & que les productions de ces grands Maîtres ne fussent des chef-d'œuvres même pour leurs Contemporains ?

ON se plaît à retrouver ces Usages familiers chez les Anciens, de semer des fleurs, & de brûler des parfums dans les Salles destinées aux repas, & dans les Appartemens. Mais on est

tenté de se livrer au recueillement & à la mélancolie, lorsque, dans le silence de ces abymes, on retrouve tout l'attirail du luxe & de la mollesse, des Bagues, des Colliers, des Bracelets, des Flûtes, des Cistres; & que l'on voit les Convives assis à table, écrasés au milieu de la joie d'un festin.

LE Théâtre d'Herculanum devient le sujet du plus riche burin, & des recherches les plus savantes sur les Spectacles des Anciens.

LES Représentations se faisaient en plein jour. Des Toiles immenses, soutenues par des cordages & des poulies, mettaient vingt mille Spectateurs à l'abri du Soleil & des intempéries de l'air. Ces Toiles devinrent des objets de luxe. Néron en fit tendre de pourpre, semées d'étoiles d'or; & on les arrosait d'une pluie d'eau odoriférante.

LES Masques scéniques, hideux de près, ne laissaient appercevoir dans la perspective, qu'une expression très-caractérisée. Les différentes Passions y étaient exprimées: on y voyait la fierté d'Hercule, la fureur d'Oreste, la douleur d'Andromaque.

C'EST envain qu'on cherche à se faire une idée de leur Déclamation , partagée entre le geste & la parole : c'était cependant un art assujetti à des règles & à une méthode très-sévère ; mais ce sont autant d'énigmes qui n'ont pas encore été expliquées par de gros Volumes.

Nos Spectacles modernes ne sont-ils pas plus susceptibles d'illusion que ceux des Romains ? Le jour qui éclairait leur Scène théâtrale pouvait-il suppléer aux lumières artificielles dont les nôtres sont entourés ? On conçoit que les Anciens se passionnassent pour des Acteurs tels qu'Esopus & Roscius ; mais Le Kain, Garrick, Prévile & St-Huberti seront un jour vantés par nos Neveux, à bien plus juste titre.

LA passion des Romains pour les Combats de Gladiateurs & de Bêtes féroces , pour les Spectacles de sang , prouve assez combien ils étaient peu sensibles aux plaisirs de l'esprit.

LE goût pour les Pantomimes vient toujours de l'ignorance , ou de la satiété. Les Romains préférèrent long-tems ce genre de spectacle uniquement fait pour les yeux. Auguste lui-même prit part aux Factions que la rivalité fit

naître entre Batile & Pilade. Si quelque chose pouvait nous donner une idée de ces disputes, qui ne naissent que de l'excès des jouissances, ce sont celles de nos Orphées modernes, Gluck & Piccini.

TÉRENCE se plaint de ce que l'on quitte ses Pièces, pour un nouveau Danseur de corde. C'est ainsi que, de nos jours, nous avons vu désertier Phèdre, Zaire, & Cinna, pour un Baladin dont le rôle, aussi indécent qu'abject, n'était pas digne de remplacer un Funambule. *Tutto il mundo e fatto come la nostra famiglia.*

LE Cirque de Rome fut agrandi par Trajan. De simples Particuliers, tels que Salluste, en firent élever à leurs frais. Dans l'origine, c'étaient des Esclaves qui conduisaient les Chars; mais bientôt les Empereurs mêmes ne rougirent pas de se donner en spectacle. Néron se fit une gloire de porter le manteau d'un Cocher qui avait été plusieurs fois couronné.

LES Anciens faisaient un cas singulier des Chevaux distingués dans les Courses. Ceux qui remportaient les prix étaient inscrits dans les Fastes: on y lisait leur nom, leur âge, leur

généalogie, le nom de leur Maître, & le nombre de leurs victoires.

DES chœurs de Musiciens animaient ces Assemblées. Les plus belles Femmes, les jeunes Personnes en faisaient l'ornement. On retrouve avec plaisir, dans Ovide, ce qui pourrait encore appartenir à nos mœurs. » Gardez-vous, dit-il, » de parler d'amour à une jeune Fille, tandis » qu'elle regarde d'un œil avide les Courses de » Chevaux & de Chars. »

CE Poète, moins tendre peut-être & plus galant que Tibulle, feint qu'il est au Cirque avec sa Maîtresse. Il cherche à la placer commodément, à la garantir de la foule. Il envie le sort du Conducteur; mais il craint qu'un regard de sa Maîtresse ne lui fasse tomber les rênes des mains.

Lora remissa fluent.

Du tems d'Ovide, les grâces de l'esprit suppléaient aux forces du corps. Un sourire le console de la palme qu'obtient son Rival.

Risit & argutis quiddam promisit ocellis.

IL y avait aussi des Courses à pied; & les

H 5

Coureurs étaient si agiles qu'ils attrapaient les lièvres à la course.

UN Spectacle qui rappelait la volupté des Grecs, de ce Peuple spirituel & poli, était les Courses de jeunes Filles. Domitien donna lui-même le prix à une belle Vierge qui avait couru, les cheveux épars, à demi-vêtue d'une robe de pourpre, & représentant Athalante.

ON est encore émerveillé de la magnificence de ces Spectacles, qui attestent la puissance, les richesses & la population d'un grand Empire. La constitution du nôtre, nos mœurs & le climat ne permettent d'imiter que de fort loin ces grands établissemens.

IL est impossible d'aimer les Arts, & de ne pas être pénétrés d'admiration & de reconnaissance pour les Caylus, les Hamilton, les Choiseul-Gouffier, les Saint-Non. La dernière pensée que fait naître la lecture de leurs Ouvrages, c'est qu'en inspirant le desir de voyager comme eux, elle consolerait de ne pouvoir pas l'entreprendre.





P O É S I E S

D I V E R S E S.

LA PATROCLÉE,

Ou commencement du SEIZIÈME CHANT
de l'ILIADÉ.

*SUJET proposé en 1778 par l'Académie
Française, qui a fait une mention
honorable de cet Ouvrage.*

TRADUCTION LITTÉRALE.

C'EST ainsi qu'ils combattaient autour des
vaisseaux garnis de bancs de Rameurs. Mais
Patrocle était auprès d'Achille, Pasteur des peu-

ples, pleurant à chaudes larmes, comme une
 fontaine noire, qui du haut d'un rocher répand
 son eau noire. Le divin Achille, puissant des
 pieds, eut pitié de lui ; & élevant la voix avec
 des paroles qui avaient des aîles, lui dit :
 » Patrocle, pourquoi pleures-tu, comme une
 » petite fille qui, courant avec sa mère, la prie
 » de la prendre entre ses bras, la retient par sa
 » robe, tandis que la mère se hâte de marcher,
 » & qui la regarde en pleurant jusqu'à ce que
 » la mère l'ait mise dans ses bras ? Semblable à
 » elle, ô Patrocle, tu répands des larmes molles !
 » Apportes-tu des nouvelles aux Mirmidons,
 » ou à moi-même ? As-tu écouté quelque Mes-
 » sager de Phtie ? Ils disent pourtant que
 » Menetius ton père, fils d'Actor, est vivant ;
 » & qu'Æacide Pélée est parmi les Mirmidons.
 » Certes, s'ils étaient morts, nous nous attriste-
 » rions. Pleures-tu pour les Grecs, parce qu'on
 » les tue vers leurs vaisseaux creux, à cause de
 » leur injustice ? Parle, ne me cache rien ; nous
 » ne sommes que nous deux ».

Tu soupiras alors profondément, ô Patrocle,
 bon Ecuyer ! Tu lui dis : » O Achille, fils de Pé-
 » lée, le plus vaillant des Grecs ! une douleur

» cruelle oppresse les Grecs ; car tous ceux qui
» étaient les plus forts , sont couchés dans leurs
» vaisseaux , blessés de loin & de près. Le fort
» Diomède , fils de Tidée , a été blessé de loin ;
» & Ulysse , fameux par sa lance , a été blessé
» de près ; & Eurypile l'est à la cuisse par une
» flèche. Les Médecins sont occupés à leur prépa-
» rer des médicamens & à guérir leurs blessures.

» MAIS vous êtes inexorable , ô Achille ! Dieu
» me préserve de ressentir jamais une colère
» comme la vôtre ! Vous êtes fort pour le mal.
» Qui secourrez-vous donc dorénavant , si vous
» n'avez pas pitié des Grecs , & si vous les aban-
» donnez à leur ruine ? Non , Pélée le domp-
» teur de chevaux , n'était point votre père , ni
» Thétis votre mère ; mais les flots bleus de la
» mer & les rochers escarpés vous ont engendré ;
» car votre ame est cruelle.

» MAIS si vous craignez quelques prédictions ,
» & si votre vénérable mère vous a dit quelque
» chose de la part de Jupiter , prêtez - moi du
» moins au plus vite les troupes de vos Mirmi-
» dons ; je pourrai servir de lumière & de se-
» cours aux Grecs. Mettez aussi vos armes sur
» mes épaules , afin que je m'arme. Peut-être en :

» me prenant pour vous , à cause de la ressem-
 » blance , les Troyens renonceront à la bataille ,
 » & les enfans de la Grèce respireront devant
 » Mars. Ils sont accablés actuellement , ils re-
 » prendront haleine ; nous pousserons facilement
 » les ennemis fatigués ; nous leur ferons rega-
 » gner la ville loin de nos navires & de nos
 » tentes ».

C'EST ainsi qu'il parla en suppliant ; & c'était
 avec beaucoup d'imprudence ; car il demandait
 une mort fatale. Achille aux pieds légers lui ré-
 pondit avec de profonds soupirs : » Hélas ! illustre
 » Patrocle , que m'as-tu dit ? Je ne crains point
 » les prédictions. Ma respectable mère ne m'en
 » a jamais fait de la part de Jupiter ; mais une
 » douleur cruelle occupe mon ame. Un homme
 » dont je suis l'égal , m'a voulu priver de mon
 » partage , parce qu'il est plus puissant que moi ;
 » il m'a ravi le prix que j'avais gagné : cette in-
 » jure tourmente toujours mon esprit.

» CETTE fille que les Grecs m'avaient donnée
 » pour ma récompense , & que j'avais méritée
 » avec ma lance , en renversant une ville très-
 » forte , Agamemnon , fils d'Atrée , l'a ravie de
 » mes mains , & m'a traité comme un homme

» sans honneur. Mais cet outrage est fait , n'en
 » parlons plus. Il ne faut pas que la colère soit
 » toujours dans le cœur. J'avais résolu de ne
 » vaincre mon ressentiment que quand les en-
 » nemis & le danger seraient venus jusqu'à mes
 » vaisseaux. Endosse mes armes brillantes sur
 » tes épaules , & conduis mes belliqueux Mir-
 » midons au combat , car une nuée de Troyens
 » environne les vaisseaux ; le danger augmen-
 » te ; notre flotte est enfermée sur le bord de
 » la mer dans un espace fort étroit , & la Ville
 » entière de Troye fond sur nous , pleine de
 » confiance ; car les Troyens ne voient pas en-
 » core mon casque resplendissant ; ils auraient
 » bientôt couvert nos fossés de leurs cadavres ,
 » si le Roi Agamemnon avait été plus doux en-
 » vers moi : mais à présent ils assiègent notre
 » armée enfermée.

» LA lance de Diomède , fils de Tidée , ne
 » peut écarter la mort qui fond sur les Grecs. Je
 » n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée mon
 » ennemi ; mais j'ai entendu la voix tonnante
 » d'Hector qui exhorte les Troyens : ils répon-
 » dent par des frémissemens guerriers. Les
 » vainqueurs sont dans tout notre camp. Mais

» qu'ainsi ne soit ; Patrocle , va chasser au loia
» cette peste ; attaque-les vaillamment ; qu'ils
» ne portent point la flamme dans nos vaif-
» feaux ; qu'ils ne nous privent point d'un doux
» retour. Fais périr tous les Troyens , mais abf-
» tiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à ma re-
» montrance ; qu'elle soit présente à ton esprit :
» conſerve-moi le grand honneur & la gloire
» que j'attends de tous les Grecs ; qu'ils me ren-
» dent la belle fille qu'on m'a enlevée , & qu'ils
» me faſſent de riches préfens.

» Dès que tu auras repouſſé les ennemis des
» vaiſſeaux , reviens à moi ; ſi tu veux que le
» tonnant mari de Junon te donne de la gloire.
» Ne cède point à l'ambition de combattre ſans
» moi contre les belliqueux Troyens : car tu
» m'expoſerais à la honte. Ne te laiſſe point em-
» porter à la chaleur du combat en tuant les
» Troyens juſqu'aux murs d'Ilion , de peur que
» quelque Dieu ne deſcende de l'éternel Olympe ;
» car Apollon , qui tire de très-loin , protège
» Troye. Reviens dès que tu auras mis en sûreté
» les vaiſſeaux. Laiſſe aller les Troyens dans la
» campagne. Plût-à-Dieu que le père Jupiter , &
» Minerve , & Apollon , nous livraſſent tous les

» Troyens ! qu'aucun n'évitât la mort , & qu'au-
» cun des Grecs n'échappât ! que nous évitassions
» la mort tous deux seuls ; & que nous pussions
» tous deux seuls renverser les murs sacrés de
» Troye ! »

C'EST ainsi qu'Achille & Patrocle parlaient ensemble. Ajax cependant ne pouvait plus résister. Il était accablé de traits. Les décrets de Jupiter & les illustres Archers Troyens l'oppressaient. Son casque brillant rendait un son terrible autour de ses tempes ; car il était frappé sans cesse sur les clous très-bien arrangés de son casque. Il repoussait les traits ennemis de l'épaule gauche , tenant toujours d'une main ferme son bouclier ; & les Troyens qui le pressaient , ne pouvaient , à coups de javelots , le faire remuer de sa place. Il haletait ; la sueur coulait de tous ses membres , il ne pouvait plus respirer ; mal sur mal fondait sur lui.

DITES-MOI à présent , Muses habitantes des maisons de l'Olympe , comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs ?

HECTOR qui était tout auprès , frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne (la

lance d'Ajax), & la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui , en retentissant.

AJAX , d'un esprit éclairé , reconnut l'ouvrage des Dieux ; & comme Jupiter foudroyant d'en haut renversait tous les desseins des Grecs dans la bataille , & discernait la victoire aux Troyens , il se retira donc de la mêlée ; & les Troyens jettèrent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles ; & la flamme inextinguible s'étendit soudain par-tout , car le feu environna la poupe.

ALORS Achille , s'étant frappé les cuisses , parla ainsi : » Hâte-toi , illustre Patrocle , dompteur » de chevaux ; car je vois sur les vaisseaux l'im- » pétuosité d'un feu ennemi : crains que les » flammes ne les embrasent tous , & qu'il n'y » ait plus ensuite moyen de s'enfuir. Prends » les armes incessamment ; & moi , j'assemblerai » les troupes ».

IL parla ainsi , & Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ses belles jambes : ensuite il attacha autour

de sa poitrine la cuirasse du prompt Achille , peinte de couleurs diverses , & semée d'étoiles. Il pendit à ses épaules l'épée d'airain , enrichie de clous d'argent , & le bouclier vaste & solide. Il mit sur sa forte tête le casque bien battu , dont l'aigrette était de crins de cheval ; & une crête terrible flottait au-dessus d'eux. Il mit dans ses mains deux forts javelots quarrés , propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille , grande , pesante , forte , qu'aucun autre des Grecs ne put manier , & que le seul Achille fut lancer. C'était un bois de frêne péliaque , que Chiron avait donné à Pélée , père d'Achille , coupé sur le haut du mont Pélion , pour donner un jour la mort aux Héros.

IL ordonna à Automédon d'atteler sur le champ les Chevaux. Il honorait Automédon après Achille , comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis ; car il était fidèle & attentif dans la bataille à soutenir les efforts menaçans des ennemis. Automédon lui amena donc sous le joug Xante & Balie , chevaux impétueux , qui égalaient les vents à la course. La Harpie Podarge les avait conçus du vent Zé-

phire , un jour qu'elle paîssait dans un pré sur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illustre Pédase. Achille avait pris ce cheval au sac de la ville d'Etion. Ce Pédase , quoique mortel , allait fort bien avec les Chevaux immortels.

ACHILLE fit prendre les armes à ses Mirmidons , allant par routes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des Loups , dévorant de la chair crue , exerçant une grande force dans leurs entrailles , qui déchirent & mangent dans les montagnes un Cerf , aux grandes andouillées , après l'avoir tué. Leur mâchoire est toute rouge de sang ; & ils s'en vont en troupe , d'une fontaine aux eaux noires , boire à petites gorgées la superficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeleaux de sang. Leur poitrine est intrépide , & leur large ventre est tendu fortement.

C'EST ainsi que les Chefs des Mirmidons & les Princes accompagnaient le courageux serviteur d'Achille au pied léger ; & ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu d'eux semblable à Mars , les exhortant , eux & leurs chevaux , & leurs boucliers.

T R A D U C T I O N
L I B R E.

T A N D I S que les Héros , défenseurs du Scamandre ,
Mettaient la Grèce en fuite , & ses vaisseaux en cendre ,
Patrocle aux pieds d'Achille apportait ses douleurs.
Ses yeux étaient baignés de deux ruisseaux de pleurs.
Il éclate en sanglots : le fils de la Déesse ,
D'un regard dédaigneux contemple sa faiblesse ;
Mais dans son fier courroux respectant l'amitié ,
Indigné de ses pleurs , attendri de pitié :

» Quoi ! c'est l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes !
» N'est-il qu'un faible enfant , dont la mère en alarmes ,
» En pleurant avec lui , le serre entre ses bras ?
» Est-ce avec des sanglots qu'on revient des combats ?
» Qui peux-tu regretter ? Tes parens , ni mon père
» N'ont point de leurs vieux ans terminé la carrière.
» Alors certes , alors ma juste pitié
» Egalerait du moins ta sensibilité.
» Qui pleures-tu , dis-moi ? Des Grecs qui me trahissent ;
» Qui n'ont pas su combattre , & que les Dieux punissent ;
» Les esclaves d'un Roi qui m'a persécuté ;
» Va , s'ils sont malheureux , ils l'ont bien mérité ».

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :
» Grand & cruel Achille , Achille inexorable !

- » Malheur à qui serait, dans ce mortel effroi ,
 » Dans ce malheur public , aussi ferme que toi !
 » La mort est sur nos pas : Diomède , Eurypile ,
 » Ulysse sont blessés , & tu restes tranquille !
 » Le sang du puissant Roi qui t'osait outrager ,
 » Le sang d'Agamemnon coule pour te venger.
 » Crois-moi : voilà le tems où les grands cœurs pardonnent.
 » A quels affreux loisirs tes chagrins s'abandonnent !
 » A perdre tes amis quels Dieux t'ont animé ?
 » O Ciel ! Hector triomphe ! Achille est désarmé !
 » Il voit d'un œil content la Grèce désolée... !
 » Non , tu n'es pas le fils du généreux Pélée ;
 » Non , la tendre Thétis n'a point formé ton cœur ,
 » Ce cœur que j'implorais , & qui me fait horreur ,
 » Qui dédaigne Patrocle , & qui hait sa patrie.
 » Les autans déchaînés , les vagues en furie
 » T'ont formé , t'ont vomé dans des antres affreux ,
 » Pour être plus terrible & plus funeste qu'eux.
 » Pardonne ; j'en dis trop : mais si vers cette rive ,
 » Ton éternel courroux tient ta valeur captive ,
 » Ou si de nos Devins quelque oracle menteur
 » Enchaîne ton courage & nous ôte un vengeur ,
 » Souffre au moins qu'un ami puisse tenir ta place.
 » Prête-moi ton armure , & j'aurai ton audace.
 » Autour de nos vaisseaux Ajax combat encor ,
 » Ton casque sur mon front fera trembler Hector ;
 » Et ton nom préparant un triomphe facile ,
 » Les Troyens sont vaincus , s'ils pensent voir Achille » .

C'est ainsi qu'il parlait : ainsi , par sa vertu ,
 Il ébranle un courroux de pitié combattu ;
 Il l'assiége , il le presse. Ah ! malheureux , arrête.
 Hélas ! tu ne vois point ce que le ciel t'apprête.
 Ta vertu te trompait , tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas ;
 Mais dans sa bonté même éclatait sa colère.
 » Je méprise , dit-il , cette erreur populaire
 » Qui croit que l'avenir au Prêtre est révélé ,
 » Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a parlé.
 » Je ne m'occupe point d'une chimère vaine ;
 » J'écoute mon dépit , je me livre à ma haine ,
 » Elle est juste , il suffit. Je n'ai point pardonné
 » A cet indigne Roi par mes mains couronné ,
 » A cet Atride ingrat , au rival que j'abhorre ,
 » Qui m'ôta Briséis , & la retient encore ,
 » Qui devant tous les Grecs osa m'humilier.
 » Non , jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

» Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma vengeance ;
 » J'ai promis , si jamais poursuivis sans défense ,
 » Les Argiens tremblans aux bords du Ximois
 » Fuyaient jusqu'aux vaisseaux pour nous-mêmes conduits ,
 » Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être ;
 » Que je pourrais souffrir qu'on secourût leur maître ,
 » Qu'on le couvrit de honte , en conservant ses jours.
 » Ce tems est arrivé ; va , marche à son secours.

» Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante ;
 » D'Hector qui le poursuit j'entends la voix tonnante ;
 » Il t'appelle à la gloire ; arme-toi contre lui ;
 » Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui ,
 » N'abuse point sur-tout du bonheur qu'il t'envoie :
 » Ne tente point les Dieux , ne va point jusqu'à Troye.
 » Modère ta valeur. C'est assez d'écarter
 » Cet Hector insolent qui nous ose insulter.
 » C'est assez d'arracher aux flammes , au pillage ,
 » Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.
 » Puissent ces fils de Tros , & ces Grecs odieux ,
 » Ces communs ennemis , en horreur à mes yeux ,
 » S'égorger l'un par l'autre , & tomber nos victimes !
 » Que leur sang détestable efface enfin leurs crimes !
 » Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais
 » Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre & de forfaits » !

Tandis que , d'une voix si terrible & si fière ,
 Achille à sa pitié mêlait tant de colère ,
 Ajax versait son sang. Ce fils de Télamon ,
 Défenseur de la Grèce , & terreur d'Ilion ,
 Combattait une armée , Hector & les Dieux mêmes.
 Sa force défailloit ; ses périls sont extrêmes.
 L'immense bouclier dont le poids le défend ,
 Va bientôt échapper à son bras languissant.

O Muse ! apprenez-moi ; Muse fière & sensible ,
 Qui gardez de nos maux la mémoire terrible ,
 Dites aux Nations quel mortel , ou quel Dieu ,

Lançant

Lançant avec la mort , & le fer , & le feu ,
Sur les vaisseaux des Grecs apporta l'incendie ?

C'est le fils de Priam , c'est cette main hardie
Qui d'un glaive tranchant fit tomber en éclats
La lance dont Ajax armait encor son bras.
Apollon dirigeait un coup si redoutable.
Ajax périra-t-il sous le Dieu qui l'accable ?
Il a trop reconnu qu'il ne peut résister
A ce Dieu qui s'obstine à le persécuter.
Il pâlit , il succombe , il cède , il se retire.

Les Troyens acharnés , que son absence attire ,
Lancent sur les vaisseaux des brandons allumés.
Quelles voiles , quels bois sont déjà consumés ?
C'est le vaisseau d'Ajax , il périt à sa vue ;
La flamme en tourbillons monte & fuit dans la nue.
Achille en est témoin ; il se frappe les flancs ,
Il s'écrie : » Arme-toi , cher Patrocle ; il est tems ;
» Va combattre & sauver la flotte menacée » !

De Patrocle déjà la valeur empressée
Du bouclier d'Achille avait chargé son bras ;
Il essayait sa lance , & ne s'en servit pas :
Le seul fils de Thétis pouvait en faire usage.
Mais il saisit le glaive , instrument du carnage ,
Dont l'argent le plus pur est le simple ornement.
Il a couvert son front du casque étincelant
Dont le flottant panache inspirait l'épouvante.

Sa poitrine soutient la cuirasse pesante.
 Deux puissans javelots brillaient entre ses mains,
 Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon, digne Ecuyer d'Achille,
 Déjà d'une main prompte, & ferme autant qu'habile,
 Attelait du Héros les Coursiers écumans,
 Des amours du Zéphire impétueux enfans.
 Ils prouvent leur naissance; & leur course légère
 Dans les champs des combats a devancé leur père.
 Patrocle impatient sur le char est monté,

Enfin maître de soi, quoiqu'encore irrité,
 A ses Thessaliens Achille se présente.
 Sur cinquante vaisseaux, aux rivages du Xante,
 Il les avait conduits pour venger Ménélas.
 Trop long tems en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq Héros commandaient leur troupe partagée.
 Sous le fier Ménéstus la première est rangée;
 Ménéstus est le fils d'un des Dieux ignorés,
 Qu'aux champs Thessaliens le tems a consacrés,
 Et qui fut captiver la belle Polidore.
 La seconde phalange est sous les loix d'Eudore,
 Héros que Polimele, hélas! a mis au jour
 Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.
 Phénix de qui la Grèce a vanté la prudence,
 Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance,
 Conduisait aux combats un autre bataillon.

Les derniers ont suivi Pisandre , Alcimédon ,
Alcimédon , parent du dangereux Ulyffe.

Non loin de ses vaisseaux , dans une vaste lice ,
Achille les rassemble , & leur parle en ces mots :
» Aſſez & trop long-tems mon funeſte repos ,
» Braves Theſſaliens , excita vos murmures.
» Du fier Agamemnon l'outrage & les injures ,
» Mes affronts , mes malheurs ne vous ont point touchés ;
» Ma vengeance eſt un droit que vous me reprochez ,
» Vous me diſiez toujours : Impitoyable Achille ,
» Juſqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile ?
» Aux vallons de Tempé renvoyez vos ſoldats ,
» Si votre dureté les tient loin des combats ,
» Si vous leur défendez de ſervir la Patrie.
» Hé bien , vous le voulez ? J'entends la voix qui crie :
» Aux armes , aux aſſauts , aux périls , à la mort !
» Vous l'emportez : marchez ; je me rends ſans effort.
» Marchez avec Patrocle , & laiffez votre Maître
» Dévorer ſes chagrins qu'il combattra peut-être.
» Ma main ne peut ſervir l'indigne Roi des Rois ».

Ses guerriers cependant ſe preſſent à ſa voix.
Tout obſtiné qu'il eſt , lui-même il les arrange :
En bataillons ferrés il unit ſa phalange ;
Les Soldats aux Soldats paraifſaient s'appuyer ,
Le bouclier d'airain ſe joint au bouclier ,
Le caſque joint le caſque ; une forêt mouvante
De panaches brillans porte au loin l'épouvante.

Tel d'un vaste Palais l'habile Ordonnateur
 Par des marbres épais en soutient la hauteur,
 Les unit l'un à l'autre; & le superbe faite
 S'élève inaccessible aux coups de la tempête.

(*) L E T T R E

A M. le Marquis DE VILLETTE.

6 Septembre 1778.

MON âge & mes infirmités ne m'ont laissé,
 Monsieur, des goûts de la Jeunesse, que l'amour
 de la Poésie. Je ne connais Homère que par des
 Traductions profaiques en prose. La richesse &
 l'abondance de ses images ont néanmoins tou-
 jours excité mon enthousiasme. Jugez donc,
 Monsieur, de celui avec lequel j'ai lu, relu &
 dévoré le très-petit nombre de vers auxquels
 je dois le bonheur de le connaître. Je suis si
 reconnaissante, Monsieur, du souvenir dont
 vous m'avez honorée, que je m'interdirai les

(*) L'Auteur de cette Lettre est une très-grande
 Dame, qui n'a ni l'âge, ni les infirmités, ni l'ignorance
 dont elle s'accuse. On a plus d'une fois entendu M. de
 Voltaire vanter les grâces de son esprit, & s'étonner
 qu'elle y joignît tant d'instruction: mais on fait que
 cette Dame est la fille de M. le Duc de NIVERNOIS.

plaintes que votre manière de traduire , & le peu d'étendue de votre traduction donneraient envie de former. Il est cruel de faire naître des desirs sans les satisfaire. J'implore le crédit de Madame de Villette sur vous. Elle unit la simplicité , l'ingénuité de l'Age d'Homère aux charmes & aux graces des Beautés Grecques ; elle doit donc vous engager à vous livrer à un travail qui vous rappellera sans cesse son image : Trouvez bon , Monsieur , que je lui offre ici un million de complimens ; & rendez , je vous supplie , justice à la sincérité de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

V E R S

Mis au bas du Portrait de M. DE VOLTAIRE.

Ses talens l'ont déifié.
 L'Europe moderne l'honore :
 Jadis à ses autels elle eut sacrifié.
 Ce qui flatte mon cœur , & m'est plus cher encore ,
 Il eut pour moi de l'amitié.



AU ROI DE DANNEMARK,

En lui présentant
le Discours sur CHARLES V.

A L'ÉLOGE d'un Prince sage ,
Ma Muse a consacré sa voix :
C'est à vous que j'en dois l'hommage ;
Né Français , j'aime les bons Rois.

A célébrer votre mémoire
Nos neveux s'emploiront un jour ;
Vous serez chéri par la gloire ,
Comme vous l'êtes par l'amour.

Dans tous les climats où vous êtes ,
Vous savez captiver les cœurs ;
A des triomphes si flatteurs ,
Vous pourriez borner vos conquêtes.

Que les Français soient vos amis ;
Soyez celui de notre Maître :
Souvenez-vous de mon pays ,
Il méritait de vous connaître.



 F R A G M E N T

*D'une LETTRE au Roi de PRUSSE, en lui
envoyant le Discours sur CHARLES V.*

.
 Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui,
 Tyriot me paraît peu sage ;
 Si vous éprouvez quelqu'ennui,
 Lorsque vous lirez mon ouvrage,
 SIRE, n'en accusez que lui.
 Je n'aurais pas eu le courage
 De vous faire un pareil envoi.
 Je crains un œil tel que le vôtre ;
 Et je dis sans cesse, à part moi :
 C'est un grand juge que ce Roi !
 S'il n'était Roi que comme un autre,
 Il me ferait bien moins d'effroi.

 V E R S

Mis au bas du Portrait de M. D'ALEMBERT.

S'IL parle, il sait prendre le ton
 De Théophraste dans Athènes :
 S'il tient la plume, c'est Platon :
 Avec le compas, c'est Newton :
 Quand on le voit, c'est la Fontaine.

14



V E R S

A Madame la Marquise DE POMPADOUR ,
en lui présentant
le Discours sur HENRI IV.

LORSQUE j'ai dit que la Beauté
Porte les Rois à la clémence,
Qu'elle invite à la bienfaisance,
En inspirant la volupté ;
Qu'elle présente aux pieds du Trône
Les pleurs timides des Sujets ,
Et joint aux droits de la Couronne ,
Les droits plus sacrés des bienfaits ;
Vous devinez à tous ces traits
Le modèle qui me les donne :
Louis est un autre Henri ,
Il aime une autre Gabrielle ,
Il est adoré comme lui ,
Vous êtes sensible comme elle.



*A M. le Duc DE CHOISEUL, en lui présentant
le Discours sur HENRI IV.*

MALGRÉ la cabale & l'envie,
L'Europe vous place à côté
De ce Sully par nous vanté,
De ce d'Amboise qu'on oublie.

Avoir su réprimer l'effort
De l'ambitieuse Angleterre,
Et chez une Reine du Nord
Porter les fureurs de la guerre;
Par un nœud durable & charmant
Unir la France avec l'Empire :
En cela, très-sincèrement,
La France entière vous admire,
Et de bon cœur j'en fais autant.

Cependant, à ne vous rien taire,
Je lirais assez volontiers
Mon nom parmi les Brigadiers
Dans votre Almanach militaire ;
C'est tout ce qui vous reste à faire,
Et rien ne manque à vos lauriers.



*SUR la Bataille de Friedberg , gagnée par
Monseigneur le Prince DE CONDÉ.*

MALGRÉ l'enfer , l'onde & les vents ,
Colomb affrontant les orages ,
D'un monde inconnu de tout tems ,
Découvrit les premières plages.
Vespuce , avec plus de bonheur ,
Moins de dégoûts & de tempêtes ,
Sut se parer de ses conquêtes
Et s'en approprier l'honneur.
Ainsi l'Hymen , avec folie ,
S'applaudit souvent d'une fleur
Qu'avant lui , l'Amour a cueillie.

Notre Prince , deux fois vainqueur ,
S'est vu disputer sa victoire.
Tout est sauvé par sa valeur :
Ses Soldats , témoins de sa gloire ,
Ont laissé lire dans leur cœur.
Des Jaloux , l'envie animée
Lui conteste envain ces combats :
Mais la France entière charmée
Qui fait très bien qu'ils ne font pas
Les Héros , ni la Renommée ,
A ri de leurs sots attentats ,
Et pensé comme son armée.

L' H A B I T U D E.**C O N T E.**

JA D I S vivait à Carcassonne
Un gros richard nommé Lucas.
Ami de l'espèce qui sonne,
Il faisait la Banque aux ducats.
Un jour, sa femme assez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'Eglise, en cérémonie,
On asperge le nourrisson ;
Puis, sur le Livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le Pasteur, dans la Sacristie,
Dit à Lucas : Monsieur, signez.
Et Lucas selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,
Très nettement sur le papier,
Signa : *Lucas & Compagnie.*



M E S S O U V E N I R S .

J' A I M E un enfant de la Nature.
Ses yeux sont doux & languissans ;
Sa négligence est sa parure ;
Ses traits , peu réguliers , sont tous intéressans.

De la pudeur , c'est le sourire ;
C'est la finesse unie à la naïveté.
La fraîcheur du printems sur ses lèvres respire :
La voir est une volupté ,
L'entendre , un sentiment que l'on ne peut décrire.

Son ensemble piquant est l'ouvrage des Dieux :
Vénus lui prêta sa ceinture ;
Apollon lui donna sa blonde chevelure ;
Amour l'anima de ses feux.

Avec cette grace touchante ,
Si vous voyez une taille élégante ,
Dans tous ses mouvemens , un charme répandu
Qui vous séduise & vous enchante ;
Vous verrez ce que j'ai perdu.



*A Monseigneur le Prince DE CONDÉ, en
allant à Spa.*

JE vais sur les pas de mon père
Près de la source salutaire
Qui peut lui rendre la santé.
Vous ne blâmez point ce devoir respecté :
La Nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ses loix :
Je ne puis , MONSEIGNEUR , joindre encor votre armée.
Je rougirais pourtant d'apprendre vos exploits
Par la voix de la Renommée.
Je dois en être le témoin ,
Je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un Guerrier formidable ,
Loin de vous j'aurais moins d'ennui ;
Mais quand un Héros est aimable ,
Il est doux d'être auprès de lui.



 É G L O G U E.

DÉJÀ l'astre du jour, du haut de sa carrière,
 Versait, sur l'horison, sa brûlante lumière ;
 Aglaure, assise au bord d'un paisible ruisseau,
 Confiait à son chien le soin de son troupeau.
 Dans les charmes secrets de la mélancolie,
 Elle aimait à tenir son amè ensevelie.
 Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés,
 Ces flexibles ormeaux mollement agités,
 Ce flot tranquille & lent, mourant sur son rivage,
 De son bonheur passé, lui rappelaient l'image.
 C'était dans ces bosquets, sur ces gazons fleuris,
 Qu'autrefois à ses pieds, elle voyait Lysis.
 Mais ce jour... jour cruel ! une pénible absence,
 Du plus beau des Pasteurs accusait l'inconstance,
 Chaque instant qui s'écoule, & qu'il a négligé,
 Lui disait, en fuyant, que son cœur a changé.

Témoins de mes douleurs, lieux paisibles, dit-elle !
 Ramenez-moi Lysis ; ramenez-le fidèle.
 Hélas ! il me délaisse : & mes faibles attraits,
 Malgré ses vains sermens, ne l'ont touché jamais.
 Ah ! s'il sentait les maux d'une absence si rude !
 S'il sentait de mon cœur la tendre inquiétude !...

Mais Lyfis n'aime plus , je n'en saurais douter.
 L'Ingrat , hier encor , cherchait à me flatter ;
 Et , le cœur tout de glace auprès de sa Maîtresse ,
 Cherchait , par ses discours , à prouver sa tendresse.

» Tes yeux , me disait-il , sont faits pour tout charmer.
 » J'ignorais , avant toi , qu'un Berger pût aimer ;
 » Toi seule de l'Amour m'as fait sentir l'empire...
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

» Aglaure , pour jamais je t'engage ma foi.
 » Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi ;
 » Il durera toujours : c'est moi qui t'en assure.
 » Oui , le tems changera le cours de la Nature ;
 » Le Rhin verra tarir ses flots impétueux ;
 » Le Soleil obscurci s'éteindra dans les cieus ;
 » L'Univers périra , si tant que je respire...
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

» Eh ! quelle autre que toi puis-je aimer dans nos champs ?
 » Où trouver des attraits si nobles , si touchans ?
 » Où trouver une voix , & si douce , & si tendre ?
 » L'Amour , l'Amour lui-même aimerait à l'entendre
 » Que dis-je ? il est dans toi ; tu m'inspires ses feux ;
 » Il parle par ta bouche ; il brille dans tes yeux :
 » Son sourire ingénu se peint dans ton sourire...
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

A ces mots , il colla sa bouche sur ma main.
 Ses regards amoureux s'égarèrent sur mon sein ;
 Et toute entière en proie à mon ardeur extrême ,
 J'écoutais l'Infidèle , & m'oubliais moi-même.

Mais poursuivant ainsi : » Dieux ! soyez mes garans ;
 » Et si j'étais , dit-il , parjure à mes sermens ,
 » Que la Foudre frappant ma tête criminelle ,
 » Epouvante à jamais un Amant infidèle !
 » Si je cesse d'aimer , qu'un Tigre , qu'un Vautour ,
 » Dans mon cœur déchiré , vienne venger l'Amour !
 » Que cent fois je renaisse , & que cent fois j'expire !....
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

Le cœur gros de soupirs , elle tourne les yeux ;
 O surprise ! elle voit son Berger en ces lieux.
 Lysis qui l'écoutait caché derrière un saule ,
 Accourt & d'un baiser , lui coupa la parole.
 Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs ,
 Il dissipa sa crainte ; il essuya ses pleurs ,
 Et fut par son amour , ses transports , son délire ,
 Exprimer les secrets qu'il avait à lui dire.



*A Madame la Duchesse DE LA VALIÈRE,
en lui envoyant une Coupe de Porcelaine
pour ETRENNES.*

V A de ma part à LA VALIÈRE
Offrir, me dit le Dieu d'Amour,
Cette coupe que l'autre jour
Je pris au buffet de ma mère.

Elle lui servait à puiser
L'onde immortelle de Jouvence.
Le cours des ans n'en peut user
La douce & puissante influence.

Grand merci de votre bonté,
Dis-je lors au Dieu de Cythère :
Il ne manquait à LA VALIÈRE
Que d'avoir l'immortalité.

A L A M Ê M E ,

Après avoir reçu la Croix de SAINT-LOUIS.

J' A I promis à mon Roi d'être son Chevalier,
Et dès long-tems je suis le vôtre.
Par ce double serment je viens de me lier ;
Je suis sûr, & jamais je ne veux l'oublier,
En servant l'un, de plaire à l'autre.

R É P O N S E

A une accusation intentée contre l'Auteur.

AMANT fidèle des neuf Sœurs,
Jamais ma plume empoisonnée
N'a versé de fiel sur les fleurs
Dont j'ai vu Cypris couronnée.
Mon bonheur est de les cueillir.
O vous ! dont les mains adorables
Savent encor les embellir,
De Vénus Compagnes aimables,
Guimard dont la légèreté
Nous offre la danse des Graces ;
Toi , fille de la volupté ,
Toi qui la fixes sur tes traces ,
Hénel que tant je célébrai ,
Alard dont mon cœur enivré
Resseut la fougue impétueuse ,
L'élan sublime & mesuré ,
Et la gaité voluptueuse ;
Je fais respecter vos appas ,
Vous adorer est tout mon crime ,
Et mon supplice légitime
Serait de mourir dans vos bras.



LA VEUVE AFFLIGÉE.**C O N T E.**

Vous avez connu Chrisogon ;
Il fut martyr du mariage.
Le jour , la nuit , tempête & rage ,
Avec sa femme étaient dans sa maison.

Pourtant cet homme était doux , était sage ;
Et jamais , en nulle façon
Ne contredit , dans son ménage ,
Non sa femme , mais son démon.

Chrisogon meurt : la scène change.
Le désespoir , la plus sombre langueur
De sa moitié , par un retour étrange ,
En cet instant , brisent le cœur.
Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !
Vivant , il fut l'objet de sa fureur ;
Et mort , son ame se déchire ?
Moi , dit Cléon , je conçois sa douleur ,
C'est qu'elle a perdu son empire.



A M. le Duc DE G....., sur son Procès.

OU I, dans le sein de sa maison,
 Chacun vous estime & vous aime ;
 Et dans vos écrits la raison
 Ennoblit jusqu'à l'honneur même.
 Confondez sans ménagement
 L'envie à vous nuire obstinée,
 Et d'une odieuse menée
 Démasquez le perfide Agent.
 Au tems des complots & des crimes,
 Sous des Visirs impérieux,
 Si des Héros sont les victimes
 De projets atroces comme eux,
 Les premiers regards d'un Roi sage
 Calment la fureur de l'orage
 Qui faisait plier les vertus ;
 Et, pour effacer la mémoire
 Des longues horreurs de l'histoire,
 Il suffit d'un jour de Titus.

Quand cet heureux jour nous éclaire,
 C'est peu que de l'Europe entière
 L'œil observe vos ennemis,
 Et que tous les vœux réunis
 Les condamnent à la poussière ;

Des Ministres , honnêtes gens ,
Elevés par la voix publique ,
Déconcertent les intriguans ;
Et de notre Sénat antique
La renaissante majesté ,
Sait que d'un Etat monarchique
La plus sainte propriété ,
C'est l'Honneur & la Loyauté.
Aussi j'aime à penser d'avance ,
Que tout s'arme pour la défense
D'un brave Chevalier Français ,
Quand pour faire tête à l'orage ,
Il jouit du double suffrage
De ma Patrie & des Anglais.

*A Madame la Comtesse DE *** , qui prenait
du Tabac.*

S O U V E N T d'un joli nez d'ivoire ,
Le Tabac fait un vilain nez.
Le Tabac gâte la mémoire ;
Malgré cela , vous en prenez.
Avec une taille si belle ,
Ces yeux , ces traits si délicats ,
Les Graces sont votre modèle ;
Et les Graces n'en prenaient pas.

LE PRINTEMS.

SUIS moi, douce mélancolie,
 Viens, dans ces bois silencieux,
 Nourrir le calme langoureux
 Où mon ame est ensevelie.
 Une innocente volupté,

Par un charme secret, dans ces jardins m'attire.

Quelle vive fécondité !

C'est le Printems qu'avec l'air on respire.

Les plus suaves odeurs,

Du bout des rives fortunées,

Sur les aîles d'Eurus, en nos champs ramenées,

Parfument l'air & les fleurs.

Tout s'anime & se renouvelle.

Quel Dieu, sur l'univers, exerce son pouvoir ?

Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle ?

Eglé, pour le connaître, il suffit de vous voir.

Plein d'une tendre inquiétude,

Chaque être qui soupire, heureux en ces beaux jours,

D'aimer fait son unique étude :

Tout le cortège des Amours

Folâtre dans ma solitude.

Ces petits Dieux éparpillés,

Aux Rossignols égouillés,

Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines.
 L'humble saule & le peuplier ,
 Le long de ces ruisseaux , aux bords de ces fontaines ,
 Se courbent , amollis par les douces haleines
 Du Zéphir qui vient les plier.

Sous ces arbres , déjà le plus riant ombrage
 S'épaissit avec leurs rameaux.
 Bergère dont la gloire est encor d'être sage ,
 N'approchez plus de ces berceaux.

*Aux RUINES du Château de Verneuil , que
 Monseigneur le Prince DE CONDÉ avait
 données à mon Père.*

RESTES de ce Palais , à l'Amour consacré
 Par un des plus grand Rois que la France révère ,
 Tout peint dans vos débris un Monarque adoré.
 Signes des voluptés où son cœur fut livré ,
 De vos chiffres charmans inventés à Cythère ,
 Mon cœur est toujours pénétré.

L'art vous relève ; embellissez ces lieux ,
 Eprouvez encor sa puissance.

Mon Prince en vous donnant vous rend plus précieux.
 Déliés autrefois avec magnificence
 A l'Amour , à ce Dieu , Maître de tous les Dieux ,
 Soyez-le désormais à la Reconnoissance.

*A Madame la Comtesse DE C***, qui avait
demandé à l'Auteur la Généalogie de Mlle
DE*

DANS le monde on cherche à paraître
Ou par le rang ou par l'esprit.
L'un & l'autre élève notre être,
En vous le sort les réunit.

Que votre justice apprécie
Ce qu'est Fanfan, ce qu'elle vaut ;
Si vos rangs ne sont pas égaux,
Ce n'est pas ce qui l'humilie.

Sur ce point, soit dit entre nous,
Son amour-propre se repose.
On peut être au-dessous de vous,
Et pourtant être quelque chose.

Brillante de traits ingénus,
Aimable, sensible & fidèle,
Sans prétendre égaler Vénus,
Une Nymphé peut être belle.



A M. le Marquis DE VILLETTE.

C'EST donc toi , généreux VILLETTE ,
Qui , par la main la plus discrète ,
Fis couler l'or dans ma prison.
Quand l'odieuse Intolérance
Sur moi distilait son poison ,
Dégradait jusqu'à ma constance ,
Et me vouait à l'indigence ,
Ne pouvant troubler ma raison.

Long-tems de ce trait magnanime
Je soupçonnai l'ame sublime
D'un Aristide , ou d'un Platon.
Dans ma recherche téméraire ,
Au sein même du Ministère ,
J'osai remercier Caton.

Ma vertu te faisait injure ,
C'était l'Elève de Ninon
Qui mit le baume à ma blessure.
J'ai vu la vertu la plus pure ,
Non au Portique de Zénon ,
Mais dans le Boudoir d'Epicure.

On me vantait de toutes parts
L'aménité de ton commerce ,
Ton goût éclairé pour les Arts ;

Mais sur de frivoles brocards,
Je t'ai cru l'ame un peu perverse.

Je te voyais avec chagrin,
Dans tes bals à la Musulmane,
Au milieu d'un folâtre essaim,
Donnant la pomme à ta Sultane,
Et confondant avec dessein
Les tableaux rians de l'Albane
Avec les jeux de l'Arétin.
Je te jugeai par la surface,
Et je me trompai lourdement.
Tu nous parais un Lovelace
Par ton esprit plein d'agrément :
Mais tu n'as pas son cœur de glace.

Ne fors point de ton élément ;
Que tes écrits pleins d'Atticisme
Au Public servent d'aliment.
Sois le fléau du Fanatisme,
Mais ne le combats que gaîment.
Sur-tout pèse dans tes balances
Les feux-folets des Jouissances
Et les plaisirs du Sentiment.

Dans une carrière nouvelle,
Je te vois sur le point d'entrer :
Laisse les Amours respirer,
Et suis la Gloire qui t'appelle.

Ton été, grace à tes talens,
 Vaudra sans doute ton printems ;
 Tes jours seront toujours prospères,
 Toujours tu feras des jaloux.
 Tu fus entre les bras des mères ;
 Les fils seront à tes genoux.

Par M. de LILLE de Sales.

*A Madame DE *** , qui avait prié l'Auteur
 de lui donner un Portier.*

UN honnête & loyal Portier
 Vous offre un service fidèle.
 Je vous réponds qu'il a du zèle,
 Et les talens de son métier.
 Pour tout fâcheux, dur & sévère,
 Sa porte ne fait point s'ouvrir ;
 Il ne l'ouvre qu'au doux Plaisir,
 Aux Jeux, à l'Amour, à leur Mère.
 Caché dans leur troupe légère,
 Je pourrais entrer avec eux.
 Pour moi, plus doux & moins austère,
 Du moins fermerait-il les yeux.
 Il faut des amis en tous lieux ;
 Un à la porte est nécessaire.
 Celui-ci me convient au mieux ;
 Ferait-il aussi votre affaire ?

*

V E R S

Sur les Tableaux exposés au Sallon du Louvre,

en 1777.

Il est au Louvre un Galetas ,
Où , dans un calme solitaire ,
Les Chauves-souris & les Rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est-là qu'Apollon , sur leurs pas ,
Des beaux-Arts ouvrant la carrière ,
Tous les deux ans tient ses états ,
Et vient placer son sanctuaire.

C'est-là , par un luxe nouveau ,
Que l'Art travestit la Nature.
Le Scandale s'y montre en beau ;
Les bonnes mœurs sont en peinture ;
Et les Bourgeois en grand tableau ,
Près d'Henri-quatre en miniature.

Chaque figure , à contre-sens ,
Montre une autre âme que la sienne.
Saint Jérôme y ressemble au Temps ,
Et Jupiter au vieux Silene.

Et quand nos yeux cherchent en vain
Les traits d'une Reine chérie ,

Quand le pinceau , ni le burin
N'osent trahir sa modestie ;
C'est-là qu'un Commis bien poudré,
Narcisse épais & subalterne ,
Vient , dans un beau cadre doré ,
Nous montrer l'homme qui gouverne.

C'est là qu'on voit des *ex voto* ,
Des Amours qui font des grimaces ,
Des Caillettes *incognito* ,
Des Laidrons qu'on nomme des Graces ,
Des Perruques par numéro ,
Des Chiant-lits sous des cuirasses ;
Des Inutiles de haut rang ,
Des Importans de bas mérite ;
Plus d'un Midas en marbre blanc ,
Plus d'un grand homme en terre cuite ;
Jeunes morveux bien vernissés ,
Vieux barbons à mine enfumée ;
Voilà les Héros entassés
Sous l'Angar de la Renommée :
Et , malgré l'ordre & le bon sens ,
Tout s'y trouve placé de force
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans ,
Et que SULLI reste à la porte.



A M. DE VOLTAIRE,

*Qui avait envoyé une Montre à Répétition , à
Quantième , à Secondes , & garnie de son
Portrait , à M. DE VILLETTE.*

JE la reçois cette machine
Où , dans trois Orbes différens ,
Une triple Aiguille chemine ,
Et dans sa course détermine
Les Jours , les Heures , les Instans
Qui s'échappent à la fourdine.

Jadis , chez nos premiers parens ,
Cette œuvre eût passé pour divine.
Le Luxe a créé les Talens ;
Et le plus beau des instrumens
Qui soient de Paris à la Chine ,
Me coûte moins de six cents francs.

Mais hélas ! lorsque j'examine
Le numéro de ses Cadrans ,
J'en reçois la leçon chagrine
De la perte de mon printems ,
Et je prévois les soins cuisans
Que la vieillesse nous destine.

Vains jouets des amusemens ,
Quand le Néant nous avoisine !
Les Jeux, les Plaisirs séduifans ,
D'une main légère & badine ,
Viennent nous bercer en tout sens ,
Et nous tiennent sur leur courtine
Endormis sous l'aîle du Tems ;
Tandis que sa faux assassine ,
Cueille la fleur de nos beaux ans ,
Et ne nous laisse que l'épine.

Mais dans l'ovale du revers ,
Qu'avec plaisir je vois un Sage ,
Après trois fois ving sept hivers ,
Reprenant son premier courage ,
Cueillir des lauriers toujours verds ;
Et dont on verra d'âge en âge ,
Le nom , la prose & les beaux vers ,
Par une gloire sans nuage ,
Durer autant que l'Univers !

Ah ! que l'aspect de cette image
A qui tous les cœurs sont ouverts ,
M'apprend , en sublime langage ,
Le prix du Tems & son usage ,
Notre folie & nos travers !

Tandis que ce Rayon agi'e ,
Autour de son axe emporté ,

Présente une *image mobile*
 De l'*immobile Éternité* ;
 Loin du tourbillon enchanté
 Que nous offre un monde frivole ,
 Le grand homme vit écarté.
 Par ses écrits il nous console
 Des malheurs de l'Humanité.
 Apôtre de la Vérité ,
 Chaque minute qui s'envole ,
 L'élève à l'Immortalité.

R É P O N S E

D E M. D E V O L T A I R E

Aux Vers précédens.

M O N Dieu ! que vos rimes en *ine*
 M'ont fait passer de doux momens !
 J'y reconnais les agrémens
 Et la légéreté badine
 De tous ces contes amufans ,
 Qui faisaient les doux passe-tems
 De ma Nièce & de ma Voisine.

Je suis forcier , car je devine
 Ce que feront les jeunes gens ;
 Et je prévois bien dès ce tems
 Que votre Muse libertine

Serait Philosophe à trente ans.
Alcibiade , en son printems ,
Etait Socrate à la fourdine.

Plus je relis , & j'examine
Vos vers sentés & très-plaisans ,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à Messieurs les Savans ;
Non pas à Messieurs les Pédans
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentimens.

Adieu ; réunissez long-tems
La gâité , la grace si fine
De vos folâtres enjoûmens ,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.

Je ne crains point qu'une Coquine
Vous fasse oublier les absens ;
C'est pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.



 (*) V E R S

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

DESIR de femme est, dit-on, très-pressant,
C'est vous dire à quel point ce Démon me lutine.

J'ai lu des vers dont la rime est en *ins*,
Le projet d'y répondre est bien extravagant.

Plus mon esprit voudrait être éloquent,

Plus je vois que ma muse est naine.

Vous seul avez les droits que donne le Talent :

La rose est dans vos mains, je n'en ai que l'épine.

Votre Maître & le mien se trompe assurément,
Lorsqu'il prédit qu'un jour une aimable *Coquine*

Vous donnera le rôle & le titre d'amant ;

L'Office des faux Dieux se fait à la fourdine.

Je vois dans l'avenir votre sort plus brillant,

(*) Ces Vers sont de Madame la Comtesse de T....
fille d'un Héros qui a été long-tems celui de la France.
Nous avons d'elle plusieurs morceaux qui la mettent à
côté des Femmes illustres du Règne de Louis XIV.

Son Mari, Officier-Général, a écrit sur la Guerre un
ouvrage dans lequel il y a de grandes vues, dignes
d'être long-tems méditées par les vrais Militaires.

Aux Registres du Goût vous écrirez souvent
Ces vers dont maint Auteur de dépit se chagrine ;
Et bientôt une Muse à la piquante mine
Vous offrira le prix & du cœur & du chant.
Ovide seul pouvait charmer Corine.

R É P O N S E

*A M. l'Abbé DE *** , qui avait envoyé à
l'Auteur , des Vers anonimes , sur les Rimes
précédentes.*

JE vous connais , Abbé charmant ,
Qui daignez marcher sur mes traces ;
Et ces vers , dictés par les Graces ,
Viennent de vous assurément.
Vous vous cachez , mais vainement ;
Et la gaité qui les inspire
Laisse échapper votre talent.

Quand on réunit dans son dire
Le goût , l'esprit & l'enjouement ,
Je laisse à deviner comment
On a celui de bien écrire.



A M. DE VOLTAIRE,

Le jour de sa Fête, à Ferney.

A LA Fête d'un Souverain,
 Le Gala de la Cour pour lui seul a des charmes;
 Et souvent un mot de sa main,
 Pour payer ses plaisirs a fait couler des larmes.

Vous avez un autre destin :
 Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire ;
 Et quand on célèbre VOLTAIRE,
 C'est la Fête du Genre-humain.

V E R S

Sur le Portrait de Madame DE CAZE.

QUAND on regarde ce Portrait,
 Frappé de tant d'appas, on est tenté de croire
 Que le Peintre inventif en a toute la gloire,
 Et que le monde entier n'a rien de si parfait.

Mais lorsqu'on veut sans flatterie
 Avec l'Original comparer chaque trait,
 On rabat du prodige, & l'on juge en effet
 Que tout l'art s'est réduit à faire une Copie.

*A Mademoiselle DE VARICOUR, au Château
de Ferney.*

BELLE & BONNE, c'est votre nom ;
C'est le nom que vous donne un Sage :
Il peint vos traits, votre raison,
Votre cœur & votre visage.

Vous tenez par un nœud plus saint
A l'Apollon qui vous baptise.
Quand, victime offerte & soumise,
Votre front allait être ceint
Du triste bandeau d'Héloïse ;
Quand la grille du repentir
Allait vous ravir à ce monde ;
Quand vous alliez vous engloutir
Au fond d'une prison profonde :
C'est lui qui, voyant vos appas,
Votre douceur, votre jeune âge,
Ferma l'abyme sous vos pas ;
Et, pour vous sauver du naufrage
C'est lui qui vous tendit les bras.

D** fit plus encor peut-être ;
Son esprit juste, aimable & doux,
Vous apprit sans peine à connaître
Le monde, & vos devoirs, & vous.

Dans cette agréable retraite
 Où vous coulez vos heureux jours,
 On voyait que vous étiez faite
 Pour vous conduire dans les Cours;
 Pour briller avec modestie,
 Sans prétentions, sans detours,
 Sans vanité, sans jalousie.

Mais il vaudrait encor bien mieux
 Qu'un mortel, comme vous sincère,
 Charmé de votre caractère
 Tout autant que de vos beaux yeux,
 Sût vous chérir & sût vous plaire;
 Et qu'un respectable lien
 Que les Cours ne respectent guère,
 Fît votre bonheur & le sien.

A M. le Marquis de VILLEVIELLE.

Ton esprit fin, ta modestie,
 Ton urbanité, ta candeur,
 Et ta charmante bonhommie
 Avaient la moitié de mon cœur:
 Aujourd'hui c'est à ma Délie
 Que je donne l'autre moitié;
 Et je m'en vais passer ma vie
 Entre l'Amour & l'Amitié.

*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur son
mariage avec Mademoiselle DE VARICOUR,*

FLEUVE heureux du Léthé ! j'allais passer ton onde
Dont j'ai vu si souvent les bords.

Lassé de ma souffrance , & du jour , & du monde ,
Je descendais en paix dans l'empire des morts ;

Lorsque Tibulle & Délie
Avec l'Hymen & l'Amour
Ont embelli mon séjour ,
Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame désunie ;
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez , mon aimable Tibulle ,
A ce fracas de Rome , au luxe , aux vanités ,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ,
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés.

De petits-Mâtres emportés ,
Gens sans pudeur & sans scrupule ,
Dans leurs indécentes gâités ,
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne ,
 La Vénus des soupers , la Vénus d'un moment ,
 La Vénus qui n'aime personne ,
 Qui séduit tant de monde , & qui n'a point d'amant ,
 Vaut mieux que la Vénus & tendre & raisonnable
 Que tout homme de bien doit servir constamment.
 Ne croyez pas imprudemment
 Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ses bras ,
 Osez chanter sur votre lyre
 Ses vertus comme ses appas.
 Du véritable Amour établissez l'empire ,
 Les beaux-Esprits Romains ne le connaissaient pas.

V O L T A I R E .

V E R S

*A M. DE VOLTAIRE, sur le Mariage de
 M. le Marquis DE VILLETTE, au Château
 de Ferney.*

VIEILLARD prodigieux ! toi que les Destinées
 Laisseraient toujours parmi nous ,
 Si tu vivais aurant d'années
 Que ta gloire a fait de jaloux ;
 Ainsi donc tes mains fortunées ,
 Pour embellir ta vie , ont fait deux Hyménées ;

D'une ame généreuse , amusemens si doux !
Oh ! que j'aime à te voir , de fleurs toujours nouvelles ,
 Couronner tes nombreux hivers ;
 Et du Temps enchaîner les aîles
Par les nœuds des bienfaits , & le charme des vers !

Poursuis : au tendre Hymen , soumets les cœurs rebelles :
L'ombre de tes lauriers rend ses myrtes plus verts.
 Sois toujours le Parain des Belles ;
Sois heureux du bonheur que tu répands sur elles ;
Protège leurs attraits ; ils en feront plus chers.

J'ai vu la grace , 'la noblesse ,
De Belle & Bonne , assurer les succès ;
Et digne de ce nom qu'a choisi ta tendresse ,
Ravir , sans y penser , le cœur de nos Français.
 Belle & Bonne a tous les suffrages ,
 Elle plaît comme tes ouvrages ;
Azéma dut avoir , & son ame , & ses traits.

Si j'en crois le Dieu qui m'inspire ,
Melpomène & Vénus vont augmenter leur cour :
 Tu dois une sœur à Zaïre ,
 Belle & Bonne un frère à l'Amour.

Par M. V A S S E L I E R.



A U T R E S V E R S

Sur le même sujet.

QUI fait se faire aimer, jouit seul de la vie.
 Que Voltaire est heureux ! je vois, à ses côtés,
 Tibulle aux genoux de Délie,
 D'un feu tranquille & pur goûtant les voluptés.
 Il s'égara long-tems ; mais la Raison l'éclaire.
 L'aimable séducteur est un fidèle amant ;
 Et la sagesse de Voltaire,
 Et les yeux de Délie ont fait ce changement.

Mais tandis qu'au feu du Génie,
 Je vois le Dieu d'Hymen allumer ses flambeaux ;
 Et tandis que, sur mes Pipaux,
 J'ose essayer des sons pour Tibulle & Délie ;
 O Voltaire ! j'entends ton Luth harmonieux.
 Quelle fraîcheur ! quelle délicatesse !
 La Parque, en écoutant ces airs mélodieux,
 Croit ne filer que sa jeunesse.
 Que ces tendres époux l'adorent tour-à-tour !
 Ils tiennent leur bonheur de sa main bienfaisante.
 L'heureux Tibulle & son amante
 Doivent à l'Amitié les plaisirs de l'Amour ;
 Et dans ce fortuné séjour,
 Le Dieu qui les unit, est le Dieu qui le chante.

*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur son
Mariage.*

QUAND l'Amour de tes yeux, fait tomber le bandeau,
Lui-même de l'Hymen allume le flambeau.
Il conduit, près de toi, les Graces fugitives,
La candeur, l'innocence, & les vertus craintives.
Belle & Bonne tremblante, à l'autel de ce Dieu,
De tes sens fatigués a ranimé le feu.

Te voilà donc heureux ! sois-le sans jalousie.
A celui qu'on voyait courtoiser Aspasia,
Il fallait un objet tendre comme Eucharis.
Un cœur que l'on ne peut rencontrer à Paris
Fixe seul un mortel dont le goût difficile
Était rassasié d'un plaisir trop facile.
Du Vieillard de Théos, ce sont-là les présens ;
Il veut, de ton bonheur, couronner ses vieux ans.

Conserve ce grand homme au Siècle qui l'admire :
Sois le soutien de son empire ;
Et, par ses tendres soins, que ta belle moitié
L'abreuve du nectar que verse l'Amitié.

Par M. le Comte de B....



 ÉPITRE A TIBULLE.

SALUT au Tibulle Français,
 Qui d'un Eü menant la vie,
 Adorant de jeunes attraits,
 A pris exprès Femme jolie,
 Pour être fidèle à jamais,
 Et dérouter la Calomnie ;
 Au Tibulle enfin d'aujourd'hui,
 Qui, par ses graces, par son style,
 Se rend digne, en logeant Virgile,
 D'habiter le Pinde avec lui.

Grace à des vœux tels que les vôtres,
 A vos di cours insinuans,
 A votre e prit p'cin d'agrémens,
 Ce grand homme enfin est des nôtres !
 Recevez-en nos complimens.
 Qu'on ne vante plus le Parnasse
 De Monsieur Tiron du Tillet,
 C'est chez vous à présent qu'il est,
 Il n'est rien qu'Apollon n'efface.

Au lieu de ce Jura vanté
 Qui représentant son génie,
 En a la hauteur infinie,
 La brillante variété ;

Et de qui la tête chenue
Va braver avec majesté
Les foudres roulans dans la nue :
Au lieu de ce Lac dont les Vents
Respectent l'onde & le rivage ;
Et qui , par ses flots imposans ,
Semblait lui retracer l'image
Du cours glorieux de ses ans ;
Déjà paraissent à sa vue
Tous les Etats & tous les Rangs ,
Des Curieux , petits ou grands ,
La tumultueuse cohue ,
Nos Socrates , nos Éléans ,
Le Clergé , les deux Comédies ,
Les deux Opéras s'embrassans ;
Des fourmières de Talens ;
Les Sectes feignant d'être amies ;
L'Admiration en camail ,
En jupe , en froc ; des Amphibies
L'air gauche , l'esprit en travail ;
En un mot , Paris en détail ,
Et la foule de nos Génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins ,
En lui sauvant quelque audience ,
Epargner à sa bienveillance
L'importunité , l'affluence
De cent inutiles témoins ,

Qui , fatiguant sa complaisance ,
 Lui donneraient , malgré leurs soins ,
 Dix ans de plus par leur présence.
 Pour moi , tenez je vous le di ,
 A ses yeux je n'ose paraître ,
 J'ai la frayeur d'un étourdi
 Qui fit quelque niche à son Maître ,
 Mais c'est un fâcheux souvenir ;
 Si j'eus des tors , passons-les vite ;
 A Virgile il faut revenir ,
 Gloire soit aux lieux qu'il habite.

S'il voit parmi nous des accès
 De Raïson & d'extravagance ,
 Des Politiques sans projets ,
 Ou des Erudits sans science ,
 Des Femmes docteurs en plumets ,
 Et des Maris sans conséquence ,
 Et des Ridicules tout frais ,
 Et ces Jeux d'une longue enfance
 Qui vont nous berçant pour jamais ;
 Il peut y voir en récompense
 Les plus agréables objets :
 Une Nympe qui sur ses traces
 Fixant les Ris & les Vertus ,
 Suspend la guirlande des Graces
 Au Trône d'un jeune Tirus ;
 La beauté par qui la Couronne

Paraît chaque jour s'embellir ,
Et dont les charmes font chérir
Le pouvoir que le Rang lui donne.
Nous rappelant *Alain Chartier* ,
Cet Orateur digne d'envie
Et très-malin de son métier ;
Puisse-t-il un jour sommeiller
Dans quelque coin de Galerie ,
Et là recevoir un baiser ,
D'une bouche fraîche & jolie
Qui veuille le récompenser
De son éloquente magie ,
Du don de peindre , de penser ,
Et de rentrer dans sa Patrie !
Puisse-t-il alors à pleins flots
Puifer , aux sources de Jouvence ,
L'oubli des ans , l'oubli des maux ,
Se renouveler pour la France ,
Cueillir le fruit de ses travaux ,
Et rendre aux vœux d'une autre Athènes ,
De lui justement occupés ,
Dans le Sophocle de la Scène ,
L'Anacréon de nos soupers ! (*)

D O R A T .

(*) Cette jolie Pièce a été depuis dénaturée par l'Auteur , qui crut devoir attribuer à M. de VILLETTE la froideur avec laquelle le reçut M. de VOLTAIRE.

 I N - P R O M P T U

*A Madame la Comtesse DE STROGONOF,
qui demandait si elle pouvait voir M.
DE VOLTAIRE, en petite robe.*

DE M A I N, en lévite légère,
Vous pourrez voir notre Apollon.
Vous êtes sûre de lui plaire :
Il ne faut, pour charmer Voltaire,
Que vos graces & votre nom.

R É P O N S E

*De l'Auteur, à un Compliment de M. DE
VOLTAIRE.*

ES - T U d'ambre, dit un Bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il rencontra près de son bain ?
Ton parfum m'étonne & m'enchanté.
Je suis, répondit le Limon,
De moi-même fort peu de chose ;
Mais quelque tems dans ce canton
J'ai séjourné près de la Rose.



A M. DE VOLTAIRE,

Sur sa Convalescence, à Paris.

LE dernier souffle de la vie
 Était prêt à vous échapper;
 Mais respectant votre génie,
 La Mort a craint de vous frapper.

Soixante ans, on a vu l'Histoire
 Compter vos jours par vos succès :
 Vous vivrez encor pour la gloire
 Et pour l'honneur du nom Français.

Vous avez, dès votre jeune âge,
 Conquis le sceptre des Talens;
 Et vous y joindrez l'avantage
 De le garder jusqu'à cent ans.

V E R S

*Mis au bas du Portrait gravé de Madame
 la Marquise DE VILLETTE.*

ELLE eut Voltaire pour parrain ;
BELLE & BONNE est le nom que lui donna Voltaire,
 Et ce nom, mieux que le Burin,
 Peint sa grace & son caractère.

L

 LES ADIEUX

DE M. DE VOLTAIRE.

ADIEU, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
 Mais toujours chéri d'Apollon,
 Au Parnasse fêté, comme au bord du Lignon,
 Et dont l'Amour a fait un Sage.

Des Champs-Élyséens, Adieu, pompeux rivage,
 De Palais, de Jardins, de Prodiges bordé,
 Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
 Les Enfans d'HENRI-quatre & ceux du grand CONDÉ.

Combien vous m'enchantez, Muses, Graces nouvelles,
 Dont les talens & les écrits
 Seraient de tous nos beaux-Esprits,
 Ou la censure, ou les modèles !

Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus.
 Je n'entends plus siffler ces ténébreux Reptiles,
 Ces Tartuffes affreux, ces insolens Zoïles.
 J'ai passé : de la terre ils étaient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un Peuple aimable,
 Instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable ;
 Il est né pour aimer. L'élite des Français
 Est l'exemple du monde, & vaut tous les Anglais.

De la Société les douceurs désirées
 Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées.
 On les goûte à Paris ; c'est le premier des Arts.
 Peuple heureux ! il naquit , il règne en vos remparts.

Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
 Je retourne à ces Monts qui menacent les cieus ,
 A ces antres glacés où la Nature expire.
 Je vous regretterais à la table des Dieux (*).

R É P O N S E.

QUAND la Ville & la Cour vous portent leur hommage ;
 Quand un Peuple enchanté vous reçoit dans ses bras ;
 Quand vous voyez devant vos pas
 Le respect & l'amour peints sur chaque visage ;
 Quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux
 Ont arrosé votre passage :
 Vous voulez nous quitter ! & vous fuyez ces lieux
 Où l'on adore votre image !
 Le Français , autrefois si léger , si volage ,
 Cesse de l'être en vous aimant.
 Heureux législateur de ce Peuple charmant ,
 Ainsi que ses plaisirs , ses mœurs sont votre ouvrage.

(*) On ne peut remarquer sans attendrissement que
 voilà les derniers vers qu'ait faits M. de VOLTAIRE.

Oui , vous avez changé Paris ;
 Couronné, soixante ans , des mains de Melpomène ,
 Par vos Chefs-d'œuvre sur la Scène ,
 Vous avez , soixante ans , éclairé les esprits.

De tous côtés la Gloire vous assiège ;
 Mais l'Amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits ?
 Maître de tous les cœurs , ah ! restez à jamais
 Au milieu d'un si beau cortège.

Les Welches d'autrefois sont devenus Français.
 Ces changemens sont grands, mais c'est vous qui les faites.
 Soyez témoin de vos Succès ,
 Et jouissez de vos Conquêtes.

V E R S

*Faits à Sellières, sur le Tombeau de
 M. DE VOLTAIRE.*

LE voilà ce grand homme , accablé par la gloire !
 Les Muses sont en pleurs ; les beaux-Arts sont en deuil.
 Dans le Nord on élève un Temple à sa mémoire ;
 Au fond de ces déserts , il n'a pas un cercueil !

O Tombe que j'embrasse ! ô vénérable terre !
 Terre , qui sous mes pas as paru tressaillir !
 Ouvre-toi. Que ne puis-je en mon sein recueillir
 Les restes précieux qu'enferme cette pierre !

Dans les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
 Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre !
 Privé de ces devoirs que je ne peux lui rendre,
 Je vais les consoler en y portant son cœur.

LE VOYAGEUR
 ET L'HABITANT DE FERNEY,
Dialogue sur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE,
 à Ferney.

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-MOI l'asyle touchant
 Où devoit reposer la cendre de VOLTAIRE ?

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en approchant.
 Sa Tombe est sous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Dans ce lieu solitaire !
 Quoi ? cet informe amas de cailloux entassés
 Devoit donc contenir sa dépouille mortelle ?

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas ! tous les yeux empressés,
 Quand sa mémoire est éternelle,
 Auraient lu son nom ; c'est assez.

Comment le Possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de Lauriers entouré cet Asyle ?

L' H A B I T A N T .

VOLTAIRE, des Humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs suprêmes ;
Et s'il était dans ce Tombeau,
Les Lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

A M. DE LA HARPE,

Après avoir lu son Éloge de VOLTAIRE.

PLUS grand qu'Homère & qu'Euripide,
Plus grand que l'Auteur de Cinna,
Celui que ta main dessina,
Fut long-tems ton Maître & ton guide ;
Mais héritier de ses crayons,
Tu l'es aussi de son génie.
Sa gloire a désarmé l'Envie,
Et t'a couvert de ses rayons.
D'une bouche brillante & fière,
Tu fais le peindre, & l'égalier.
Tu consolerais de Voltaire,
Si l'on pouvait s'en consoler.

*

R É P O N S E

DE M. DE LA HARPE.

L'AMOUR-PROPRE & votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme.
Sans doute on fait flatter dans le sacré Vallon,
Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.
Dans un piège si doux on se laisse attirer,
Votre style séduit l'oreille qu'il caresse ;
La louange est , dit-on , le nectar du Permesse ,
Et vous savez le préparer.

Ma raison m'en défend ; seule elle vous résiste :
Elle vous répond en deux mots :
Vous avez aimé le Héros ,
Vous flattez le Panégyriste.

Mais le Héros n'est plus : pour dernière faveur ,
Le Ciel qui de ses dons le fit dépositaire ;
Le Ciel ne voulut à Voltaire
Refuser rien qu'un successeur.

Ce grand homme en vos mains mit son seul héritage ;
C'est l'objet adoré , digne de votre hommage,
Dont ses soins paternels commençaient le bonheur :
Et vous jouissez de l'honneur
D'achever son plus bel ouvrage.

✽

 V E R S

A M. le Marquis DE VILLETTE , sur son acquisition de la Terre de Ferney-Voltaire.

A I N S I dans tes vallons, Ferney, réduit tranquille,
 On trouve le bonheur inconnu dans les Cours.
 Dans la maison du grand Virgile,
 Tibulle y va couler ses jours;
 Et ce lieu désormais sera le double asyle,
 Et des Muses & des Amours.

I N - P R O M P T U

Fait chez M. DE BEAUJON.

D E ce Temple des Arts, de ce doux Hermitage,
 De ces riches Tableaux, les yeux sont satisfaits;
 Ce qui touche mon cœur, & plaît bien davantage,
 B E A U J O N , c'est le tableau des heureux que tu fais.



R E Q U Ê T E

*A M. NECKER, Directeur - Général des
Finances, pour les Habitans de Ferney.*

TOI, qui fais dans nos cœurs ranimer l'espérance ;
Toi, qui rends aujourd'hui son crédit à la France ,
Qui penses en Caton ; qui , ferme en ton devoir ,
Te conduis à la Cour sans crainte & sans espoir :
NECKER , permettras-tu que de ces bords sauvages ,
Où tes Concitoyens vivent heureux & sages ,
Du sein de ces rochers , reste affreux du chaos ,
Où le Rhône en grondant fait écumer ses flots ,
Et d'où cent monts blanchis sur l'abîme de l'onde
Semblent montrer aux yeux les murailles du monde ;
Trois mille Infortunés devenus orphelins ,
Te parlent par ma voix , & te tendent les mains ?

Moitié fils de Calvin , & moitié fils de Rome ,
Leur sort , pour bienfaiteur est d'avoir un grand homme.
Un grand homme le fut ; son esprit créateur
Faisant de son domaine un asyle au malheur ,
Assembla sous ses yeux les Arts en colonie.
C'est à toi d'achever l'œuvre de son génie ;
A toi de consoler , d'affermir à jamais
Ce peuple d'Artisans conquis par ses bienfaits.

La mort, l'affreuse mort l'enlève à cette rive,
 Mais il vit dans ton cœur : entends sa voix plaintive.
 Il t'implore pour eux. L'ombre de ses lauriers,
 Tandis qu'il a vécu, couvrait leurs ateliers.
 Privés de leur soutien, l'Etat devient leur père :
 Rends-les heureux du bien que ta sagesse opère.
 A force de bienfaits, montre-leur qu'il est doux
 De vivre sous un Roi qui ne vit que pour nous :
 A force de bienfaits, attache à la Patrie
 Leurs talens, leurs travaux, leurs cœurs, leur industrie.

COLBERT qui parmi nous appella les beaux-Arts ;
 Colbert aurait sur eux arrêté ses regards.
 Tous les soins à la fois occupaient sa grande ame.
 Le même esprit te meut, le même amour t'enflamme :
 Les enfans de l'Etat te sont chers comme à lui :
 Ministre & Citoyen , tu seras leur appui.
 Souviens-toi que ta plume avec tant d'énergie
 Nous a peint son esprit, ses vertus, son génie,
 Que le tems de nos cœurs ne pourra l'effacer :
 Qui le loua si bien, devait le remplacer.

La France lui dut tout : il sera ton modèle.
 Terray l'aimait pour lui ; tu l'aimeras pour elle.
 Dès long-tems on t'a vu , nourri de ces leçons ,
 Te montrer hautement protecteur des moissons.
 Tu défendis le Peuple ; & ce Peuple qui t'aime,
 Eut du pain par justice, & non pas par système :
 Ton système est celui de faire des heureux.

Qu'au Nord de l'Amérique un despotisme affreux
 Seme le désespoir, le meurtre, le carnage,
 Ecrafe & foule aux pieds un Peuple libre & sage :
 Ces crimes, ces horreurs, hélas ! sont quelquefois
 Les maux qu'ont fait germer les Ministres des Rois :
 Mais qu'un Edit touchant, dicté par la sagesse,
 Arrofé dans nos mains de larmes de tendresse,
 Nous montre le bonheur éclos sur le Berry,
 Comme un Dieu bienfaisant son Auteur est chéri,
 Et les Français pour lui n'ont qu'une voix qui crie,
 Qui le bénit, l'admire, & qui le remercie.

V E R S

Ecrits au bas du Compte - Rendu.

D E S Ministres de la Finance,
 Que l'on connaît sans les nommer,
 Voyez quelle est la différence :
 Ils nous avaient du Roi fait craindre la puissance,
 Et celui-ci la fait aimer.



*A Monseigneur le Prince DE CONDÉ, créé
COLONEL-GÉNÉRAL de l'Infanterie
Française & Etrangère.*

Nos Soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon ;
C'est le Fils des Héros, c'est CONDÉ qui les mène.

On se plaît à voir un BOURBON

Qui, né pour les dangers où sa valeur l'entraîne ,
Sait commander comme Turenne ,
Et qui se bat comme Crillon.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

EN vrai Soldat , plein de gaieté,
Cléon racontait à Versailles
Comme il eut un bras emporté,
Dans je ne fais quelle bataille.

Un sien parent de s'attendrir :

Bon , dit Cléon ! tu me ferais mourir !

Et pour un bras , je croirais que l'on raille.

CASTRIES n'a-t-il pas bravé de tels malheurs ?

Il fait comment les boulets nous les frisent.

Et SÉGUR ! est-il donc de ces Prédicateurs

Qui ne font jamais ce qu'ils disent ?

✱

LES ÉPOQUES.

LORSQUE Buffon, de la Nature,
Nous offre les tableaux divers,
Et fait à grands traits la peinture
Des Epoques de l'Univers ;
Séduit par l'heureuse magie,
Le brillant de son coloris,
Vingt fois j'ai relu ses Ecrits ;
Il en est une qu'il oublie.

C'est l'époque où tant de bons Rois,
Assis sur les Trônes du monde,
Rendent à l'Homme tous ses droits,
Et dont la gloire ne se fonde
Que sur les Arts & sur les Loix :

Où tenant le Sceptre & la Lyre,
De ces Monarques le Nestor,
Des Légions de son Empire,
Est moins le Roi que le Major :
Où tout puissant, pour être juste,
De son Pays il est encor,
Le Virgile ainsi que l'Auguste.

Jusques dans le Nord étonné,
Le Génie a porté sa flamme,

CATHERINE a donné son ame
Au Corps que Pierre avait créé.
Un autre Gustave fait être
De son pouvoir l'unique auteur ;
De son Peuple il devient le maître ,
Le Père & le Législateur.

Et celui qu'à bon droit on nomme ,
Le Marc-Aurele des Germains ,
A préféré le titre d'homme ,
Au nom de Maître des humains ;
Lorsque devant une Couronne ,
La Vérité veut se cacher ,
Il l'ose appeller sur le Trône ,
Et lui-même va la chercher.

La France voit sa jeune Reine ,
Par les nœuds d'un Hymen chéri ,
Mêler au Sang du Grand HENRI ,
Le Sang d'Autriche & de Lorraine ;
Dans un Fils objet de nos vœux ,
Et dont nos cœurs suivront les traces ,
Perpétuer pour nos neveux
Toute la splendeur des trois Races ;
Et cacher ces noms glorieux
Sous le voile charmant des Graces.

Le Patron de la Liberté ,
Le fier vengeur de l'Atlantide ,

Contre un Oppresseur irrité,
 Prête sa force & son égide;
 Dans un âge si redouté,
 Jouit d'une gloire si pure;
 Et notre bonheur qu'il assure,
 Compose sa félicité;
 Le pouvoir de la Royauté,
 Dans ses mains devient la mesure
 Des biens faits à l'Humanité:
 Voilà pour la Postérité,
 Les Epoques de la Nature.

*A Madame DE *** , le premier Janvier.*

N O U V E L An , jour bien ennuyeux
 Quand on fait sa cour d'étiquette;
 Nouvel An , jour bien précieux
 Lorsque c'est à vous qu'elle est faite.

Vous avez tous les agrémens
 Qui font naître & mourir l'Envie,
 Esprit , Beauté , Graces , Talens:
 En naissant , vous fûtes lotie
 De tous les dons ; profitez-en.
 D'autres Etrennes font d'un an ;
 Mais les vôtres sont pour la vie.



V E R S

A Miss GORING.

ETRE belle, instruite & modeste,
 Connaître ses devoirs, oublier tous ses droits ;
 Avoir une grace céleste,
 Et des talens jusques au bout des doigts ;

Lire Milton, & le Tasse, & Voltaire,
 Et puis y joindre le bonheur
 D'être Anglaise & fille d'un Père
 Vrai Philosophe, homme d'honneur ;

De tout ce qu'on admire, on respecte & l'on aime,
 Offrir, à quatorze ans, l'assemblage étonnant :
 Ce qui paraissait un problème,
 Cesse de l'être en vous voyant.

A Mademoiselle DE LA VIGNE.

VOTRE guitare, votre voix,
 Le charme de votre figure ?
 Ah ! contre nous, c'est à la fois
 Employer l'Art & la Nature.



V E R S

*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur la
naissance de sa Fille, le 13 Juin 1781.*

TOI qui, de Tibulle, toujours
As, de si près, suivi les traces;
Enfant gâté par les Amours,
Par les Muses, & par les Graces :

Toi qui pourrais t'enorgueillir
Des heureux dons de Polymnie;
Et fuis les lauriers du Génie
Pour la peine de les cueillir :

Epoux, des époux le modèle,
Tu vas changer de volupté,
Et, dans ta carrière nouvelle,
Joindre, au plaisir d'être fidèle,
Celui de la Paternité.

BELLE ET BONNE, en devenant mère,
Voit son bonheur se confirmer.
Elle te donne une Héritière;
C'est un présent que l'Art de plaire
Fait, en ce jour, à l'Art d'aimer.

Par M. G

S T A N C E S.

A Madame DE VILLETTE.

LE char qu'attellent les Heures
A , dans son rapide cours ,
Du Dieu qui préside aux Jours ,
Atteint les douze demeures ;

Depuis que l'aveugle Sort
Frappa ta Fille chérie ,
Faible aurore évanouie
Dans les ombres de la Mort.

L'Aquilon , dans sa furie ,
Arrache un tendre bouton ,
L'espoir du riant vallon ;
Et la Rose en est flétrie.

Ainsi nous voyons pâlir
Le doux éclat de tes charmes ;
Tu vas les ensevelir
Dans la tristesse & les larmes.

Tel , de son azur tremblant ,
Dans un ciel couvert d'orage ,
Un rayon faible & mourant
Colore un sombre nuage.

L'Amour préparait des fleurs
Pour ta couche nuptiale ;
Toujours l'Aube matinale
La trouve humide de pleurs.

Tu marchais environnée
Des Ris, des folâtres Jeux ;
Et leur troupe abandonnée
N'ose paraître à tes yeux.

Les accords de Polymnie
Fatiguent ton cœur blessé.
Ton esprit même est lassé
Du sel piquant de Thalie.

Si l'impitoyable Hiver
A, des antres de Scythie,
Etendu sa main de fer
Sur la Nature engourdie ;

Bientôt les douces chaleurs
Fléchiront sa tyrannie ;
Zéphire offrira des fleurs
A la Terre rajeunie.

Si le Chasseur inhumain
Brise la tendre couvée
Qui reposait sous le sein
De Philomèle éplorée ;

Dans ses douloureux regrets,
 Cette mère inconsolable
 Fait retentir les forêts
 De son accent lamentable :

Mais, le Printems de retour,
 Philomèle est sous l'ombrage ;
 Et l'écho de ce bocage
 Redira des chants d'amour.

V E R S

Ecrits au bas du Portrait gravé du PRINCE-ROYAL de Prusse.

DU Neveu de Titus, du Neveu d'Alexandre,
 Voici le parfait médaillon ;
 Et le Burin a su nous rendre
 Mars sous les traits d'un Apollon.

V E R S

Pour être mis au bas du Portrait de M. CHARLES.

DE l'Océan des Airs, brillant Navigateur,
CHARLES, par ses succès, a défarmé l'Envie,
 Et fait encor, par un style enchanteur,
 Joindre la Plume aux aîles du Génie.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,
Sur les Honneurs qu'elle rend à la mémoire
de M. DE VOLTAIRE.

Ainsi, quand les Traités, ainsi, quand ton Armée
Ont, au gré de tes vœux, brisé, de la Crimée,
Le joug avilissant ;
Quand ton Aigle, au Bosphore, a montré sa Puissance;
Et, jusques dans Byfance,
Fait pâlir le Croissant :

QUAND, de l'Est, au Couchant; du Midi, jusqu'à l'Ourse;
Le Commerce & les Arts, ouvrant une autre source
Au bonheur des Humains ;
Tes vaisseaux, en cent lieux, répandus sur les ondes,
Apprennent aux deux Mondes
A se donner les mains :

Et quand, de tes Sujets à la fois occupée,
Tu joins l'Olive au Sceptre, & le Code à l'Epée,
Et l'Exemple à la Loi ;
Et vois également, dans la Paix & la Guerre,
Les Trônes de la Terre
S'abaisser devant toi ;

O Fille de Ninus ! véritable Héroïne ;
 O toi , nouvelle Astrée ! Auguste CATHERINE ,
 Dont l'Empire est chéri !
 Toi , dont le Règne heureux & dont le nom rappelle
 Titus & Marc-Aurele ,
 Et le dernier Henri !

Tu veux donc partager les rayons de ta gloire ,
 Et fonder , de tes mains , un Temple à la mémoire
 Du plus grand des Mortels !
 Tu veux que , chez les Morts , son Ombre consolée ,
 Au lieu d'un Mausolée ,
 Reçoive des Autels !

DES Tyrans qui du Peuple ont été les sangsues ,
 Trop souvent honorés , du poids de leurs Statues ,
 Ont chargé l'Univers ;
 Hélas ! & des Français le Sophocle & l'Homère
 N'obtient pas une bière ,
 Au fond de nos déserts !

IL n'est plus. Mais son ame a passé dans ton ame ;
 Son ombre , en ton Palais , va du feu qui t'enflamme
 Embrafer tous les Czars.
 Ses Livres , ses Compas , ses Crayons & sa Lyre ,
 Au sein de ton Empire ,
 Vont porter les Beaux-Arts.

SUR le front de l'Europe, on verra son Image,
En faveur des Humains, invoquer d'âge en âge
La Justice & les Loix :

On verra ses Ecrits, on verra son Génie,
Montrer à la Russie,
Le modèle des Rois.

IL a dit : « Conquérens, vous désolez la Terre :

» Vos Soldats sont armés des flèches du Tonnerre,

» Vos Etats ravagés :

» Frémissez. L'Eternel vous fit ce que nous sommes.

» Vos Sujets sont des hommes ;

» Et vous les égorgez !

» **MORTELS**, vous qui tenez le glaive & la balance,

» Vous pouvez, d'un seul mot, sur un Etre qui pense,

» Appeller le trépas :

» Mais tremblez. Entendez, en jugeant le coupable,

» La voix épouvantable

» Du malheureux Calas.

» **ET** vous, Persécuteurs, dont le bras fanatique,

» Pour de vains argumens, dans un cœur hérétique,

» Plonge un fer assassin ;

» Pleurez l'horrible nuit où la même Furie

» Déchira ma Patrie

» Et lui perça le sein. »

IL cita devant lui les Héros de l'Histoire ;
 Pâles devant sa plume , ils ont vu de leur gloire
 Le Fantôme abattu.
 Armé de l'Eloquence & d'un courroux sublime ,
 Il poursuivit le Crime ;
 Il vengea la Vertu.

COURONNÉ par la France , & Maître du Théâtre
 Où la Ville & la Cour & le Peuple idolâtre
 Applaudit à la fois ,
 L'Humanité , par lui , les Mœurs sont sur la Scène ;
 Les Jeux de Melpomène
 Sont l'Ecole des Rois.

SA pensée a , de l'Homme , étendu la pensée ;
 Sa main a , soixante ans , porté le Caducée
 Et le Sceptre des Arts ;
 Et , soixante ans , couvert des lauriers du Génie ,
 Son front a , de l'Envie ,
 Abaisé les regards.

IL a fait des heureux. Ses bienfaits en silence ,
 Du Pauvre , dans Ferney , consolaient l'indigence ;
 On le pleure aujourd'hui :
 La Gloire l'a reçu. Ses clartés immortelles ,
 Et ses brillantes aîles
 Se reposent sur lui.

F I N.



T A B L E.

AVERTISSEMENT *des Editeurs.* Dans un
tems où l'on imprime , page v
LETTRE *de l'Auteur aux Editeurs. Non , Messieurs ,*
je ne défavoueraï pas , vij

DISCOURS HISTORIQUES.

DISCOURS HISTORIQUE *sur le Règne de CHAR-*
LES V. Le Peuple avide du merveilleux , i
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME , *Mgr le Prince*
DE CONDÉ , *c'est au petit-neveu de HENRI IV ,* 37
DISCOURS HISTORIQUE , *sur le Règne de HENRI IV.*
C'est en lisant la vie de HENRI IV , 41
PENSÉES NOCTURNES. O Nuit ! précipite tes om-
bres sur la terre , 75

L E T T R E S D I V E R S E S.

LETTRE I. *De M. DE VOLTAIRE , à M. le Marquis*
DE VILLETTE. Vous savez penser comme écrire , 81
LETTRE II. *Au même.* Vous êtes encore plus aimable
que je ne difais , 83
LETTRE III. *Au même.* Le vieux Malade de Ferney , 85
LETTRE IV. *Au même.* Les inflammations , 87
LETTRE V. *Au même.* Il y a long-tems , Monsieur ,
que je médite de vous écrire , 89

LETTRE VI. <i>Au même.</i> J'ouvre une caisse, Monsieur ; j'y vois ,	91
LETTRE VII. <i>Au même.</i> Je vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié ,	93
LETTRE VIII. <i>Au même.</i> J'ai une plaisante grace à vous demander ,	95
LETTRE IX. <i>Au même.</i> C'est vous, mon cher en- fant, qui m'avez appris ,	96
LETTRE X. <i>Au même.</i> Je crois, mon cher Marquis, vous avez déjà dit ,	98
LETTRE XI. <i>Au même.</i> Votre sage Héros, très-peu terrible en guerre ,	101
FRAGMENT <i>d'une Réponse à la Lettre précédente.</i> Quelque pompon, quelque parure ,	102
LETTRE XII. <i>Au même.</i> Le vieux Malade de quatre- vingt-trois-ans ,	103
LETTRE XIII. <i>Au même.</i> Quand l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare ,	104
LETTRE XIV. <i>A M. DE L...., Maître des Requêtes.</i> Le vieux Malade très-mortel ,	106
LETTRE XV. <i>De M. le Marquis DE VILLETTE à M.</i> <i>DE VOLTAIRE.</i> En vous voyant hier, Monsieur ,	108
LETTRE XVI. <i>Au même.</i> A quelque chose près, mon cher Maître ,	111
LETTRE XVII. <i>A M. le Comte DE LA TOURAILLE.</i> Très-digne Gentilhomme ,	114
LETTRE XVIII. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i> Puisque vous n'arrivez pas ,	117

T A B L E. 265

LETTRE XIX. <i>Au même.</i> Vous avez dû recevoir, mon ami, deux grandes feuilles,	120
LETTRE XX. <i>A M. LE PELLETIER DE MORFON-</i> <i>TAINÉ.</i> C'est un Proconsul tel que vous,	125
LETTRE XXI. <i>A M. D'HELL.</i> J'ai reçu Monsieur, avec bien de la reconnaissance,	129
LETTRE XXII. <i>De Madame la Marquise D'ANTRE-</i> <i>MONT à M. DE VOLTAIRE.</i> J'ai reçu, Monsieur, au Château de Pierre,	131
LETTRE XXIII. <i>A M. le Marquis DE VILLETTE.</i> Monsieur, vous ramenez dans Paris,	134
LETTRE XXIV. <i>A M. DE VOLTAIRE.</i> Grand-Hom- me, si au lieu de vous écrire,	<i>ibid</i>
LETTRE XXV. <i>De M. le Marquis DE VILLETTE à</i> <i>M. PALISSOT.</i> Je n'ai trouvé, Monsieur,	140
LETTRE XXVI. <i>A Madame la Comtesse DE C...</i> Vous êtes trop vive, Madame la Comtesse,	143
LETTRE XXVII. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i> Je vous ai promis, mon cher Marquis,	147
LETTRE XXVIII. <i>A Madame la Marquise DE VIL-</i> <i>LETTE.</i> Voilà le bon Abbé Remi qui nous arrive,	151
LETTRE XXIX. <i>A M. DE L....., Maître des Requê-</i> <i>tes.</i> J'ai lu, Monsieur, avec un vrai plaisir,	155
LETTRE XXX. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i> Vous vous souvenez de la Réponse,	159
LETTRE XXXI. <i>Aux Auteurs du Journal de Paris</i> <i>Messieurs,</i> j'ai six mille ans,	162

LETTRE XXXII. *A M. DE....., sur le Voyage Pittoresque de NAPLES & de SICILE.* Il n'en est pas de cet Ouvrage, 167

P O É S I E S D I V E R S E S.

LA PATROCLÉE. *Traduction littérale.* C'est ainsi qu'ils combattaient, 177

TRADUCTION LIBRE. Tandis que les Héros, défenseurs du Scamandre, 187

LETTRE à *M. le Marquis DE VILLETTE.* Mon âge & mes infirmités, 194

VERS mis au bas du *Portrait de M. DE VOLTAIRE.* Ses talens l'ont déifié, 195

AU ROI DE DANNEMARK. A l'Eloge d'un Prince sage, 196

FRAGMENT d'une LETTRE au Roi de PRUSSE, &c. Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui, 197

VERS mis au bas du *Portrait de M. D'ALEMBERT.* S'il parle, il fait prendre le ton, *ibid*

VERS à *Madame la Marquise DE POMPADOUR.* Lorsque j'ai dit que la Beauté, 198

A M. le Duc DE CHOISEUL. Malgré la cabale & l'envie, 199

SUR la *Bataille de Friedberg,* Malgré l'enfer, l'onde & les vents, 200

L'HABITUDE. *Conte.* Jadis vivait à Carcassonne, 201

MES SOUVENIRS. J'aime un enfant de la Nature, 202

T A B L E. 267

<i>A Monseigneur le Prince DE CONDÉ. Je vais sur les pas de mon père ,</i>	203
EGLOGUE. Déjà l'astre du jour , du haut de sa carrière ,	204
<i>A Madame la Duchesse DE LA VALIÈRE. Va de ma part à LA VALIÈRE ,</i>	207
<i>A la même. J'ai promis à mon Roi d'être son Chevalier ,</i>	ibid
RÉPONSE <i>d'une accusation intentée contre l'Auteur.</i>	
Amant fidèle des neuf Sœurs ,	208
LA VEUVE AFFLIGÉE. Conte. Vous avez connu Chrifogon ,	209
<i>A M. le Duc DE G...., sur son procès. Oui , dans le sein de sa maison ,</i>	210
<i>A Madame la Comtesse DE ***. Souvent d'un joli nez d'ivoire ,</i>	211
LE PRINTEMPS. Suis-moi , douce mélancolie ,	212
<i>Aux RUINES du Château de Verneuil. Restes de ce Palais , à l'Amour consacré ,</i>	213
<i>A Madame la Comtesse DE C***. Dans le monde , on cherche à paraître ,</i>	214
<i>A M. le Marquis DE VILLETTE. C'est donc toi , généreux VILLETTE ,</i>	215
<i>A Madame DE *** , qui avait prié l'Auteur de lui donner un Portier. Un honnête & loyal Portier ,</i>	217
VERS <i>sur les Tableaux exposés au Sallon du Louvre. Il est au Louvre un Galetas ,</i>	218
<i>A M. DE VOLTAIRE qui avait envoyé une montre à M. DE VILLETTE. Je la reçois cette machine ,</i>	220

RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE. Mon Dieu ! que vos rimes en <i>ine</i> ,	222
VERS à M. le Marquis DE VILLETTE. Desir de femme est, dit-on, très-pressant,	224
RÉPONSE à M. l'Abbé DE ***. Je vous connais, Abbé charmant,	225
A M. DE VOLTAIRE, le jour de sa Fête. A la Fête d'un Souverain,	226
VERS sur le Portrait de Madame DE CAZE. Quand on regarde ce portrait,	<i>ibid</i>
A Mademoiselle DE VARICOUR. Belle & Bonne, c'est votre nom,	227
A M. le Marquis DE VILLEVIELLE. Ton esprit fin, ta modestie,	228
A M. le Marquis DE VILLETTE, sur son mariage. Fleuve heureux du Léthé!	229
VERS à M. DE VOLTAIRE, sur le mariage de M. le Marquis DE VILLETTE. Vieillard prodigieux!	230
AUTRES VERS sur le même sujet. Qui fait se faire aimer, jouit seul de la vie,	232
A M. le Marquis DE VILLETTE. Quand l'Amour de tes yeux, fait tomber le bandeau,	233
ÉPITRE à TIBULLE. Salut au Tibulle Français,	234
IMPROMPTU à Madame la Comtesse DE STROGONOF. Demain en lévite légère,	238
RÉPONSE de l'Auteur, à un Compliment de M. DE VOLTAIRE. Est-tu d'ambre, dit un Bramin,	<i>ibid</i>
A M. DE VOLTAIRE, sur sa convalescence. Le dernier souffle de la vie,	239

T A B L E.

269

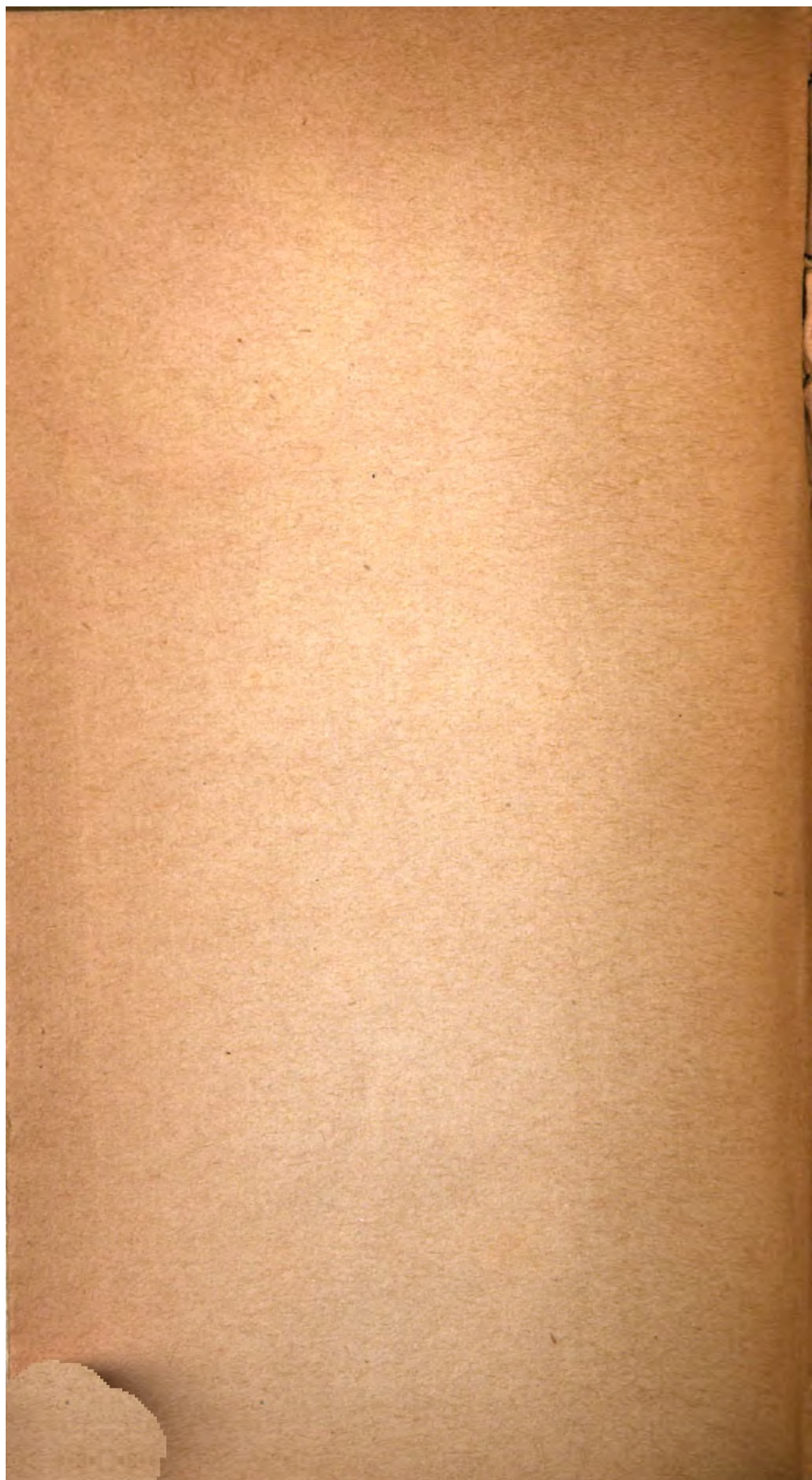
- VERS *mis au bas du Portrait gravé de Madame DE VILLETTE.* Elle eut Voltaire pour parain , 239
- LES ADIEUX *de M. DE VOLTAIRE.* Adieu , mon cher Tibulle , autrefois si volage , 240
- RÉPONSE. Quand la Ville & la Cour vous portent leur hommage , 241
- VERS *faits à Sellières, sur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE.* Le voilà ce grand homme , 242
- LE VOYAGEUR ET L'HABITANT DE FERNEY , *Dialogue, &c.* Montrez-moi l'asile touchant , 243
- A M. DE LA HARPE , *après avoir lu son Eloge de VOLTAIRE.* Plus grand qu'Homère & qu'Euripide , 244
- RÉPONSE *de M. DE LA HARPE.* L'amour-propre & votre Apollon , 245
- VERS *à M. le Marquis DE VILLETTE, sur son acquisition de la Terre de Ferney-Voltaire.* Ainsi dans tes vallons , Ferney , réduit tranquille , 246
- IN-PROMPTU *fait chez M. DE BEAUJON.* De ce Temple des Arts , de ce doux hermitage , *ibid*
- REQUÊTE *à M. NECKER, pour les habitans de Ferney.* Toi qui fais , dans nos cœurs , ranimer l'espérance , 247
- VERS *écrits au bas du Compte rendu.* Des Ministres de la Finance , 249
- A Monseigneur le Prince DE CONDÉ. Nos Soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon , 250
- LA FORCE DE L'EXEMPLE. En vrai Soldat , plein de gaîté , *ibid*

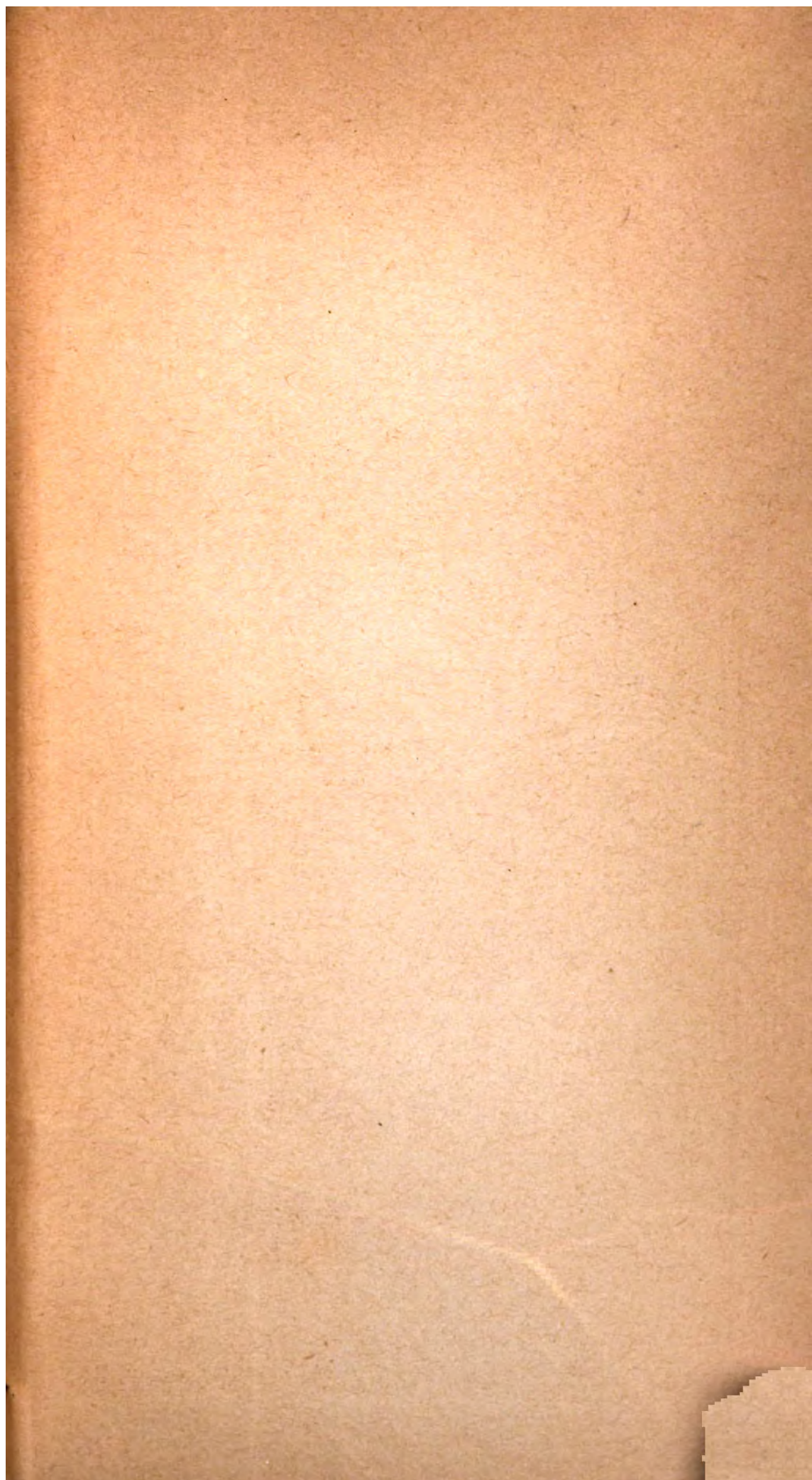
LES ÉPOQUES. Lorsque Buffon , de la Nature ,	251
<i>A Madame DE *** , le premier Janvier. Nouvel an ,</i>	
<i>jour bien ennuyeux ,</i>	253
VERS à <i>Mifs GORING. Etre belle , instruite & modeste ,</i>	
	254
<i>A Mademoiselle DE LA VIGNE. Votre guittare , votre</i>	
<i>voix ,</i>	<i>ibid</i>
VERS à <i>M. le Marquis DE VILLETTE , sur la naissance</i>	
<i>de sa fille. Toi qui , de Tibulle , toujours ,</i>	255
STANCES à <i>Madame DE VILLETTE. Le Char</i>	
<i>qu'attellent les Heures ,</i>	256
VERS écrits au bas du <i>Portrait gravé du PRINCE-ROYAL</i>	
<i>de Prusse. Du neveu de Titus ,</i>	258
VERS pour être mis au bas du <i>Portrait de M. CHARLES.</i>	
<i>De l'Océan des airs , brillant Navigateur ,</i>	<i>ibid</i>
A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE , <i>sur les honneurs</i>	
<i>qu'elle rend à la mémoire de M. DE VOLTAIRE.</i>	
<i>Ainsi quand les Traités , ainsi quand ton Armée ,</i>	259

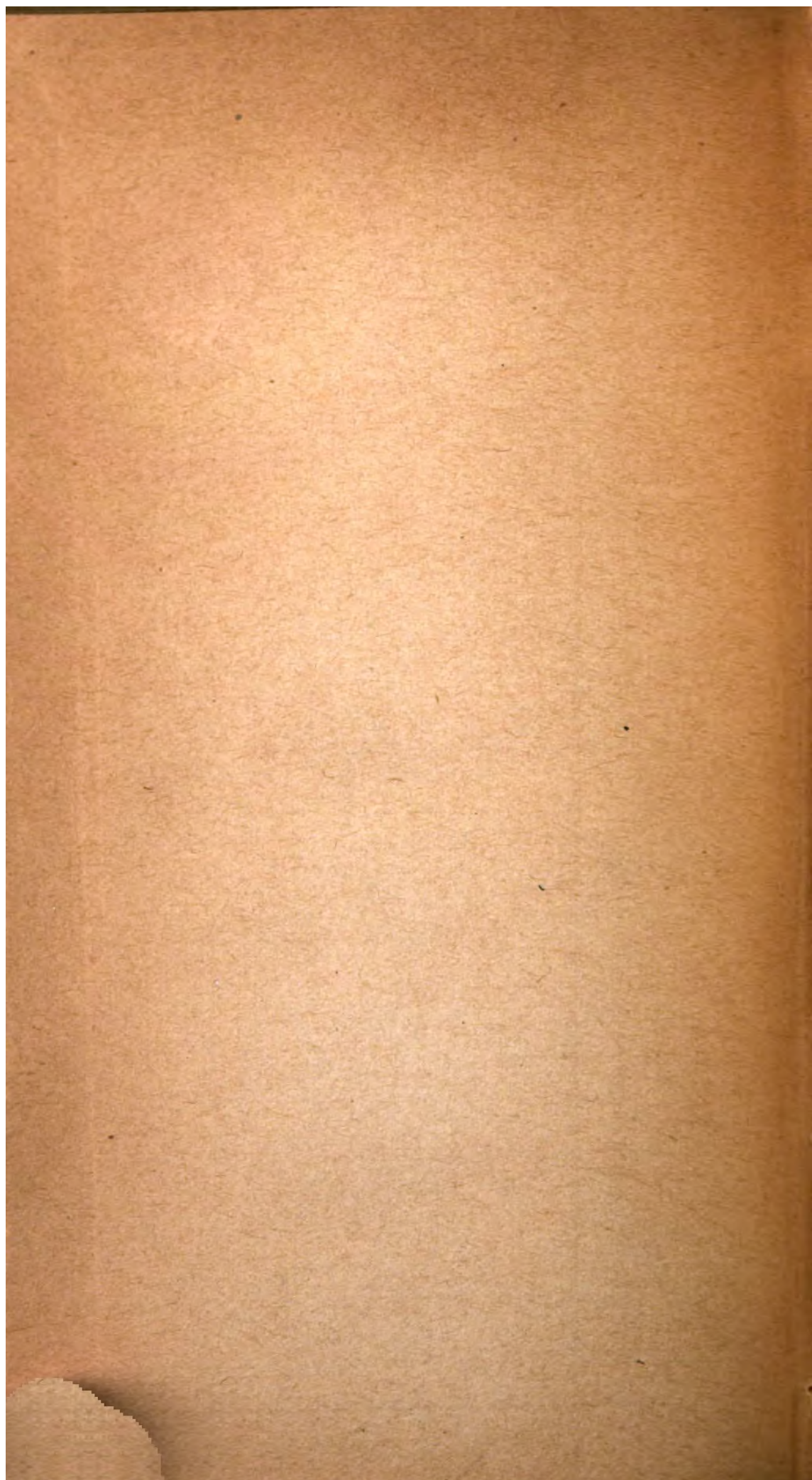
Fin de la Table.

78790719









Bought from

Sanders, Oxford



